This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2.

25,00
61
410

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II A. 1032

LA NOUVELLE

PHILOSOPHIE

RÉFUTÉE PAR ELLE-MÉME:

OUVRAGE

Dans lequel on renverſe le ſyſtême des Matérialiſtes;

SUIVI

De l'examen du Livre DE L'ESPRIT DE M. HELVETIUS.

Dicentes enim ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt...
S. Paul. ad Rom. cap. 1. V. 22.

Par le R. P. HYACINTE.

A AVIGNON,
Chez les Libraires aſſociés.

M. DCC. LXXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 FEB 1973
OF OXFORD
LIBRARY

ÉCLAIRCISSEMENS
PRÉLIMINAIRES.

LA conduite des Hommes conſiderée avec attention par le Philoſophe, qui la compare avec les maximes, dont ils conviennent, ne peut que le frapper par l'étrange contradiction qui s'y rencontre ; il ne ſçait que penſer, ou d'une *Raiſon*, ſelon les uns, qui les éclaire avec ſi peu de fruit, ou d'une *Matiere ſubtile*, ſelon les autres, qui les guide, ſi directement, contre tous les principes qu'ils connoiſſent, & qu'ils avouent.

Cette étonnante contrariété de l'Homme, avec lui-même, a toujours embarraſſé ceux qui ont voulu raiſonner ſur ſon eſſence ; ils ſe ſont, néanmoins, partagés en deux ſentimens op-

posés, dont l'un toujours triomphant, a toujours eu à combattre, & l'autre toujours combattu, n'a jamais été détruit.

Nous allons examiner, avec soin, ces deux sentimens; nous ferons cet examen, sans préjugés, sans partialité, sans déclamations, & sans aigreur.

Le premier est celui des Philosophes chrétiens, qui se font gloire de soutenir que l'Homme créé, par un Dieu tout-puissant, pour présider sur tous les Etres que la Terre nourrit, est composé d'un corps matériel & mortel, & d'une ame immatérielle & immortelle; que comme l'ame porte, en elle, pour régler ses opérations, une empreinte des vérités éternelles, qui ne peut jamais s'effacer; de même le corps renferme en soi, un principe de corruption, qui le détourne, sans cesse, du chemin de la vertu; d'où il arrive que l'Homme se contredit; lorsque rendant hommage à la vérité, par ses

discours, il la trahit par ses actions.

Le second est celui des Philosophes connus sous le nom de Matérialistes ; ils prétendent qu'il est inutile de supposer un Dieu créateur ; que tous les Etres, que notre Globe enserre, sont partie de la masse terrestre ; comme cette Masse fait, elle-même, partie de l'Univers ; que la Nature a doüé chaque espèce de ces Etres, d'un penchant, ou *instinct* proportionné aux fonctions qui lui sont marquées, instinct qui suffit à sa conservation, aussi bien qu'à celle de chaque être en particulier ; jusqu'à ce qu'une loi générale les fasse rentrer, tour-à-tour, dans le sein de la mere commune, dont ils sont sortis, pour faire place à ceux qui leur doivent succéder ; que ces Etres si différens, entr'eux, par leurs formes, & par leurs inclinations, se ressemblent néanmoins, en ce qu'ils ne sont tous que de la même matiere ; que la Nature, en variant leurs penchants, a si bien

compenſé leurs avantages reſpectifs ; qu'ils forment une ſociété parfaite, dans laquelle l'Homme eſt compris, avec tous les autres, & qu'il eſt enfin de la beauté, & de l'économie générale, que les parties d'un tout arrivent à leur perfection, & ſe conſervent, par divers moyens ; comme le mouvement univerſel les conduit à leur fin, par différentes voyes.

Tel eſt, en général, le ſyſtême des Matérialiſtes. Nous l'expoſerons bientôt plus amplement.

Ceux qui ſoutiennent l'immortalité de l'Ame, ſe plaiſent, dans leurs nombreux écrits, à développer leur ſentiment, ſur lequel toutes les Religions ſont fondées ; ils ne craignent pas d'en accumuler les preuves. Ceux du ſentiment oppoſé, écrivent peu, & parmi leurs Ecrivains qui s'échappent, de tems en tems, & qui ſe hazardent, ſur-tout aujourdhui, il eſt rare d'en trouver qui parlent ouvertement ; preſ-

que tous insinuent plûtôt qu'ils ne proposent ; ils se contentent de faire entendre ce qu'ils semblent n'oser dire préciſément ; ils affectent, même, de ne pas regarder cette queſtion comme fort intéreſſante, auſſi n'en parlent-ils ordinairement, qu'en plaiſantant ; mais ſera-ce jamais, une choſe indifférente de ſçavoir, ſi l'Homme meurt tout entier, & ſi ſon Ame, ſéparée de ſon corps, ſubſiſte encore après lui ? Peut-on plaiſanter, ſur un ſujet auſſi ſérieux ?

L'opinion des Matérialiſtes, qui veut que chacun ne vive que pour ſoi, trouveroit, peut-être, aux yeux de ceux qui ſont dépourvus de tout ſentiment, une excuſe apparente, ſi elle n'étoit ſuivie de celle qui rejette, avec mépris, tout ce qui paroît obſcur ; mais dans quelques retranchemens qu'ils ſe retirent à ce ſujet, il ſera toujours facile de les forcer ; il ne faut pour cela, que leur objecter deux mots & leur

dire, que celui qui ne veut croire que ce qu'il comprend, s'engage à ne rien avancer qu'on ne comprenne; que celui qui n'admet que l'évidence, ne doit rien propoſer que d'évident. Nous ne ſaurions être ſoupçonnés de partialité, ni de prévention, ſi nous aſſurons que les Matérialiſtes agiſſent bien différemment, ſoit dans leurs écrits, ſoit dans leurs diſcours. Ils uſent des termes communs, à la verité; mais diverſement entendus. Ils nomment des choſes qu'ils ne définiſſent point, & prétendent devoir en être crus ſur leur parole. Il arrive de-là, qu'ils ne ſont point entendus, par ceux qui pourroient les entendre, s'ils parloient plus clairement; & qu'ils ne ſont point crus, par ceux qui pourroient les croire, s'ils étoient plus conſéquens.

Comme ces Philoſophes rejettent toutes les Religions, principalement à cauſe des obſcurités & des myſtères,

dont aucune n'eſt exempte ; nous eſpérons qu'ils ne trouveront pas mauvais que nous ſuivions la même regle, à leur égard, & que nous n'adoptions leurs ſentimens, qu'autant qu'ils ſeront exempts de ce défaut ; puiſque ſelon eux, c'en eſt un grand. Nous ferons même, quelque choſe de plus, en leur faveur. Les Hommes de tous les tems, ſont accoutumés à l'incompréhenſible, ſur-tout en matiere de Religion ; cependant nous leur paſſerons, encore, cet article, & nous nous engageons très ſolemnellement, à n'abandonner leur ſyſtême, que lorſqu'il tombera, ou dans le *contradictoire*, ou dans l'*abſurde*, ou dans le *ridicule*.

Fit-on jamais plus de graces, à aucun ſyſtême, que nous en faiſons à celui des Matérialiſtes ! Mais avant tout examen, il convient de le mettre au jour, & de l'expoſer le plus clairement qu'il nous ſera poſſible.

EXPOSITION
DU SYSTÉME
DES MATÉRIALISTES.

SOIT que l'Univers ait des bornes, diſent les Matérialiſtes, ſoit qu'il n'en ait point, choſe aſſez indifférente pour nous, il eſt conſtant que tout eſt matiere, que tout vient de la matiere, principe éternel & parfait de tous les Etres. Cette matiere n'eſt point uniforme; on la peut concevoir auſſi ſubtile & auſſi groſſiére qu'il ſera néceſſaire, pour rendre raiſon de tout: c'eſt par cette inégalité de parties, qu'elle a été ſuſceptible de toutes les formes, ſous leſquelles nous la voyons; de quelque étenduë qu'elle ſoit, elle ne forme qu'un tout, dont les parties, par leurs mouvemens extrêmement variés, joüans entre elles, forment un effet admirable & ſe balancent mutuellement; de ſorte que

par leurs chocs réciproques, elles ne perdent rien, qu'elles ne le regagnent à l'inſtant, ou peu de tems après; c'eſt par ces diminutions & ces accroiſſemens ſucceſſifs, que le tout ſe conſerve, & tire du mouvement continuel de ſes parties, une force toujours nouvelle pour ſubſiſter.

Le tout étant d'une étendue inconcevable, ſes parties ne peuvent être que très-grandes. Quelques Phyſiciens les appellent *Tourbillons*. On n'en conçoit point préciſément la forme; mais on les diſtingue, les uns des autres, par les feux qui en occupent le centre, & que l'on nomme *Etoiles* ou *Soleil*. Ces Tourbillons, conſidérés en eux-mêmes, ſont autant de touts, par rapport aux parties qui les compoſent; ainſi le Tourbillon, dans lequel nous ſommes, eſt un tout dont le Soleil occupe le centre. Autour de lui, tournent toutes ſes parties, que l'on compte au nombre de ſix, & qui ſont les Plane-

tes de *Saturne*, de *Jupiter*, de *Mars*, de la *Terre*, de *Venus*, & de *Mercure*.

Chaque Planete a ſon Tourbillon propre, & fait un tout ſeparé des autres Tourbillons, quelques Planetes comme Saturne, Jupiter & la Terre, ont de grandes parties diſtinctes, qui chacunes ont leur Tourbillon propre. La Terre n'en a qu'une, qu'on appelle la *Lune*.

Le Globe que nous habitons, compoſé de terre, & d'eau, fait donc un tout, dont ce qu'il porte, ce qu'il contient, & ce qu'il nourrit eſt néceſſairement partie. Chacune de ces parties a ſon Tourbillon, qui pour être moins grand, & moins ſenſible que celui des vaſtes corps, dont nous venons de parler, perd ſon nom, & prend celui d'Atmoſphére. Les Animaux, & les Végétaux en ont un. Il eſt le principe des effets merveilleux de l'Aimant, & des matieres Electriques. Sans cet Atmoſphére la Phyſi-

que ſeroit remplie d'obſcurités ; par ſon moyen, tout devient intelligible.

Il ſeroit ridicule de s'imaginer que les Tourbillons, qui compoſent l'Univers, étant dans un mouvement continuel, reſtaſſent tranquilles. Tout ſe meut dans la Nature, & rien n'eſt en repos, que par comparaiſon, de l'un à l'autre ; une matiere extrêmement ſubtile, pénétre tout, agite tout, anime la matiere moins ſubtile, la plus voiſine d'elle, & par dégrés, parvient à remuer la plus groſſiére & la plus éloignée. Où cette matiere ſubtile abonde, le mouvement eſt prodigieux. Les expériences, ſur l'Electricité, le démontrent ſuffiſamment. Les Etres vivans ſur la Terre, en ſont une preuve inconteſtable. Quelle force ne réſide pas dans un cheval qui marche, qui ſaute, qui galope ! Cependant après ſa mort, deux Bœufs ont de la peine à le traîner, il eſt mort, parce que ſes parties intérieures n'ont

pu contenir, plus long-tems, la quantité de matiere ſubtile, qui étoit néceſſaire, pour l'animer; celle qui le pénétrera dans la ſuite, ne ſervira qu'à le décompoſer, pour en former d'autres corps.

Tel eſt l'effet du mouvement perpétuel; il forme & détruit, pour réformer d'une autre maniere. Sans altérer le fond de la Nature, il en change, continuellement, la face; pour ne parler que de ce qui ſe paſſe, ſur la Terre; ſans y laiſſer périr aucune eſpêce d'animaux, il en diminuë le nombre, & le multiplie, tour-à-tour, par une action continuelle, que rien ne peut arrêter, ni détourner de ſon but.

Les Hommes qui ſe vantent d'être les maîtres de la Terre, ſont ſujets à ces loix, communes aux autres animaux. La multitude des Hommes n'eſt pas toujours la même. Il eſt aiſé de s'en convaincre. Selon que leur nombre

croît, ou décroît, dans un païs, celui des autres animaux, diminuë, ou augmente dans une juſte proportion.

Cette conformité de deſtinée, en général, nous découvre, entre l'Homme & les autres animaux, un fond de reſſemblance, qu'on ne peut démentir. En conſidérant de plus près, les uns & les autres, nous les trouverons unis, dans une ſociété parfaite.

Une ſociété ne peut être mieux établie, que par une vie commune, des beſoins mutuels, & des ſecours réciproques : c'eſt l'état de l'Homme avec les animaux domeſtiques. Il vit avec eux, il a beſoin d'eux, & ſes ſervices leur ſont également néceſſaires. S'ils labourent ſes terres, s'ils portent, ou tirent des fardeaux qu'ils ne pourroient déplacer, s'ils le gardent, ou lui fourniſſent des vêtemens, & des alimens ; l'homme à ſon tour, les loge, les éleve, les nourrit, les défend de leurs ennemis, & veille ſans ceſſe, à leur con-

ſervation, & à leur multiplication ; de ſorte que ſes ſervices prévenant toujours les leurs, dans la compenſation, que l'on en pourroit faire, l'avantage ſeroit de leur côté, ſi l'Homme d'ailleurs, ne diſpoſoit à ſon gré, de leur vie ; mais ce deſpotiſme, qu'il exerce ſur eux, quoiqu'il ſoit une marque de ſupériorité, ne peut être une preuve d'une différence de Nature. Qui oſeroit avancer qu'un ſouverain deſpotique, & maître abſolu de ſes ſujets, ſoit d'une autre nature ? Dira-t'on que le Loup ſoit moins matiere que l'Agneau, qu'il enleve ? Croira-t'on que le Lion ait une ame immortelle ; parce qu'il a dévoré un homme ? Non, ſans doute ; mais on ſentira que les uns ne l'ont emporté, ſur les autres, que parce que la violence a triomphé de la foibleſſe, & la force de l'induſtrie.

On doit donc convenir que l'Homme eſt en ſociété, avec les autres animaux. On achevera même, de ſe perſuader

ſuader qu'il eſt d'une nature toute ſemblable ; lorſqu'on voudra remarquer qu'ils ont les mêmes paſſions, & les mêmes qualités que lui ; que comme, parmi eux, chaque eſpêce a un caractère particulier, qui la diſtingue des autres, on voit auſſi dans les Hommes une différence pareille, ſelon les contrées qu'ils habitent. Les Animaux ſont ſuſceptibles d'amour, de haine, de reſſentiment, de jalouſie, de reconnoiſſance. Ils s'irritent, ils s'appaiſent. Les uns ſont pareſſeux, les autres diligens ; il en eſt de fiers, il en eſt de doux, dans la même eſpêce. Comme on voit le Chien fidéle, le Bœuf laborieux, & le Cheval plein de courage, on reconnoît auſſi les différentes nations, les unes à leur vivacité, les autres à leur fineſſe, & d'autres à leur gravité.

Il ſeroit inutile de pouſſer plus loin le raiſonnement, ſur un ſujet que per-

ſonne n'ignore. Ce que nous avons c
ſuffit, pour décider de quel œil, c
doit regarder la totalité des Etres v
vans ſur la Terre. On ne peut conſid
rer cette totalité, que comme u
vaſte République, compoſée d'u
infinité de peuples divers, qui vive
chacuns ſous des loix particuliére
dont la variété produit un effet adm
rable. Cette République ſe maintie
dans ſa force, & ſa beauté, par
juſte proportion qui regne entre c
peuples, qui tous ont leurs fonction
qu'ils doivent remplir; ſans qu'il ſ
jamais permis à aucun d'eux, d'en p
ſer les bornes : de-là cette belle h
monie, & cette intelligence géné
le pour le bien public, que la Natu
inſpire, à tous les Etres, & auxqu
les toutes les Religions du monde
peuvent rien ajouter : de là ce bel o
dre que le mouvement perpétuel, f
obſerver à chacun : de-là ce reto

périodique des saisons, & ces grands avantages qu'elles nous procurent : de-là, enfin, ce Tableau ravissant que les Cieux nous présentent, & qui excite, sans cesse, notre admiration.

Mais pour former ces heureux effets, sans lesquels l'économie de la République seroit bien-tôt déconcertée, il convient que chaque Peuple se multiplie, & que celui qui est le plus fécond ait des voisins stériles, dont la jalousie, & la violence, réduisent la multitude, & la renferment dans ses limites; que celui qui est le plus foible, ait des amis, dont la force, & l'adresse le protégent, & le préservent d'une entiere destruction; il est encore nécessaire que celui qui a sur les autres, l'avantage du nombre, de la force, & de l'industrie, se combatte, & se détruise lui-même; ainsi ces guerres particulieres, procurent la paix de l'Etat,

& ces diviſions inteſtines, contre leſquelles, preſque tout le monde ſe récrie, ſont la ſureté de tout le corps, en maintenant chaque partie, dans ce qu'elle doit être.

C'eſt en vertu de ces loix générales, que les Loups, & les Renards pourſuivent les Liévres, & les Lapins; de peur que ceux-ci ne ravagent la Campagne, & n'ôtent à d'autres animaux les moyens de ſubſiſter: c'eſt, par ces mêmes loix, que les Hommes & les Chiens tuent les Loups & les Renards, pour la conſervation des Liévres, & des Lapins. On en peut dire autant, de toutes les diviſions qui regnent, parmi les autres animaux; mais les Hommes étant les plus nombreux, les plus adroits, & les plus répandus, ſur la ſurface de la Terre, comme il ſeroit à craindre que leur eſpêce ne détruiſît celle dont elle étoit ennemie, & même celle, dont elle ſe nourrit, il eſt

devenu néceſſaire, qu'ils ſe fiſſent la guerre ; afin de modérer leur nombre qui s'accroîtroit à l'infini.

Ces guerres que les hommes ſe font entre eux, étant, au fond, ſemblables à celles que les autres animaux ſe font, d'une eſpêce à l'autre, n'ont point, ſans doute, d'autre principe. Les divers moyens, dont ils ſe ſervent, pour ſe procurer la victoire, ne doivent pas nous engager à leur ſuppoſer légérement, une ame immortelle ; puiſqu'ils en refuſent une aux animaux, qui, comme eux, mettent, habilement, en uſage les moyens les plus propres, pour arriver à leurs fins. Les Hommes ne font, en cela, aucun tort aux autres animaux ; ſi dans ceux ci, ſans le ſecours d'une ame, qui dirige leurs opérations, on trouve le même ſouvenir du paſſé, la même attention au préſent, les mêmes précautions pour l'avenir, les mêmes ruſes, les mêmes

combinaiſons d'idées différentes, qui forment le raiſonnement ; ſi l'on trouve tout cela, dans les bêtes auſſi diſtinctement, que dans les hommes les plus intelligens ; n'eſt-il pas abſolument inutile de donner une ame aux hommes, pour ne faire que ce que les autres animaux font ſans ame ?

Il eſt aiſé de prouver ce fait, par une foule d'exemples. Tous les animaux qui vivent en troupe, en peuvent fournir de déciſifs. Les Caſtors, les Singes, les Abeilles, les Fourmis n'en laiſſeront pas manquer ; parmi ceux qui vivent ſéparément, il en eſt pluſieurs, dont on tireroit des preuves inconteſtables de ce que nous avançons. Contentons-nous de citer à ce ſujet, les Loups qui ſe réuniſſans quelquefois trois ou quatre, pour attaquer un Troupeau, ſelon les regles ordinaires de la guerre, dreſſent au Berger & à ſes Chiens, des piéges ſi bien

concertés, que ceux-ci y donnent infailliblement la premiere fois, & ne s'en garantiſſent, que par l'expérience qu'ils en acquiérent.

Si l'on veut reconnoître le principe de toutes ces actions animales, & de tous les mouvemens des Etres vivans, on le trouvera dans l'impreſſion de la matiere ſubtile, renfermée en plus grande ou moindre quantité dans le cœur, & le cerveau des animaux : c'eſt ce qui fait la différence d'un Ane à un Singe, d'un Poulet d'Inde à un Renard, d'un Païſan ſot & ſtupide, à un Philoſophe éclairé.

Cette impreſſion eſt différente dans toutes les eſpêces d'animaux, & dans chacun d'eux, en particulier. Elle porte l'animal à ce qui lui convient, & l'éloigne de tout ce qui lui eſt nuiſible ; ce qui lui donne un diſcernement ſûr dans le dégré de ſenſation, dont il eſt doué. Cette ſenſation eſt limitée, &

les choſes nuiſibles peuvent être tellement enveloppées dans d'autres, que l'animal n'eſt pas toujours averti de leur mauvaiſe qualité ; c'eſt par-là qu'on parvient à les empoiſonner, & qu'ils s'empoiſonnent quelquefois eux-mêmes.

Tout ce qui ſe paſſe entre les Hommes & les Animaux, pouvant donc être expliqué, par l'impreſſion de la matiere plus ou moins ſubtile, par les loix générales du mouvement, ne doit point l'être d'une autre façon ; parce qu'il répugne de multiplier les Etres ſans néceſſité, & d'expliquer par un principe inintelligible, ce qui peut l'être par un principe ſimple, clair & ſenſible ; cependant, c'eſt l'inconvénient où l'on tombe, lorſqu'on ſoutient que l'Homme eſt animé, par une ſubſtance immatérielle, qui ne peut être ni vuë, ni connuë, ni ſentie, & qui par conſéquent, eſt indéfiniſſable.

ble : en vain pour en prouver l'exiſtence, aura-t'on recours aux plus profondes ſpéculations de la Métaphyſique, on n'y trouvera toujours que des meſures, & des combinaiſons de la matiere. Toutes les ſciences reviendront au même point ; & ſi la Morale, cette ſcience naturelle, préſente à notre ſentiment quelque objection ſpécieuſe, on la verra s'évanoüir peu-à-peu, à meſure que cette morale s'épurera & que l'on en retranchera les queſtions, ſur leſquelles les Hommes ne ſont pas d'un accord unanime : alors ce qui reſtera, ſera de peu de conſidération, & ſe réduiſant, uniquement, à la conſervation de l'individu, ou de l'eſpêce, n'excedera point les bornes de l'*impreſſion* ou de l'*inſtinct*, ni les forces du *mouvement univerſel*.

Ainſi, l'on peut conclure que l'Homme, non plus que les autres Animaux, n'eſt animé que par un *inſtinct*, plus

étendu, à la vérité, que le leur, autant pour l'agrément de la variété, que parce que ſes beſoins ſont plus grands. On peut conclure, en un mot, que tout ce que l'Univers renferme n'eſt qu'une matiere, miſe en mouvement, ſans aucun mélange de ſubſtances étrangéres.

Tel eſt le ſyſtême des Matérialiſtes : nous ne craignons point qu'ils nous accuſent d'avoir obſcurci leur ſentiment, ni affoibli leurs preuves. Nous les avons, peut-être, pouſſé plus loin, qu'ils n'auroient oſé le faire eux-mêmes. Que doit-t'on appréhender quand on a pour ſoi, la vérité ? Plus les armes de ſes ennemis ſont puiſſantes, plus elle triomphe, la raiſon qui éclaire tout homme venant au monde, perce toujours les ténébres épaiſſes, dont notre foible cerveau ſe trouve enveloppé.

Au reſte, ſi dans l'expoſition, que

nous venons de faire, nous nous sommes abstenus des termes de *hazard*, & de *Nature*; c'est parce que le premier est absolument décrié, & que le second expliqué plus favorablement, n'est autre chose qu'un ordre qu'observe, dans sa marche, le mouvement universel, & que l'expression de cet ordre. Quelle autre idée, pourroient s'en former les Matérialistes? Leurs adversaires seroient toujours en droit de leur demander la définition de la Nature, s'ils ne la conçoivent pas dans le tout, & dans chacune de ses parties, comme étant l'action des parties de la matiere, les unes contre les autres, & l'impression ordinaire du mouvement, pour la formation, la conservation & la destruction de tous les Etres.

L'idée de la Nature rentre donc, d'elle-même, dans celle du mouvement; c'est pourquoi nous ne nous

ſommes attachés à ne nommer que le mouvement univerſel, & perpétuel; afin de ne pas varier dans l'expreſſion, & de conſerver au ſentiment, que nous avons expoſé, toute la clarté, & toute la poſſibilité qu'il peut avoir. Il ne reſte plus qu'à ſavoir s'il eſt auſſi clair, & auſſi probable, que ſes Partiſans le prétendent.

LA NOUVELLE
PHILOSOPHIE
RÉFUTÉE PAR ELLE-MÊME:
OUVRAGE
Dans lequel on renverſe le ſyſtême des Matérialiſtes.

TOUTE ſubſtance ſpirituelle, eſt rejettée des Matérialiſtes, comme inintelligible & inutile; parce que ſans elle, tous les Etres peuvent ſubſiſter tels qu'ils ſont, & que d'ailleurs elle ne peut être ni vuë, ni ſentie. Ils ſubſtituent à ſa place, un autre principe, dont on ne peut ſe paſſer, diſent-ils, viſible, juſqu'à un certain point, & toujours ſenſible. Mais ce principe eſt-il véritablement ce qu'ils prétendent?

Réduiſons tout leur Syſtême à cinq Propoſitions.

Eſt-il vrai que la Matiere principe éternel & parfait ait formé le Monde, tel que nous le voyons ; que les Etres particuliers ne ſoient que de la matiere groſſiere diſpoſée & dirigée, par une certaine quantité de Matiere ſubtile ; de ſorte que rien ne reſſemble plus parfaitement à l'Univers entier, qu'un Homme, un Cheval, un Arbre même, & que cette Matiere ſoit tout à la fois le principe & l'effet ? Premiere Propoſition.

Le Mouvement eſt-il une ſubſtance que l'on puiſſe concevoir, indépendamment de la Matiere ; ou n'eſt-il qu'un accident ? S'il eſt une ſubſtance, comment cette ſubſtance a-t'elle été unie à la Matiere ? S'il eſt un accident, comment lui eſt-il parvenu ? Seconde Propoſition.

Quelle eſt l'idée ſimple de la matiere ? Ne peut-on pas la concevoir ſans

le mouvement ? Troiſieme Propoſition.

Que devons-nous penſer de cette admirable ſocieté, où les Matérialiſtes font vivre l'Homme avec les Bêtes ? Eſt-elle ſans difficultés ? Quatrieme Propoſition.

Quelle eſt la différence qui ſe trouve entre l'Homme & la Bête ? Cinquieme Propoſition.

PREMIERE PROPOSITION.

Eſt-il vrai que la matiere, principe éternel & parfait, ait formé le monde, tel que nous le voyons; que les Etres particuliers ne ſoient que de la matiere groſſiere, diſpoſée, & dirigée par une certaine quantité de matiere ſubtile; de ſorte que rien ne reſſemble plus parfaitement à l'Univers entier qu'un Homme, un Cheval, un Arbre même, & que cette matiere ſoit tout à la fois le principe & l'effet?

LE point eſſentiel de cette Propoſition renferme deux queſtions, dont l'une eſt de *droit* & l'autre eſt de *fait*.

La premiere eſt de ſavoir ſi le Principe peut être la même choſe que ſon Effet, & l'Effet, la même choſe que ſon Principe : c'eſt celle de *droit*.

La ſeconde eſt de s'aſſurer, s'il eſt vrai que dans le ſyſtême des Matérialiſtes, le Principe & l'Effet ſe trouvent

réciproquement la même choſe ; c'eſt celle de *fait.*

Un Principe n'a d'Effet, que par deux voyes. La premiere, lorſqu'il engendre, la ſeconde, lorſqu'il produit. Lorſqu'il engendre, il met hors de lui-même, l'Effet qu'il contenoit, & cet Effet doit être ſa propre image, & ſa véritable reſſemblance. Si le Principe eſt parfait, il engendre lui ſeul ſon Effet ; ſans avoir beſoin de s'unir à d'autre Principe, & ſans le concours d'aucune circonſtance. On conçoit aiſément, qu'alors l'Effet doit être entiérement ſemblable à ſon Principe, & l'on ne peut nier qu'il ne ſoit de la même ſubſtance. On les conçoit ſéparément, & néanmoins ils ſont indiviſibles ; parce qu'une ſubſtance ne peut être parfaite, qu'elle ne ſoit ſimple, & qu'étant ſimple, elle ne peut être diviſée.

Nous n'avons point d'exemples, dans la Nature, d'un pareil principe.

Tous ceux que nous voyons ſont doubles. Leurs Effets ne ſe reſſemblent jamais parfaitement. Le mâle & la femelle ont des différences marquées. Si dans quelques-uns des Animaux, & dans la plûpart des végétaux, ces différences ne ſont pas ſenſibles au même point que dans les autres, on n'eſt pas moins perſuadé qu'elles exiſtent, & que tout ce qui naît a été engendré de cette maniere. On ſçait d'ailleurs que l'Eau, l'Air, les Alimens, le Climat, & la Saiſon y influent ſouvent, devant, après, & dans le tems de la génération; d'où réſultent des différences néceſſaires de l'Effet d'avec ſon Principe. Tout ce que nous déſirons ici; c'eſt qu'on convienne de ces différences. On ne ſauroit nous le refuſer. On eſt même tellement accoutumé à ces ſortes de différences, qu'il ſeroit plus étonnant de voir un de ces principes engendrer un Effet qui lui fût parfaitement ſemblable, que de voir cet Effet entiére-

ment différent, dans ce que son Principe a de plus essentiel ; c'est-à-dire, que l'on seroit plus étonné de voir un fils ressembler à son pere, au point de s'y méprendre, que de voir naître de ce pere, un monstre qui n'auroit aucune forme humaine. On a vu, plus d'une fois, de ces sortes de Monstres, & jamais on a vu qu'un fils ressemblât à son pere, comme quelquefois deux freres jumeaux se ressemblent. La raison que nous en donnons, vient de ce qu'un Principe imparfait en lui-même, peut être entraîné par sa propre imperfection, dans toutes sortes d'erreurs, & que cette même imperfection l'empêche d'agir parfaitement ; puisqu'elle n'est autre chose que le défaut des forces nécessaires, pour agir parfaitement.

Comme le Principe imparfait ne peut agir parfaitement, de même le Principe parfait ne peut agir imparfaitement ; c'est ce qui nous a fait dire

que dans la génération, l'Effet eſt entiérement ſemblable à ſon Principe.

Nous partirons donc, de cette vérité, que le moins intelligent des hommes peut aiſément concevoir, & nous dirons que l'Effet doit être de la même nature que ſon Principe, & de la même ſubſtance; mais il n'eſt pas la même choſe. Le Principe & l'Effet ſont deux, dans une unité de ſubſtance : autre choſe eſt d'engendrer, & autre choſe eſt d'être engendré. L'Effet ne peut être conçu que par rapport au Principe; quoique le principe ne puiſſe être conçu que par l'Effet.

Si nous avons de la peine à comprendre cette vérité; c'eſt qu'elle ne tombe point ſous nos ſens; c'eſt que nous n'en voyons point d'exemple, dans la Nature, comme nous l'avons dit; cette Nature ne montrera jamais un ſeul principe qui, par lui-même, & par ſa propre force engendre ſon effet; mais nous ne concevons pas moins que cela

ne doive être ainſi, ſi le Principe eſt parfait.

Nous avons dit ſecondement, qu'un Principe non ſeulement, engendre ſon Effet ; mais encore qu'il le produit.

Un Principe produit ſon Effet, lorſque par ſon action il donne l'exiſtence à une choſe qui n'étoit point ; ainſi le vent produit le mouvement des aîles d'un Moulin, qui étoit auparavant tranquille ; ainſi l'éloquence d'un Orateur donne des paſſions à ſes auditeurs, qui ne les avoient pas ; ainſi la puiſſance d'un ſouverain fait exiſter des honneurs & des dignités, qu'on ne connoiſſoit point.

On voit par-là, que dans la production, l'Effet eſt toujours autre choſe que ſon Principe ; c'eſt-à-dire, différent de Nature, & de ſubſtance ; quoiqu'il reſte toujours, quelque connexité, entre l'un & l'autre ; ce qui ſe montre dans l'Effet, être une ſuite, ou

une émanation du Principe qui lui donne ſon exiſtence.

On remarquera que plus le Principe eſt approchant de la perfection, plus il agit indépendamment de tout autre Etre. Si le vent ne rencontroit des corps, il ne produiroit aucun effet ; mais la puiſſance abſoluë, & ſouveraine, n'a beſoin d'aucun ſujet, pour faire exiſter des honneurs, & des dignités qui n'étoient point ; c'eſt pourquoi une ſemblable action, de ſa part, n'eſt pas proprement une production ; mais une création ; parce que, par ſa propre force, & par la plénitude de ſa puiſſance, ſans le ſecours d'aucun agent, ſans la préſence d'aucun ſujet, elle fait exiſter ce qui n'étoit point, dont l'exiſtence, la conſervation, & la durée dépendent de ſa volonté. Tout Etre, quel qu'il ſoit, ne peut donc, exiſter que par la génération, ou par la production, ou par la création : voilà notre queſtion de *droit*, ſuffiſamment éclaircie.

Il eſt donc reconnu, que dans la génération, l'Effet eſt auſſi ſemblable à ſon Principe, qu'il en eſt différent dans la production, ou la création. Il ne s'agit plus que de ſavoir, ſi dans le ſyſtême des Matérialiſtes, leur premier Principe engendre, ou produit les Etres; c'eſt-à-dire, ſi l'Effet eſt ſemblable au Principe, ou s'il en eſt différent : c'eſt la queſtion de *fait*.

Avant cet examen, il eſt néceſſaire de faire deux ſuppoſitions, en faveur de ce ſyſtême.

La premiere que la matiere eſt *une*, c'eſt-à-dire, que la ſubtile, & la groſſiere, ſont de même nature, & les mêmes au fond, quant à leur eſſence. Premiere ſuppoſition.

La ſeconde que la matiere eſt parfaite, comme Principe; puiſque, ſelon les Matérialiſtes, elle agit ſeule, ſans le ſecours d'aucune ſubſtance immatérielle, & que dès-lors ſon effet doit tenir de ſa perfection. Seconde ſuppoſition.

Sans ces deux ſuppoſitions, le ſyſtême des Matérialiſtes s'écrouleroit de toute part, ou plûtôt ne ſubſiſteroit pas.

Sans la premiere, on leur demanderoit la définition de ces deux matieres; comment elles ſe ſeroient unies; qui les auroit ſubordonnées, l'une à l'autre.

Sans la ſeconde, on les priéroit de nommer l'adjoint, le Côopérateur de leur principe, s'ils en reconnoiſſoient quelqu'un, ils l'avoüeroient imparfait, & cependant il eſt de leur intérêt de ne lui donner aucune atteinte. Les Matérialiſtes auroient donc, bien de la peine de ſe tirer avec honneur, de toutes ces queſtions; on leur fermeroit la bouche au premier mot, & ſe trouvans couverts de honte, & de confuſion, ils s'empreſſeroient de recourir à nos deux ſuppoſitions: auſſi ne manquent-ils pas de le faire; cela étant: nous pouvons raiſonner ainſi.

Si la matiere eſt reconnuë *une*, & parfaite; il n'eſt pas poſſible d'avancer qu'elle ait rien produit; parce qu'il n'eſt rien dans la Nature, qui ne ſoit matiere. Il faut donc abſolument, qu'elle ait tout engendré: cette conſéquence eſt juſte, & d'après les Principes, que nous venons de poſer, on ne ſauroit nous la récuſer.

Voilà donc, la matiere des Matérialiſtes reconnuë Principe parfait & engendrant; mais comment diſtinguerons-nous la matiere générante, d'avec la matiere générée? On ne le peut certainement, qu'en ce point unique, dire que l'une engendre, & que l'autre eſt engendrée; au ſurplus, elles doivent toutes les deux avoir le fort, les qualités d'un Principe parfait; elles ne doivent former qu'une même unité.

Voilà donc, le Principe éternel, infini, tout-puiſſant; voilà la divinité des Matérialiſtes: or nous rencontrons déjà la même incompréhenſibilité qu'ils

rejettent, avec tant de dédain, dans le ſentiment de leurs adverſaires ; mais elle ne ſera point pour nous, comme nous l'avons promis, une raiſon de nous éloigner de leur ſyſtême. Voyons ſi cette incompréhenſibilité ne vient pas de la hauteur du ſujet, & de ſa profondeur ; ou ſi elle ne procéde pas d'un fond de contradiction qui ſe dérobe facilement à l'œil, dans un ſujet ſi abſtrait, ſujet que l'eſprit le plus préſent ne peut éclaircir, qu'en l'approfondiſſant.

La matiere ayant engendré tous les Etres, ces Etres ne doivent faire qu'*une*, avec elle, à cette ſeule différence près, qu'ils ſont engendrés par elle, ils doivent être éternels, comme elle, parfaits, comme elle, dans un mouvement perpétuel, comme elle, & dans un ordre conſtant, & ſans bornes connues. Voilà ce que les Matérialiſtes doivent reconnoître, & reconnoiſſent en effet, dans la matiere ; mais ce

qu'ils ne peuvent montrer malheureusement, pour eux, dans aucun Etre vivant.

Il n'eſt perſonne, qui ne ſente que tous ces Etres vivans ne ſoient très-bornés. Ils dérangent, tous les jours, cet ordre admirable, dans lequel ils ont été engendrés. Leur mouvement eſt ſouvent interrompu, & ne ſauroient en ſupporter un continuel; bien loin d'être perpétuels, ils finiſſent tous; ſi quelques-uns ſubſiſtent, cent ans & plus; il en eſt d'autres, que le même jour voit naître & mourir.

Les Etres vivans n'ont, donc, avec la matiere, d'autre conformité, que celle d'être matiere eux-mêmes. Ils ſont, au reſte, totalement différens, & paroîtront d'autant plus imparfaits, que la matiere qui les a engendrés, ſera ſuppoſée parfaite; cependant nous venons de prouver, ſans replique, qu'ils doivent en avoir été engendrés, & qu'en cette qualité, ils

doivent lui être entiérement ſemblables; s'ils ne le ſont pas, comme cela eſt évident, que répondront les Matérialiſtes ? Qu'en penſeront nos Lecteurs ? Que devons-nous conclure nous-mêmes ? Avoüons qu'il réſulte de leur ſyſtême une contradiction qui ſaute aux yeux, & qui nous met, par conſéquent dans le cas de le rejetter.

Quand on ſe glorifie, avec oſtentation, de ne raiſonner que d'après des principes inconteſtables, & qu'on prétend ne s'en rapporter qu'à leurs conſéquences néceſſaires, on doit être bien ſûr des Principes que l'on avance; ſans cela que n'a-t'on pas à craindre ? Dans quelle confuſion ne riſque-t'on pas de tomber à chaque pas ? C'eſt ce que les Matérialiſtes n'ont pas aſſez prévu.

En vain repliqueront-ils que c'eſt à tort que nous nions le mouvement continuel des Etres vivans; puiſque le mouvement ſe conſerve dans ceux qui ſont les plus aſſoupis, & que c'eſt lui

qui les constituë vivans ; qu'on ne doit point les considérer, chacun en particulier ; mais en général dans leur espêce ; que chaque espêce est aussi parfaite que la matiere qui l'a engendrée ; aussi éternelle qu'elle, aussi indéfinie dans son étenduë ; & qu'enfin, chaque espêce se renfermant dans les fonctions qui lui sont marquées, doit être censée garder toujours & constamment l'ordre, dans lequel elle a été engendrée.

Mais ne sera-t'on pas toujours, en état de leur répondre que lorsque les espêces ont été engendrées, elles n'ont pu exister que par leurs individus, dont le nombre a été nécessairement limité, ainsi que la quantité de mouvement qui leur étoit propre ; que comme il seroit absurde d'admettre la moindre variation dans un Principe parfait & éternel, il ne le seroit pas moins d'en introduire dans l'effet qu'il auroit engendré.

Il s'ensuit donc, que les espêces ne

pouvant être conſiderées, que dans leurs individus, les défauts de ceux-ci doivent néceſſairement, retomber ſur leur eſpêce, & les défauts de l'eſpêce, doivent, par la même raiſon, retomber ſur le Principe qui l'a engendrée. Ne ſeroit-ce pas en ce cas, attaquer le Principe? Ne ſeroit-ce pas effacer l'idée d'un ordre conſtant, que lui donner la plus légere atteinte? Les Animaux engendrés par la matiere, en nombre limité, lui ſont déjà diſſemblables en ce point; puiſqu'elle eſt infinie, ſelon les Matérialiſtes, & plus encore, en ce que leur nombre augmente ou diminuë, ſelon les circonſtances. Leur eſpêce, diſent-ils, eſt invariable; & cependant leurs mouvemens ſont d'une variété, & d'une inégalité continuelle, changeans de place, ou n'en changeans pas, ſe hâtans, ou ne ſe hâtans point, & tendans tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; ſans qu'il ſoit jamais venu dans l'eſprit de per-

sonne, de regarder l'espèce d'un Etre comme invariable, tandis que les Etres qui la composent sont dans une variété perpétuelle.

Peut-on dire qu'il se trouve parmi les Animaux, quelque mouvement périodique? Doit-on regarder comme tel, le sommeil de ceux qui ne dorment qu'une partie de l'année, ou les voyages de quelques-uns qui changent de climat, selon les saisons qui leur sont propres? Ce sommeil, ces voyages, quelques constans qu'on les suppose, prouvent au contraire, que le Principe qui auroit engendré les uns, n'auroit pu engendrer les autres, à moins qu'on ne le fît, tout à la fois, uniforme & variable; c'est-à-dire, réunissant en lui, par un mélange monstrueux & absurde, une perfection, & l'imperfection qui lui est directement opposée. Fut-il jamais rien de plus inconcevable?

N'est-il donc pas aisé de voir que

l'incompréhenſibilité de l'opinion qui veut que la matiere ſoit, en même tems, le principe & l'effet, vient de la contradiction manifeſte qu'elle renferme; défaut qui choque le ſens commun, défaut en même-tems, qui doit humilier, confondre les Matérialiſtes.

Diſons donc, 1°. que les Etres n'ont point été engendrés, par la matiere. Nous venons de le voir bien clairement; puiſqu'ils ne lui reſſemblent point, ſelon toutes les grandes qualités qu'on lui attribue.

Diſons 2°. qu'il n'eſt pas poſſible que la matiere les ait produit. On doit en convenir; parce que la production n'a lieu, que par le concours de pluſieurs cauſes différentes, & étrangéres. La matiere, ne pouvant produire que par le ſecours d'une cauſe immatérielle, n'a donc rien produit, puiſque ſelon les Matérialiſtes, tout eſt matiere dans l'Univers?

La production eſt trop inférieure à

la

la génération ; pour que les Matérialiſtes ſe ſoient jamais aviſés de l'adopter. La génération eſt en effet, l'acte le plus eſſentiel, & le plus néceſſaire à un Principe parfait ; toute autre action ſeroit au-deſſous de lui, & ſuppoſeroit une imperfection qu'ils rejettent abſolument ; mais par la raiſon qu'ils refuſent la production, ils embraſſent la génération, & par-là conviennent que dans leur ſyſtême, le Principe & l'effet ſe trouvent, réciproquement, la même choſe ; comme nous venons de voir que cela n'eſt pas poſſible, concluons que ce ſyſtême eſt inſoutenable ; c'eſt la juſte conſéquence que nous devons tirer de nos Principes inconteſtables, & le fruit que nous a procuré notre premiere Propoſition.

TAYLOR OXFORD

SECONDE PROPOSITION.

Le mouvement eſt-il une ſubſtance, que l'on puiſſe concevoir indépendamment de la matiere, ou n'eſt-il qu'un accident ? S'il eſt une ſubſtance, comment a-t'elle été unie à la matiere ? S'il eſt un accident, comment lui eſt-il parvenu ?

CES deux queſtions qui forment le ſujet de notre ſeconde Propoſition, ſont de la plus grande importance, & nous ne ſaurions les diſcuter, avec trop de ſoin.

Quoique les Ecoles enſeignent, que le mouvement ſoit un accident, cependant, comme nous ne ſavons point encore juſqu'à quel point, les Hommes peuvent faire autorité, les uns envers les autres, nous ne partirons pas de leur ſentiment à cet égard, & nous regarderons comme une objection digne de conſidération, celle que les Matérialiſtes peuvent leur oppoſer.

Nous dirons, donc, que tout le monde reconnoît dans l'Univers, un mouvement perpétuel, & une matiere ſubtile, quoiqu'on ne l'ait jamais vu; matiere qui pénétre & détruit, avec le tems, les corps les plus durs, & les plus fixes.

Il eſt vrai qu'on reconnoît une matiere ſubtile, qui pénétre tout, qui meut tout, & qui eſt le grand reſſort de la machine univerſelle; mais en ſuppoſant une matiere ſubtile, on en ſuppoſe, tacitement, une groſſiere; de même en ſuppoſant une matiere ſubtile pénétrant, & mouvant tous les corps, il eſt néceſſaire de ſuppoſer, en même tems, des corps impénétrables, les uns aux autres, qui, ſans elle, ſeroient dans un repos abſolu.

Voilà donc, déjà la matiere diviſée, en elle-même, en deux parties très-diſtinctes, par des attributs directement oppoſés, par la ſubtilité, & par la groſſiéreté, par le mouvement, &

par le repos. Si le mouvement eſt eſſentiel à l'une, le repos ſera eſſentiel à l'autre, & la différence, entre les deux, ſera conſéquemment eſſentielle : or il ne peut ſubſiſter entr'elles, aucune différence eſſentielle, qu'elle ne devienne une preuve inconteſtable, d'une diverſité de nature, diverſité que l'on ne peut avoüer ſans renoncer au Principe fondamental du ſyſtême des Matérialiſtes ; c'eſt ce que nous allons prouver.

Nous avons dit que la matiere eſt une, éternelle, & parfaite ; ou nous nous ſommes alors trompés, en ſuppoſant ce qui n'étoit point ; ou nous nous trompons, actuellement, en reconnoiſſant deux ſortes de matieres, trop diſtinctes, pour être jamais réünies, dans la même idée ; cependant ce que nous reconnoiſſons, à préſent, eſt une vérité de fait, toujours préſente à nos ſens ; & que rien ne peut démentir. Il eſt une matiere ſubtile ; il en eſt une groſſiere, une matiere en mouvement, & une en

repos ; en ſorte que le mouvement paroît attaché à la ſubtilité, & le repos à la groſſiéreté. Le mouvement n'eſt donc point propre à toutes les parties de la matiere, conſidérée comme un ſeul Etre. En ce cas, peut-on dire qu'il ſoit eſſentiel à aucune ? Que l'on ſe rappelle qu'il n'exiſte rien, ni avant, ni hors de la matiere. Le mouvement qui s'y rencontre doit être égal, dans toutes ſes parties ; parce qu'il faut que tout ſoit uniforme, dans un premier principe, en qui la moindre inégalité annonceroit l'imperfection.

Il eſt vrai qu'on peut admettre deux imperfections, l'une eſſentielle, & l'autre accidentelle. Nous faiſons cette diſtinction, pour nous rendre favorables, autant qu'il eſt en nous, au ſyſtême que nous examinons avec tant d'impartialité.

Ainſi, en accumulant les palliatifs, il n'eſt pas impoſſible d'excuſer l'imperfection accidentelle, comme celle

d'une muraille qui ſeroit moins blanche, qu'une autre; mais il en eſt bien autrement de l'imperfection eſſentielle, comme d'un mur mal conſtruit, comparé à un autre bien conſtruit. L'imperfection inhérente au mur mal conſtruit, eſt un vice radical, qui ne peut ſe couvrir ni ſe réparer.

Nous diſons, donc, en conformité de la muraille, plus ou moins blanche, que le défaut de mouvement, dans une partie de la matiere, n'eſt qu'une imperfection accidentelle, & ſi cela eſt, le mouvement lui-même n'eſt, ainſi que la couleur, qu'un accident, qui ne peut être eſſentiel, même à la partie de la matiere, où il ſe rencontre.

Si les Matérialiſtes diſent que ce défaut de mouvement eſt une imperfection eſſentielle, ne ſont-ils pas forcés à reconnoître un vice radical, dans le principe qu'ils nous préſentent, comme parfait; vice qui ne peut ni ſe couvrir, ni ſe réparer, ce qui devient,

dès lors la plus inconteſtable de toutes les contradictions, & l'abſurdité la plus ridicule. Ne nous mettent-ils pas, eux mêmes, dans le cas d'abandonner un ſyſtême, ſi contraire aux ſeules lumieres de la raiſon ?

Mais où pourront, donc, ſe retrancher ces Philoſophes ſi forts ſur le raiſonnement ? Nous ſentons leurs embarras. Il ne leur reſte plus qu'une reſſource ; c'eſt de dire que le mouvement n'eſt point eſſentiel à la matiere ; mais cet aveu ne les plonge-t'il pas dans un nouveau labyrinthe ?

Si le mouvement n'eſt point eſſentiel à la matiere, & s'il ne lui eſt qu'accidentel, peut-il, par lui-même, être une ſubſtance ? La Nature d'une ſubſtance, eſt d'exiſter, par elle-même, indépendamment de toute autre.

Deux ſubſtances peuvent être unies, mêlées, l'une avec l'autre, comme deux ſels mêlés enſemble, que l'on fait réſoudre dans un lieu frais & humide ;

mais leurs parties quelques diviſées qu'elles ſoient, ne ſont que confonduës, & ne ſe pénétrent, ni ne ſe pénétreront jamais. Elles peuvent acquérir, par le mélange, un goût, une couleur, une odeur, une propriété que ni l'une, ni l'autre, n'avoient point auparavant, & néanmoins, n'être pas une ſeule, & même ſubſtance. L'expérience le prouve.

On ſépare, tous les jours, deux liqueurs, parfaitement mêlées, & l'on ne peut pas dire que leurs parties, ſe fuſſent, abſolument, pénétrées; mais ſeulement, qu'ayant été diviſées, preſque à l'infini, on a trouvé le moyen de les réünir; puiſque dès le moment, qu'elles ſe ſeroient pénétrées, pour ne faire qu'une ſubſtance, elles ſeroient devenuës inſéparables. Pour prouver le contraire, il ne ſuffiroit pas de les ſéparer de nouveau; parce qu'on reſteroit, toujours, en droit de dire, qu'elles n'auroient jamais été réünies, en

une ſeule, & même eſſence. Il faudroit partager cette nouvelle ſubſtance en deux autres, qui ſeroient très-différentes, entre elles, & de plus, ne ſeroient point celles que l'on auroit mêlées, confonduës, incorporées l'une dans l'autre; pour en faire une nouvelle ſubſtance. Un exemple achevera d'éclaircir ce point.

On a mêlé du vin & de l'eau, & enſuite on les ſépare. Cette opération eſt facile à concevoir; ſi l'on convient que les parties vineuſes, & les parties aqueuſes, quoique mêlées, & confonduës, reſtent chacune, de leur côté, ce qu'elles ſont, en elles-mêmes. Il eſt très-poſſible, avec plus, ou moins d'art, de ſéparer ce qu'on a mêlé, & cette poſſibilité qu'on réduit, tous les jours, en acte, me perſuade que deux ſubſtances ont été, précédemment, mêlées; lorſque je vois qu'on les ſépare, ſous mes yeux, & qu'on les tire d'une ſubſtance, qui avoit toutes les

apparences d'être une. On ne m'induira à penſer le contraire, que lorſque d'un mélange de vin, & d'eau, fait ſous mes yeux, on tirera, devant moi, de l'huile, ou du cidre : alors je ſerai forcé de reconnoître que le vin & l'eau, s'étant, abſolument, incorporés, ont formé une nouvelle ſubſtance & ont pris une nouvelle nature, commune à tous les deux ; ſi toutes fois, leur nom peut encore ſubſiſter, après un tel événement.

Mais qui, jamais, a fait une pareille expérience ? A qui l'a-t'on, même, demandée ? L'idée en eſt-elle venuë à quelqu'un ? Non, ſans doute ; il eſt trop inintelligible, de s'imaginer que deux natures différentes, puiſſent ne faire qu'une même ſubſtance, & qu'une même ſubſtance, puiſſe être partagée en deux natures différentes ; auſſi perſonne ne s'eſt aviſé de propoſer, encore moins d'exiger, une pareille abſurdité.

Reconnoiſſons, donc, que deux ſubſtances, de natures différentes, peuvent être unies, mêlées enſemble; mais non identifiées; ſoyons-en certains lorſqu'on pourra les ſéparer, ou qu'elles ſe ſépareront d'elles-mêmes, & que pour exiſter, l'une n'a pas beſoin de l'autre.

Convenons que cette proprieté de la ſubſtance eſt ſa qualité diſtinctive, d'avec l'accident, qui ne peut exiſter ſans ſujet: diſons que cette différence eſſentielle, réſultant de la nature des choſes, ne peut jamais ſouffrir la moindre altération; parce qu'alors il arriveroit une confuſion d'idées, qui s'anéantiroient mutuellement. Les choſes, tout à la fois, ſeroient, & ne ſeroient point; l'eſprit qui voudroit les embraſſer, ne ſauroit ce qu'elles ſeroient devenuës, ni ce qu'il deviendroit lui-même.

Décidons, enfin, que ſi le mouvement eſt une ſubſtance, il ne peut être

qu'accidentel à la matiere, & s'il eſt un accident, il ne peut être une ſubſtance.

Nous avons vu que la matiere, Principe parfait & unique, ſelon les Matérialiſtes, eſt diviſée, en deux parties affectées, l'une au mouvement, & l'autre au repos. Nous nous ſommes convaincus qu'en ſuppoſant que le mouvement lui fût eſſentiel, on lui attribuë un vice radical, trop indigne de la perfection d'un premier Principe. Cette conſidération nous a déterminé à ne regarder le mouvement que comme accidentel.

Nous aurions pu pouſſer les choſes, plus loin, & demander comment la ſubſtance du mouvement, auroit été unie à la matiere. Les Matérialiſtes qui veulent qu'on leur rende raiſon de tout, ne pouvant ſe diſpenſer de ſe ſoumettre à la même loi, auroient été, ſans doute, fort embarraſſés. Où auroient-ils trouvé un lien propre à

unir deux ſubſtances éternelles, de natures différentes, & indépendantes ? Mais nous nous ſommes contentés de démontrer l'abſurdité de l'opinion, qui rend le mouvement eſſentiel à la matiere. Nous ne nous ſommes engagés qu'à cela, pour le préſent ; nous avons pris cette voye pour arriver, plus promptement, au but que nous nous ſommes propoſé.

Le mouvement n'étant point eſſentiel à la matiere, il ne lui peut être qu'accidentel, & s'il eſt accidentel, il ne peut être une ſubſtance ; ainſi toutes les queſtions ſur la ſubſtance ſuppoſée du mouvement ſont épargnées ; puiſqu'il eſt prouvé qu'il ne peut être qu'un accident.

Mais s'il eût été difficile, aux Matérialiſtes, de nous montrer comment le mouvement, conſideré comme ſubſtance, auroit été uni à la matiere ; il ne leur auroit pas été plus aiſé de nous expliquer comment il lui eſt

ſurvenu, en qualité d'accident.

C'eſt une vérité inconteſtable que l'accident ne peut exiſter, ſans ſujet; c'eſt une autre vérité, que dans la nature corporelle, il n'eſt point de ſubſtance, ſans accident; mais l'un & l'autre différent, en ce que la ſubſtance, reſte, toujours, la même; que ſouvent, l'accident change, un premier faiſant place à un ſecond. L'eau coulante, dormante, glacée, colorée, eſt toujours de l'eau. Son mouvement, ſon repos, ſa dureté, ſa couleur ſont des accidens, que la même partie d'eau peut recevoir, tour-à-tour, qui dépendent de la pente qu'elle a, ou n'a pas, de la chaleur, ou du froid, de la lumiere qui la frappe, ainſi que de la profondeur des terres, où elle coule, & des objets qui l'environnent. D'un autre côté la couleur, (l'accident le plus inſéparable de tous les Etres; puiſque, ſans elle, ils ne peuvent être apperçus,) la couleur eſt l'accident le

moins durable. Elle disparoît entiérement dans les ténébres épaisses, & attend, pour renaître, le retour de la lumiere; elle n'est point, personne ne l'ignore, elle n'est point la même au point du jour, au lever du soleil, en plein midi. Selon que la lumiere est, plus ou moins grande, plus ou moins pure, plus ou moins oblique, la couleur change, fausse d'abord, elle varie encore, lors même qu'elle paroît être fixée, dans ses nuances, & sa vivacité.

Il seroit ridicule de vouloir prouver que cette variation est l'effet du mouvement continuel de la nature, les plus ignorans savent, que les objets sont différemment éclairés, selon le lieu où le soleil se trouve sur l'horison, nous ne dirons rien de nouveau, lorsque nous avancerons que la couleur est un effet de l'action de la lumiere sur les corps, & de la différente position où se trouvent les corps.

Sans la présence de la lumiere, il

n'eſt point de couleur, ſelon que la lumiere frappe les corps, la couleur varie. Il eſt donc eſſentiel à la couleur, pour exiſter, que la lumiere agiſſe ſur les corps; mais la couleur eſt un accident: voilà, donc, un accident qui n'exiſte que par l'action d'un corps, ſur un autre. Examinons à préſent, s'il en eſt de même, de tous les accidens.

Pour être grand, ou petit, la premiere choſe requiſe à un accident, eſt d'être. On a toujours, diſtingué, comme fort différens, l'Etre, & la façon d'Etre. Ce qui eſt néceſſaire au dernier ne l'eſt pas, entiérement, au premier; mais ce qui eſt néceſſaire au premier, doit abſolument, ſe trouver dans le ſecond.

Il ſuffit, pour être un animal vivant, d'avoir un corps, & un mouvement propre, & ſans ces deux conditions, on ne trouvera aucun Etre vivant; c'eſt pourquoi on les rencontre dans le

Loup,

Loup, comme dans l'Agneau ; quoique, pour être Agneau, ou Loup, il en faille beaucoup d'autres, très-différentes, entre elles.

Ainſi ce qui conſtituë l'Etre d'une choſe, le conſtituë, également, de toutes celles de ſon eſpêce ; comme ce qui eſt néceſſaire à une ſubſtance, pour exiſter, l'eſt, pareillement à toutes les ſubſtances ; de même, ce qui fait exiſter un accident, fait auſſi, exiſter tous les autres.

Il ſeroit inconcevable que deux choſes euſſent une premiere origine différente, & néanmoins, fuſſent de même Nature : or nous ne connoiſſons que deux ſortes d'Etres, les ſubſtances, & les accidens. Que les Matérialiſtes en découvrent une troiſieme, s'ils le peuvent ! nous diſons plus : Qu'ils nous citent un accident qui ſoit devenu ſubſtance, ou une ſubſtance qui ſoit devenuë accident !

En attendant qu'ils nous produiſent

un de ces faits, ne craignons pas d'avancer que ce qui donne, primitivement, l'Etre à un accident, eſt auſſi la ſource de tous les autres. Nous avons vu que la couleur eſt un effet de l'action de la lumiere, ſur les corps : or, en cela, nous pouvons diſtinguer deux choſes ; l'une ſpécialement propre à l'accident, nommé *couleur*, & l'autre généralement propre à tous les accidens.

La premiere eſt la proprieté, qu'a la lumiere d'éclairer, dont les rayons, tombans ſur les corps, les colorent, diverſement ; ſelon qu'ils ſont différemment réfléchis. Cette qualité de la lumiere, n'opére, & ne peut opérer, que la couleur, & eſt l'origine ſecondaire de cet accident.

La ſeconde eſt le corps même de la lumiere, qui, rencontrant une autre corps, produit infailliblement un effet, & eſt, en cette qualité, l'origine primitive de pluſieurs effets. Elle produit la chaleur, auſſi bien que la lumiere,

La couleur, ayant, donc, pour cauſe primitive, & commune, avec la chaleur, la rencontre du corps de la lumiere, avec tels & tels autres corps; en ſorte que, ſans cette rencontre, ni l'une ni l'autre ne pourroient exiſter: nous diſons que la poſition d'un corps, ſur un autre, eſt néceſſaire pour l'exiſtence de tout accident; que nul accident, ne pouvant exiſter, ſans elle, elle eſt la définition la plus juſte, & la plus claire, de tout accident en général.

Ainſi le mouvement qui n'eſt qu'un accident, eſt l'effet de l'action d'un corps ſur un autre. Fondés ſur ce Principe inconteſtable, nous demanderons, à préſent, aux Matérialiſtes, comment le mouvement eſt ſurvenu dans la matiere; ils ne nous répondront pas, qu'il n'y eſt point ſurvenu, qu'il y a toujours été: ce ſeroit une abſurdité intolérable.

Concevra-t'on jamais qu'une choſe qui ſe meut, ſe meuve de toute éter-

nité ? Qu'elle n'ait jamais commencé à ſe mouvoir ? Ne vaudroit-il pas autant dire, que la couleur n'a jamais changé, & qu'elle eſt immuable de toute éternité ? Ne feroit-ce pas déſavoüer les notions les plus claires, que refuſer cette variété aux différens accidens ? Ne feroit-ce pas ſe couvrir du dernier ridicule, que ſoutenir une choſe que toute la nature dément ? Qui auroit aſſez de front, pour oſer inſiſter ?

Voilà, cependant ce que les Matérialiſtes ont la force d'aſſurer, ſans rougir ; & voilà, par conſéquent, les abſurdités, où ils tombent, & dont nous nous ſommes engagés de les convaincre.

Que devons-nous, maintenant, penſer de leur ſyſtême ? Ne mérite-t'il pas d'être rejetté, avec le dernier mépris ? C'eſt la conſéquence que tout Homme ſenſé en tirera, & c'eſt le réſultat de notre ſeconde Propoſition.

TROISIEME PROPOSITION.

Quelle eſt l'idée ſimple de la Matiere? Ne peut-on pas la concevoir, ſans le mouvement?

VOyons s'il eſt poſſible que le mouvement ſoit, tellement, uni à la matiere, qu'on ne la puiſſe concevoir ſans lui. Pour décider cette queſtion, qui achevera d'éclaircir ce que nous avons dit, ci-deſſus; recherchons quelle eſt l'idée ſimple de la matiere.

L'idée ſimple d'une choſe, eſt celle qui ne la conſidérant, qu'en elle-même, la dégage de tous ſes acceſſoires, & de tous ſes accidens. Ainſi l'idée d'un vêtement, eſt l'idée de ce qui ſert à couvrir le corps, abſtraction faite, de ſa forme, de ſa couleur, de ſa matiere, & de ſes ornemens. L'idée ſimple eſt donc l'idée la plus reſtreinte que l'on puiſſe avoir d'une choſe. Un ſeul mot l'exprime, & tout autre mot qu'on lui

aſſocie, pour ne former qu'une ſeule & même idée, la diminuë, l'augmente ou la modifie. Vêtement long, vêtement court, vêtement ample, vêtement tronqué, ſignifient plus ou moins que le ſeul mot *vêtement*, & donnent une idée qui n'eſt plus la même.

Ainſi pour s'aſſurer de l'idée ſimple de la matiere, il faut s'en tenir à ce ſeul mot, & voir s'il renferme quelque autre idée, que celle d'une ſubſtance large, longue & profonde, qualités eſſentielles de la matiere en général. On reconnoîtra les qualités eſſentielles de la choſe ſignifiée, à cette marque; c'eſt qu'étant jointes au mot, elles forment un pléonaſme ridicule.

On ſçait ce que c'eſt qu'un bâton, proprement dit, & celui qui, prévoyant ſe faire mieux entendre, diroit un *bâton de bois*, feroit rire à ſes dépens; parce qu'il répéteroit, inutilement, une des qualités eſſentielles du bâton. Raiſonnons en conſéquence.

Si le mouvement étoit tellement propre à la matiere, que l'idée n'en pût être séparée, ne tomberoit-on pas dans le même pléonasme, en disant : *la matiere muë* ? Renverseroit-on les idées naturelles, en disant : *la matiere tranquille*; comme si l'on disoit, par exemple, *la boule quarrée* ?

Ne nous arrêtons point à prouver que *la matiere muë*, n'est point un pléonasme, & que *la matiere tranquille*, ne renverse pas les idées naturelles; mais nous fondant, avec toute l'assurance possible, sur la justesse & la clarté de ces expressions : *matiere muë*, *matiere tranquille*, décidons, hardiment, que le mouvement & le repos sont étrangers à la matiere, & qu'ils n'entrent point dans son idée simple.

Nous tirons, de-là, une nouvelle preuve, que le mouvement n'est point essentiel à la matiere, qu'il ne lui est qu'accidentel, qu'en qualité d'accident, il est l'effet de l'action d'un

corps ſur un autre, & qu'étant indifférent à la matiere, il eſt viſiblement abſurde de dire, qu'une partie de la matiere ſe meuve contre l'autre; ſans l'intervention d'aucun môteur.

Mais quel eſt ce môteur ! Quel eſt cet Etre ſupérieur à la matiere qui dirige le mouvement à ſon gré, qui agite une partie de la matiere & laiſſe l'autre tranquille, & qui, enfin, ranime celle-ci, pour laiſſer repoſer l'autre ? Quel eſt ce grand ouvrier, qui opére toutes les merveilles que la Terre & les Cieux préſentent, ſans ceſſe, à nos admirations ! Quel eſt ce Principe créateur & conſervateur de tous les Etres vivans ! S'il ne les a pas engendré; c'eſt qu'il eſt au-deſſus d'eux; s'il ne les a pas produit; c'eſt que rien, dans la Nature, dont il eſt l'auteur, n'a pu ſe trouver digne d'être ſon adjoint, ni ſon côopérateur. Quel eſt, donc, ce ſouverain, qui, par ſes propres forces, par ſon pouvoir ſuprême, ſans

ſans le ſecours d'aucun agent, ſans la préſence d'aucun ſujet, fait exiſter, non des honneurs & des dignités, comme font les Souverains de la Terre; mais des Etres vivans, dont la conſervation, & la durée dépendent de ſa volonté toute-puiſſante! Quel eſt, enfin, ce grand Maître, à qui nous devons, ſans contredit, tout ce que nous ſommes, & par conſéquent tous nos hommages, & toute notre reconnoiſſance! C'eſt celui que les ingrats Matérialiſtes méconnoiſſent.

Il eſt fâcheux que leur ſyſtême implique tant de contradictions, il eſt bien triſte qu'il précipite, à chaque pas, d'abîmes en abîmes. La matiere, ſelon eux, eſt éternelle, & l'unique Principe de toutes choſes. Ils la regardent comme un Principe parfait, & cependant elle n'a rien engendré. Nous l'avons vu. S'ils la regardent comme un Principe imparfait, elle n'a rien produit. Nous en ſommes convaincus. Un

mouvement éternel, disent-ils, l'accompagne, & cependant nous avons remarqué que ce n'eſt que dans quelques-unes de ſes parties, ſucceſſivement, & jamais dans ſa totalité; que le mouvement n'entre point dans l'idée ſimple que nous avons d'elle; qu'il n'eſt qu'un accident, dont il faut néceſſairement chercher la cauſe, ailleurs, que dans ſon ſujet. Nous ſommes perſuadés qu'il ſeroit auſſi fou de prétendre le contraire, que de vouloir trouver hors d'une ſubſtance, les parties eſſentielles qui la conſtituent.

Quel ſyſtême, donc, que celui des Matérialiſtes! Qu'une matiere ſe meuve, de toute éternité par elle-même, & dont le mouvement engendre tous les Etres vivans! Quelle extravagance! Comment des Hommes, qui d'ailleurs ont de l'eſprit, peuvent-ils établir des raiſonnemens ſur une pareille chimére! Convenons que leur ſyſtême, ſappé dans ſes fondemens, s'écroule

de toute part ; ſans qu'il ſoit, jamais, poſſible de le relever ; mais achevons d'en diſperſer les ruines, en faiſant voir qu'il n'eſt pas moins ridicule, qu'il eſt abſurde & contradictoire.

QUATRIEME PROPOSITION.

Que devons-nous penſer de cette ſociété, où les Matérialiſtes font vivre l'Homme avec les Bêtes.

LA ſociété, dans laquelle, l'Homme vit, avec les Bêtes, eſt fondée, diſent les Matérialiſtes, ſur *une vie commune*, ſur *des beſoins mutuels*, & ſur *des ſecours réciproques*.

Quoique cette ſociété ſoit exprimée, en des termes généraux, & qu'elle comprenne toutes les Bêtes, il ſemble que les Matérialiſtes en auroient dû extraire, au moins, les Poiſſons.

Seroit-il poſſible que ces habitans, d'un autre élément, euſſent un commerce ouvert, avec tous ceux qui ſont

ſur la Terre ? Qu'en reçoivent-ils ? Que leur donnent-ils, en échange ? Sans ces deux conditions, point de commerce ; ſans commerce, point de ſociété. Quel commerce peuvent-ils avoir avec l'Homme, que la plûpart n'ont jamais vu, ni ne verront jamais ! Quelle rélation, par exemple, peut avoir une *Grenouille*, avec un Matérialiſte, fût-il même le meilleur de ſes amis ? Qu'a de commun un *Anchois*, avec un *Bœuf* ? une *Baleine*, avec une *Roſſignol* ? une *Tortuë*, avec un *Cerf* ?

Peut-on dire que cette ſocieté ſoit fondée, ſur *une vie commune* ? ſur *des beſoins mutuels* ? & ſur *des ſecours réciproques* ? Quel ſecours rend à *Elephant*, la *Dorade* ? & quels ſervices reçoit la *Carpe*, du *Rinoceros* ? Dira-t'on que l'Homme ait les mêmes beſoins, qu'un *Maquereau* ? que la *Truite* & la *Cigale* menent une vie commune ? Plaiſante ſocieté ! Quel eſt l'Homme qui voulût vivre, un quart d'heure, dans l'Eau ?

Et quel eſt le Poiſſon qui voulût reſter, une heure ſur la Terre ?

Mais puiſque les Matérialiſtes nous aſſurent, ſérieuſement, que cette ſocieté ſubſiſte ; il faut bien qu'ils ayent leurs raiſons : voyons, ſi leurs propres intérêts ne les auroient pas ſéduit.

Suppoſons qu'un Matérialiſte rencontre un de ces monſtres marins, le *Requin*, par exemple, lui diroit-il en l'abordant : *bon jour ! Mon cher ami, les devoirs de la ſocieté, m'obligent à vous offrir mes ſervices, qu'exigez-vous de votre ſerviteur* ? Quel ſeroit ſon étonnement ! Si cet aſſocié lui répondoit : *bon ! bon ! ſocieté ! je viens, ici, Monſieur, pour vous croquer.*

Le Matérialiſte auroit beau s'écrier : ah ! L'injuſtice ! Il auroit beau lui expliquer, avec emphaſe, ſes grands Principes, lui repréſenter que la matiere, leur mere commune, a formé, entr'eux, une ſocieté d'amitié, une liaiſon de tendreſſe..... Je penſe qu'il n'auroit pas, ſeulement, commencé

ſes très-humbles remontrances, qu'il ne ſeroit, déjà, plus.

Si cet exemple tragique n'étoit pas capable de dégoûter ſes confreres d'une ſocieté ſi redoutable, je leur conſeillerois de députer un, d'entre eux, pour aller rendre viſite à la *Baleine*, & d'attendre ſon retour.

Quelle apparence, que l'Homme ſoit fait, pour vivre, en ſocieté, avec les Poiſſons, & pour mener, avec eux, *une vie commune* ! J'en atteſte les Bourguignons, s'accoutumeroient-ils à leur liqueur ! Les Champenois ne ſeroient pas, à coup ſûr, de cet avis.

Les Matérialiſtes prétendent, cependant, que tous les hommes, ſans diſtinction, ne ſçauroient vivre autrement, ſans déranger ce bel ordre établi, dans la nature; & ſans bleſſer cette charmante harmonie, que la matiere a ſi ſagement formée, dans ce vaſte Univers. Nous convenons, avec eux, que rien n'eſt ſi beau, ni plus raviſſant;

mais nous les prions de nous dispenser de l'obligation de ne boire que de l'Eau. La société qu'ils nous proposent, n'étant pas propre à tous les Hommes, nous sommes fondés à la refuser; sans, toutefois, prétendre les contraindre à nous imiter.

Dès que les Matérialistes seront les seuls de leur avis, je ne vois pas, sur quel fondement posera cette société générale. Je ne les soupçonne pas d'avoir formé le projet de noyer tout le monde, encore moins, d'en vouloir donner l'exemple; ainsi ne parlons donc plus de cette société de l'homme avec les Poissons. Passons aux Oiseaux. Divisons-les en trois classes.

La premiere sera celle des Oiseaux de proie.

La seconde, celle des Oiseaux de grains, qui peuplent la campagne.

La troisieme, celle des Oiseaux domestiques, qui vivent dans nos basses-cours.

1°. *Les Oiſeaux de proie.* Il eſt une ſorte d'Oiſeaux de proie qui, parmi certaines gens, paſſent pour des Aigles; ils fondent, impitoyablement, ſur les foibles, déchirent les petits, dévorent l'orphelin, dépouillent la veuve, & lui arrachent le pain. Ce ſont des monſtres, dans la nature, que les Matérialiſtes regardent, ſans doute, comme les excrémens de la matiere, & qu'ils expulſent, certainement, de leur ſociété; ainſi nous ne parlerons que de ces Oiſeaux de proie, qui n'en veulent qu'au gibier.

Il eſt très décidé que ces ſortes d'Oiſeaux ne veulent avoir de démêlés, avec perſonne. S'ils s'aviſent, quelquefois, de s'en prendre aux Oiſeaux domeſtiques, c'eſt avec des précautions qui annoncent leur crainte. Rien de plus timide qu'eux; quoique Oiſeaux de proie, on diroit qu'ils éprouvent toute l'horreur qu'inſpire la tyrannie. Le moindre bruit les effarouche, peu

aguerris, dans le crime, l'ombre d'un homme vengeur les épouvante, & les éloigne, ſi loin, qu'ils ne ſont plus tentés d'y revenir.

En a-t'on jamais vu qui ayent cherché à ſe familiariſer avec les Hommes, & qui ayent ambitionné la gloire de leur être aſſociés? Ne ſemble-t'il pas au contraire, qu'ils n'appréhendent rien tant, que de les rencontrer?

Pourquoi plaît-il, aujourdhui, à Meſſieurs les Matérialiſtes, de vouloir les enrôler dans un corps, qu'ils déteſtent? Pourquoi prétendre les forcer à y entrer? Ne ſont-ils pas, à leur égard, des Oiſeaux de proie? Peuvent-ils, ſelon leurs Principes, uſer de violence? Si cela eſt, que devient la ſociété? Qui peut ignorer que toute ſociété ne ſoit fondée ſur un engagement libre & mutuel? Sans ce conſentement unanime des deux parties contractantes, toute ſociété n'eſt-elle pas nulle de droit? Il paroît, donc, que les Maté-

rialiſtes ont compté, un peu trop légérement, ſur les Oiſeaux de proie. S'ils avoient, au moins, conſulté la *Poule*, la *Perdrix*, le *Pigeon*, ou quelqu'autre Oiſeau, ils n'auroient eu garde de propoſer jamais, une ſociété, ſi révoltante : ſociété trop pernicieuſe aux uns, & trop avantageuſe aux autres. Comme la loi n'eſt pas égale, nous pouvons, donc, hardiment, ſéparer les Oiſeaux de proie de la prétenduë ſociété.

2°. *Les Oiſeaux qui vivent de grains, & qui peuplent la Campagne*, ne ſont pas plus traitables que les oiſeaux de proie. Ceux que les piéges ont réduit en ſervitude, ou meurent de chagrin, dans leur cage, ou ne s'occupent que des moyens d'en ſortir; dès qu'ils ont, une fois, gagné leur liberté, & perdu de vuë leur tyran, ils s'uniſſent à ceux de leur eſpêce, pour nuire aux biens de l'Homme; quand même leur chair ne ſeroit pas meilleure que celle des *Fau-*

tons & des *Vautours*, l'Homme ne leur donneroit pas moins vivement la chaſſe. Leur trop grande fécondité lui feroit craindre, avec raiſon, la dépréda-tion de la campagne.

Ainſi la ſociété qu'on voudroit établir, entr'eux, ſe réduiroit du côté des Oiſeaux, à piller les grains, ſi néceſſaires à la vie de l'Homme, & du côté des Hommes, à chaſſer, pourſuivre, dévorer leur ennemi. Quelle affreuſe ſociété, où le mal ſe fait ſans ménagement, & où la vengeance va juſqu'à la mort !

D'ailleurs, peut-on dire que les Oiſeaux ſoient en ſociété, avec les autres Animaux? Aiment-ils à rencontrer les *Chiens* ? Eſt ce que les *Chats* rendent beaucoup de ſervices aux Moineaux ? Nous n'oppoſons, ici, aux Matérialiſtes, que la voix des enfans ; leur témoignage naïf, & ſincere, ne doit pas être récuſé.

Il faut, cependant, convenir que ſi

la société, dont il s'agit, devoit abſolument, avoir lieu, de tous les Animaux de l'Univers, les Oiſeaux nous ſembleroient mériter quelque préférence; mais ni la beauté de leur plumage, ni leur chant mélodieux, ne nous ſéduiront pas.

3°. *Ceux qui vivent dans mes baſſes-cours*, ſemblent d'abord avoir autant de droit à la ſociété des Hommes, qu'ils en ont peu, avec les autres Animaux. Il eſt vrai qu'ils ſervent à la nourriture de l'Homme, & que l'Homme, à ſon tour, fournit à leur ſubſiſtance; mais ne ſent-on pas que c'eſt une juſtice de nourrir des priſonniers, à qui l'on ôte les moyens de vivre? Qu'on leur donne la liberté, & l'on verra s'ils ne ſont pas auſſi nuiſibles, que ceux de la campagne; qu'on ne s'oppoſe pas à leur inclination gloutonne; qu'on leur ouvre les granges, & les greniers, & l'on éprouvera, s'ils ſont fidéles obſervateurs des regles de la juſtice,

qui ſervent de fondemens à la ſociété. Quel eſt le laboureur qui ne s'inſcriroit pas en faux, contre un pareil contract ?

Ce n'eſt pas tout : Quelle ſociété trouve-t'on entr'eux, & les autres Animaux ? Dira-t'on que le *Renard* rende à la *Poule* des ſervices ſignalés ? Que le *Pigeon* en reçoive beaucoup de la *Belette* ? En vérité les Matérialiſtes n'y penſent pas !

Mais, voilà pour eux, une grande perte. Les Poiſſons, & les Oiſeaux étant exclus de leur prétenduë ſociété, il ne leur reſte plus que les Animaux terreſtres. Voyons s'ils leur reſteront long-tems : diviſons-les en quatre claſſes.

La premiere ſera celle des bêtes féroces.

La ſeconde celle des ſauvages.

La troiſieme celle des inſectes, & des reptiles.

La quatrieme celle des Animaux domeſtiques.

1°. *Les bêtes féroces.* Quel mot ! Qu'il convient peu à la douceur des Hommes ! N'est-ce pas se mocquer d'eux, que leur donner pour associés, des *Loups*, des *Ours*, des *Lyons*, des *Léopards*, des *Tigres*..... Nous voudrions bien savoir, s'il est, réellement, un Matérialiste qui voulût être en société, & en liaison de connoissance, & d'amitié, avec ces Messieurs-là. Ils ne manqueroient pas, assurément, de lui prouver, sans beaucoup d'argumens, que la loi du plus fort est toujours la meilleure; leurs différens seroient bientôt jugés, sans arbitres, & sans appel.

Dira-t'on qu'il est possible de les désarmer, & de les dompter ? Mais supposons, pour un moment, qu'un *Tigre* se présente à l'anti-chambre d'un Matérialiste; que celui-ci, l'introduise dans son appartement : croit-on que ces deux associés se fassent mutuellement, beaucoup de politesses ? Qu'ils s'embrassent amicalement ? Qu'ils se

jurent une tendreſſe éternelle ?

Non, ſans doute, répondroit, avec eſprit, quelque Matérialiſte ; parce que ce *Tigre*, élevé dans le coin de ſa province, n'a jamais fréquenté que ſes ſemblables ; qu'ignorant, par conſéquent, les uſages du beau monde, il ne ſauroit avoir acquis le ton de la bonne compagnie ; c'eſt pourquoi, on auroit tort de s'étonner d'un peu de groſſiéreté, & même de quelques bruſqueries, de ſa part. Eh ! De quoi n'eſt pas capable, en effet, une mauvaiſe éducation ! Soit.

Mais qu'on aille chercher, dans les déſerts de l'Afrique, un jeune *Tigre* ; qu'on l'enleve à ſa mere, au moment de ſa naiſſance, & qu'on le conduiſe à Paris ; que ſa premiere éducation ſoit confiée à ces aimables femmes, qui ne ſont rien moins que tigreſſes ; qu'en ſortant de leurs mains, on lui faſſe faire un cours de belles lettres, à l'Univerſité ; qu'il ſoit reçu, enſuite, ſi

l'on veut, dans toutes les Académies de l'Europe.... Je demande, après tout cela, s'il eſt, encore, quelqu'un qui voulût s'y fier. Ce ne ſeroit pas mon Lecteur, je jure : ce ne ſeroit pas moi, non plus. Ma fuite précipitée apprendroit à ce *Tigre*, *galand*, *& bel eſprit*, que je renonce formellement à l'honneur de ſa ſociété. Je craindrois trop, avec lui, quelque diſpute littéraire ; on la pouſſeroit, l'imagination s'échaufferoit, on en viendroit aux gros mots, & le coup de patte, infailliblement, s'en enſuivroit.

Mais que ſeroit-ce, ſi, dans ma fuite, je rencontrois ſon pere, ou ſa mere ? Bon Dieu ! Quelle rencontre ! L'idée, que j'en ai, me fait frémir. Ah ! Dans quelle ſociété, veut-on, donc, nous faire entrer ! Les Matérialiſtes ſont des gens bien terribles.

2°. *Les bêtes ſauvages.* Comment les Matérialiſtes peuvent-ils ſe vanter d'être en ſociété avec de bêtes, dont la plûpart

plûpart ne font point connuës, ni ne le seront jamais! Mais quand on les connoîtroit toutes; qui leur a dit que ces bêtes fuſſent bien aiſes de les voir & de les connoître? Nous pourrions aſſûrer, qu'il n'en eſt, peut-être, pas une, qui ne les évitât, avec autant d'ardeur, qu'ils évitent eux-mêmes, les bêtes féroces. Pourquoi, donc, vouloir vivre, avec elles, tandis qu'elles ſe ſauvent, & ſe cachent avec tant de ſoins? Pourquoi s'acharner, à vouloir troubler leur douce & tranquille ſolitude? Faut-il que l'Homme coure après elles, qu'il faſſe, comme elles, des ſauts & des gambades? Qu'il grimpe les plus hautes montagnes? Qu'il pénétre les plus affreux déſerts? Qu'il aille, perpétuellement d'un pôle, à l'autre? Faut-il qu'il ſe rende ſauvage, pour aller chercher ſes aſſociés, leur offrir *ſes ſervices*, en recevoir des *ſecours*, mener, avec eux, *une vie commune*? Doit-il habiter, comme eux, les an-

tres, que la terre leur a ménagé dans ſes entrailles ? Mais comment pourroit-il, alors, vivre en ſociété, avec les autres Animaux ? N'eſt-ce pas exiger la choſe impoſſible ?

Pour moi, je conſeillerois aux Matérialiſtes, d'abandonner les bêtes ſauvages, à leur malheureux ſort. Ne ſçait-on pas, d'ailleurs, qu'elles ſont miſantropes, que leurs manieres ſont bruſques, qu'elles ont l'humeur farouche, & les inclinations bizarres ?

Mais ce ne ſeroit pas-là notre compte, nous diront-ils ; cela eſt vrai ; il faut en convenir, Meſſieurs, vous avez raiſon, & nous avons tort. Il eſt certain qu'une ſociété de *Hiboux*, de *Marmotes*, d'*Ecureuils*, de *Chamois*, de *Bouquetins*.... auroit beaucoup d'agrémens ; rien, aſſurément, ne ſeroit plus amuſant, ni plus utile, qu'une pareille ſociété ; l'idée en eſt admirable. Quelle imaginative ! Diroit Moliere ; elle étoit réſervée aux beaux

ſprits. Auſſi n'appartient-il qu'à eux de parler de l'*Eſprit*. *

3°. *Les inſectes & les reptiles.* Qui l'auroit jamais cru que des Philoſophes, des Hommes, d'ailleurs, ſi fiers, & ſi remplis d'amour propre, vinſſent, un jour, au point de ſe comparer à des inſectes, à des reptiles? qui les auroit ſoupçonné de vouloir implorer leur aſſiſtance, leur faire offre de ſervices, & mener la même vie? Ramper comme un *Ver*, ſecourir une *Puce*, ſe croire redevable à une *Chénille*, être en liaiſon de connoiſſance, d'intérêt, de tendreſſe, avec les plus vils, & les plus ſales Animaux: voilà ce que c'eſt que l'Homme, ſelon les Matérialiſtes.

Les noms de vertu, d'honneur, de bravoure, de généroſité, de charité, de pieté, ne ſont que des mots vuides de ſens. Les loix de la ſubordination, de la juſtice, du droit des gens, ſont

* Ouvrage nouveau, intitulé: *De l'Eſprit.*

des chimeres, qui n'en impoſent qu'aux Eſprits foibles. L'Homme, en un mot, n'eſt qu'une bête. Il n'a de ſupériorité que celle de ſon *inſtinct*; parce que ſes beſoins ſont plus grands; mais il n'en eſt pas moins un Ver rampant, un Serpent vénimeux, un Inſecte puant, une vile matiere, un objet dégoutant, un ſale excrément. Eh! Pourquoi, donc, eſt-il ſi vain?

4°. *Les Animaux domeſtiques.* Voici toute la reſſource des Matérialiſtes, voici l'endroit, où ils nous attendent, pour triompher, à leur tour; ils n'inſiſteront plus, ſans doute, ſur tous les Animaux que nous venons d'exclure de leur ſociété. Nous les croyons capables d'en faire le ſacrifice.

Quelque conſidérable que cette perte ſoit pour eux; ils s'en conſoleront, à la vuë, de ce qui leur reſte. Que de *Cochons!* Que de *Boucs!* Que de *Chiens!* Que de *Chats!* Que d'*Anes!* Que de *Mulets!* N'auront-ils pas, pour s'en dédommager!

Il faut, cependant, convenir que si cette ſociété ſubſiſtoit, elle ne laiſſeroit pas que d'être, encore, fort reſpectable. Les ſociétés les plus nombreuſes, ne ſont pas toujours les plus floriſſantes. Ce ſont les qualités perſonnelles des aſſociés qui leur donnent de l'éclat & du crédit. La ſociété, dont il s'agit, pourroit être dans ce cas. Nous venons, en effet, de nommer de grands perſonnages. Que n'auroit-on pas à dire de la docilité des *Mulets*, de la ſcience des *Anes*, de la fidélité des *Chats*, de la ſobrieté des *Chiens*, de la ſuave odeur des *Boucs*, & de la propreté des *Cochons*! Qu'aurions-nous à répondre? *Quoi, de plus glorieux*, nous diroient les Matérialiſtes, *que de préſider ſur ces Meſſieurs, & que d'être les doges de ces magnifiques Seigneurs! Leur ſoumiſſion décidée aux ordres de leur chef, ne prouve-t'elle pas l'autorité qu'il a ſur eux?*

Cela eſt vrai; mais d'où vient cette autorité que l'Homme exerce ſur des

ſujets ſi dociles, & ſi fidéles? Dira-t'on qu'elle lui a été cedée, par le corps entier des Animaux? Que ceux-ci l'ayent élu, pour être le chef de leur communauté?

En ſuppoſant cette élection, nous diſons qu'elle n'a pu ſe faire qu'à vie; c'eſt-à-dire, tant que l'eſpêce de l'Homme ſubſiſtera. Si elle a été faite autrement, ce n'eſt plus un ſimple chef que les Animaux ſe ſont donné, mais un maître abſolu, & deſpotique, qui peut tranſmettre à d'autres ſon autorité, & qui, par cette élection, ſe trouveroit affranchi des liens de la ſociété.

Comme il eſt, d'ailleurs abſolument impoſſible de citer aucun Animal, dont l'eſpêce ait exiſté, & n'exiſte plus; on ne voit pas pourquoi les Animaux auroient pu ſe perſuader que l'eſpêce des Hommes viendroit, un jour, à s'éteindre, & qu'ils recouvreroient alors, cette ſouveraineté, qu'ils ont bien

oulu lui céder. Quand même, on
roit recours à la chimere du mouve-
ent univerſel, & perpétuel, que
ous venons de détruire; on n'en pour-
oit conclure l'extinction d'aucune eſ-
èce d'Animaux, ſans mettre en dé-
ut ce premier Principe, qui doit eſ-
ntiellement renfermer toute perfec-
on.

Comme il appartient à la Toute-
uiſſance de varier les Etres, ainſi que
e les conſerver; il appartient de mê-
e, à l'immutabilité de ne point ſe
traéter, & de faire toujours ſubſiſter
e qu'elle a une fois établi. Nous ne
ous arrêterons point à prouver que
es deux attributs, ſont inſéparables
u premier principe. Si quelqu'un pré-
nd qu'il eſt mieux d'agir au hazard,
t d'éprouver un changement conti-
uel, nous attendrons que le hazard,
ui amene un nombre ſuffiſant de ſec-
teurs; pour donner quelque poids à
a opinion, ou que le mouvement

univerſel lui procure une autre fac
de penſer.

Pour nous, appuyés ſur la connoi
ſance de tous les tems, aſſurés d'un fa
que nul autre ne contredit, nous diſo
que l'eſpêce de l'Homme, ayant toi
jours exiſté, avec celles des autres An
maux, ne s'éteindra jamais qu'avi
elles, & que ſi les Animaux lui o
cédé la ſupériorité, ils n'ont pu le fa
re que pour un tems. Mais quand
tems a-t'il commencé ? Quand finir
t'il ?

Nous ne craignons pas que les Ma
térialiſtes nous citent aucune interrup
tion de la ſupériorité de l'Homme, ſu
les autres Animaux ; ni qu'ils nous di
ſent : *en tels, ou tels tems, les Anes,*
les Puces commandoient dans la Nature
l'Homme leur étoit ſoumis.

Il faudroit, encore, qu'ils nou
prouvaſſent que l'Homme, par ſo
adreſſe, par ſes intrigues, s'eſt fait éli
ſupérieur de tous les Etres vivans
dan

dans une assemblée générale ; nous ne leurs demanderions, alors, qu'à voir les actes de l'assemblée. Nous ne sommes pas difficiles.

Nos Lecteurs trouveront, peut-être mauvais que nous ayons poussé si loin, des ridiculités, si dépourvuës de sens : mais nous les prions de se rappeller que nous ne nous sommes engagés à n'abandonner le système des Matérialistes, que lorsqu'il tomberoit, dans le contradictoire, ou dans l'absurde, ou dans le ridicule. Ils s'apperçoivent, déjà, sans doute, de cette chûte, & voilà ce qui doit nous justifier, à leurs yeux, sur un détail, où nous ne sommes entrés, qu'à regret. Nous les prions de nous permettre d'achever des raisonnemens, qui sont plus importans, qu'on ne pense communément.

La vie commune établie sur la communauté des biens, & sur la perception des mêmes alimens, en commun, n'a aucun lieu entre l'Homme & la

Bête. Si le *Chien* & le *Chat* uſent des mêmes alimens que l'Homme, le *Bœuf* & le *Cheval*, dont les ſervices ſont beaucoup plus eſſentiels, ne mangent que d'une herbe, dont les Hommes ne ſont point uſage; s'ils mangent du grain, comme l'Homme, le *Chien* & le *Chat*, à leur tour, n'en mangent point.

Dira-t'on que l'Homme eſt également en ſociété, avec les Animaux carnaciers, & avec ceux qui ne le ſont pas? Mais que l'on prenne garde qu'il en réſultera, néceſſairement, que les différentes eſpêces d'Animaux, n'uſant pas des mêmes alimens, ne ſeront point en ſociété, *par la vie commune*, les unes avec les autres. Qu'on nous découvre, alors, par quelle merveille, l'Homme ſe trouve en ſociété avec une multitude innombrable d'eſpêces d'Animaux, qui ne ſont point aſſociées, entre elles. Si elles ſont entiérement ſéparées, par cette *vie commune*, c'eſt-à-

dire, par la perception des mêmes alimens ; pourquoi s'obſtine-t'on à vouloir que l'Homme ſoit aſſocié, avec toutes les eſpêces, en général, & avec chacune, en particulier ? Cela eſt-il raiſonnable ? Je le demande à mes Lecteurs ; je ne veux même m'en rapporter qu'à la déciſion des Matérialiſtes, & je ſouſcrirai à leur jugement.

Ces eſpêces ne ſont pas ſeulement ſéparées, par *la nourriture*, elles le ſont, encore, par les *beſoins* & par *les ſecours*.

Le *Cheval* eſt inutile au *Bœuf*, & le *Chat* ne vole pas au ſecours du *Chien*. Chaque eſpêce, concentrée, en elle-même s'embarraſſe peu des autres. Si la même nourriture ne met aucune union, entre elles ; comment donc pourroit-il arriver, qu'elle en mît entre l'Homme, & elles ? Ici, les Matérialiſtes ſe taiſent.

Les beſoins ſont d'ailleurs tous différens. La Terre fournit, gratuitement, aux Animaux, ce qui leur eſt néceſſai-

re, ſans le ſecours des Hommes, & l'Homme eſt obligé de travailler, ſans ceſſe, pour vivre.

En vain nous objectera-t'on que d'anciens peuples ont vécu de gland, dans les forêts; & qu'il en eſt, encore, qui vivent, ſans travailler. Nous répondrons que la vie des premiers étoit ſi mauvaiſe que leurs deſcendans n'ont rien eu de plus preſſé, que de la quitter. Qu'il me ſoit permis de demander aux Matérialiſtes, s'ils s'en contenteroient, eux-mêmes, pouvant vivre autrement.

A l'égard des ſeconds, nous dirons qu'un peuple barbare & féroce, qu'on a bien de la peine à trouver dans un coin de l'Amérique, ne peut être pris pour un exemple du genre humain.

Il eſt certain que comme les fruits de la Terre ne ſuffiſent point à l'Homme pour ſa nourriture, ſans la chair des Animaux, la pêche, & la chaſſe, non plus, ne peuvent fournir ſeules à ſes beſoins. Il n'eſt point de Nation,

ſi brute & ſi pareſſeuſe, qu'on la ſuppoſe, qui ne cultive quelque plante, quelque graine, ou quelque racine. Il eſt de fait, que par-tout, où les Hommes vivent du ſimple bénéfice de la Nature, ils y ſont rares; que pour peu qu'ils deviennent nombreux, ils ſe trouvent dans la néceſſité de cultiver la Terre: de-là ces irruptions de tant de peuples; nos climats ſont redevables aux peuples du Nord, de leurs habitans. Le Nord, Païs ſtérile, ſe trouvant trop chargé d'Hommes, ne pouvoit ſuffire à leur ſubſiſtance; auſſi, en avons nous profité, ou plûtôt, nous en ſommes partis; dès que nous n'y avons plus trouvé, ni aſſez de fruit, ni aſſez de gibier, pour en fournir à chacun, ſa proviſion néceſſaire.

Il paroît, donc, que les Bêtes, ont de l'avantage ſur les Hommes du côté de la vie; puiſqu'elles n'ont aucun beſoin de leurs ſervices, & qu'elles ne ſont point obligées de travailler, tandis

que les Hommes assujettis au travail par nécessité, ne peuvent que très-difficilement, se passer de leur secours.

Mais si les Hommes ont quelques besoins semblables à ceux des autres Animaux, convenons que les *secours* ne sont pas réciproques.

Il faut être logé, il faut être traité dans les maladies, & soulagé dans les infirmités. L'Homme dans tous ces cas, a soin des Bêtes domestiques, qui de leur côté ne font rien pour lui. On ne doit point compter pour un service mutuel, de porter, ou de tirer des fardeaux; ce n'est que par contrainte qu'elles le font, & sans y prendre aucun intérêt; ni par rapport à l'Homme, ni par rapport à elles-mêmes. Chaque espêce, nous l'avons déjà dit, entiérement détachée de toutes les autres, ne pense qu'à elle seule; elle fournit à ses propres besoins, quand on la laisse faire, & quand, par des travaux forcés, & des occupations,

dont elle n'aſpire qu'à s'exempter, on ne la détourne pas des ſoins qu'elle prendroit, pour elle-même.

Quelle trace de ſociété trouvera-t'on, dans ce tableau, de l'état de l'Homme, avec les Animaux domeſtiques; & de ces Animaux, entre eux? Comment ces derniers formeront-ils un corps, n'ayant aucun intérêt commun? Comment l'Homme ſera-t'il à la tête d'un corps, dont il eſt détaché, & dont les parties de ce corps ne ſont pas liées, entre elles? C'eſt une grande folie d'avoir imaginé une pareille chimère. Les Matérialiſtes ne mériteroient-ils pas d'être généralement, perſiflés! Auſſi, le ſont-ils. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'il ſe trouve quelqu'un, qui ait aſſez de complaiſance, pour les écouter; mais par qui le ſont-ils? Le dirons-nous? Par des eſprits légers, vains, & futiles; par de jeunes gens, à qui le libertinage cauſe des remords, & fait appréhender, une éter-

nité rédoutable. Quels ſectateur

Laiſſons, donc, évanoüir cette de ſociété, qui n'a qu'une fauſſe a rence, & qui ne poſe ſur aucun dement.

Mais, dira-t'on, la reſſemblanc Animaux, avec l'Homme, n'eſt pas ce fondement réel, que l'on de de, & que l'on ne peut démenti

Non-ſeulement les Bêtes marc courent, ſe répoſent, veillent, ment, boivent & mangent co l'Homme; mais on voit, encore elles, toutes les paſſions qui l'agi Elles connoiſſent, elles ſe ſouvien elles ſont capables d'amitié, de ha de vengeance, de zéle, de ranc fidéles & traîtreſſes, ſimples & ru paiſibles & furieuſes, adroites, tout, & d'une juſteſſe admira dans le choix des moyens qu'elle ploient, pour arriver à leurs fins, il poſſible de leur refuſer une n commune avec l'Homme, en

voyant faire tout ce qu'il fait ?

Nous avouons qu'au premier coup d'œil, un eſprit foible & léger, peu accoutumé à réfléchir, peut s'y méprendre; mais un moment d'obſervation fait remarquer que, quoique les mêmes choſes ſe paſſent dans l'Homme, & dans les Bêtes, on n'eſt point en droit de conclure que le principe d'action ſoit le même. On moud également du bled dans deux moulins; ſeroit-on pour cela fondé à dire que le même agent faſſe tourner les deux meules ? Dans l'un des moulins, cependant, ce ſera le vent, & dans l'autre ce ſera l'eau. Deux actions ſemblables, peuvent, donc avoir des principes différens.

Ainſi tous les exemples, qu'on pourroit nous citer, à ce ſujet, ſont épargnés. En vain nous oppoſera-t'on la juſteſſe géométrique des *Chats*, l'adreſſe maligne des *Singes*, le ſérieux combiné de l'*Eléphant*, le gouvernement monarchique des *Abeilles*, le méchaniſme des

Caſtors, les ruſes militaires des *Loups*; tous ces exemples, & bien d'autres que nous n'ignorons pas, deviennent inutiles, ſi l'on convient que deux actions ſemblables peuvent avoir des principes différens.

Qui pourroit en diſconvenir, ſi nous ſuppoſons les principes inviſibles ? que d'exemples, dans la Nature, n'aurions-nous pas à citer ? Que d'effets ſemblables, dont les ſçavans cherchent les cauſes ! Que de diviſions à cet égard ! Nous allons faire voir que, c'eſt ici, la même choſe.

Quelque excellence que la forme humaine ait ſur la forme beſtiale, il eſt certain que le corps de l'Homme n'eſt que de la matiere, ainſi que celui de la Bête. Perſonne ne le conteſte. Dans l'un comme dans l'autre, tout ce dont la matiere eſt ſuſceptible, peut donc également, arriver, & néanmoins, avoir une origine différente. On verra les mêmes actions, au-dehors; on apper-

cevra les mêmes paſſions, au-dedans, ſans qu'on ſoit en droit d'affirmer que c'eſt le même principe qui agit, dans tous : allons plus loin.

Diſons qu'on ne ſauroit ſe diſpenſer, au moins, d'en douter ; ſi l'on obſerve, qu'en ſuppoſant une ſubſtance immatérielle, enfermée dans le corps de l'Homme, cette ſubſtance immatérielle, ainſi priſonniere, ne puiſſe témoigner au dehors, ſes affections, que par le moyen de la matiere, dont elle ſera enveloppée ; c'eſt-à-dire, en agiſſant ſur les organes du corps humain, de même que la matiere ſubtile agit, ſelon les Matérialiſtes, ſur ceux de la Bête qu'elle anime. Ainſi les apparences ſeront les mêmes dans l'Homme & dans la Bête, & le principe de leurs actions ſera différent.

Comme la matiere ſubtile, n'eſt pas plus viſible, ni plus palpable que la ſubſtance immatérielle, les défenſeurs de l'une ſeront auſſi bien fondés, que les

partiſans de l'autre, à en ſoutenir l'exiſtence.

Si les uns diſent : *Montrez-nous votre ame ?* Les autres répondront : *montrez-nous, vous-mêmes, votre matiere ſubtile ?* Si les premiers repliquent : *quelles raiſons avez-vous de vous glorifier de l'immatérialité ?* Les ſeconds répartiront : *Nous en avons une infinité, qui toutes, nous perſuadent, & nous raviſſent d'admiration ; mais quelles ſont celles que vous avez, de vous abaiſſer, & de vous avilir, contre votre propre penchant ?*

Les perſonnes, les moins raiſonnables ſont obligées de convenir que ce procès reſte, au moins, indécis ; & en ce cas, quelle affreuſe incertitude !

Pour faire pencher la balance, de leur côté, les Matérialiſtes accordent à l'Homme un *inſtinct* ſupérieur à celui des autres Animaux, & avec cette ſupériorité, ils prétendent ſatisfaire à toutes les objections de leurs contradicteurs.

Mais avant de recevoir cet avantage de leurs mains, qu'ils nous permettent d'examiner, un moment, ce qu'ils nous préſentent. Nous ne leur demanderons point, comme nous ſerions en droit de le faire, ce que c'eſt que l'*inſtinct*. Chacun d'eux, le définit à ſa façon. La diſcuſſion de leurs différentes idées nous meneroit trop loin : d'ailleurs s'il nous en échappoit une ſeule, ils ne manqueroient pas de s'attacher à celle-là, & de dire que dans l'impoſſibilité de leur répondre, nous avons affecté de ne pas les entendre. Nous avons, donc, cru qu'il ſeroit plus court, & moins ſujet à diſpute, de chercher quels ſont les objets de ce que l'on nomme *inſtinct*. Ces objets ne nous paroiſſent que quatre.

Le premier regarde la nourriture des Animaux.

Le ſecond, leur conſervation.

Le troiſieme, leur multiplication.

Le quatrieme, les ſervices qu'ils

ſont capables de rendre à l'Homme.

On remarquera entre les trois premiers, & le quatrieme, cette différence eſſentielle, que l'inſtinct des Animaux, eſt entiérement développé, par eux-mêmes, ſans le ſecours de l'Homme; au lieu, que le quatrieme, à quelques exceptions près, qui ne peuvent balancer la regle générale, reſte engourdi, juſques à ce que l'homme, par ſes ſoins, l'excite & le perfectionne.

Ne ſeroit-il pas ridicule d'avancer que les bêtes n'en ſavent pas autant que l'Homme pour trouver leur vie? en a-t'on jamais vu qui ayent viſité les cuiſines; pour y apprendre l'art de ſe ragoûter? Faut-il que l'Homme, ſi ſavant, ſelon les Matérialiſtes, par la ſupériorité de ſon *inſtinct*; faut-il, dis-je, qu'il donne aux autres Animaux des leçons, pour ſe défendre, ou pour ſe défaire de leurs ennemis? Diſons-en de même, de leur multiplication. Quels conſeils l'Homme a-t'il à leur donner,

sur ce sujet ? Ne seroit-ce pas une plaisante question, que celle d'une Bête, qui, ignorant ce qu'elle doit faire, pour la multiplication de son espèce, le demanderoit à l'Homme ? Si tout cela paroît ridicule, il ne le seroit pas moins de s'arrêter à réfuter cette supériorité d'*instinct* sur les autres Animaux, quant à ces trois articles. Nous pouvons dire, avec vérité, qu'il est des Hommes, qui ont plus appris des Animaux, sur ce sujet, que ceux-ci, n'ont appris d'eux. La surprise des chasseurs, & l'embarras des *Chiens*, à qui le gibier se dérobe, par une ruse que les uns & les autres n'avoient pu prévoir, l'admiration dont nous sommes saisis, en étudiant les insectes, sont une preuve, sans replique, que les Animaux n'ont rien à apprendre des Hommes, rélativement à leurs besoins.

D'un autre côté, la multitude presque infinie des Hommes, ne sauroit empêcher leur multiplication; quoique

l'Homme, en général, vive plus long-tems, que les Bêtes; & qu'elles ſoient très-fécondes; cependant quel ne ſeroit pas le nombre innombrable des Animaux, ſi leurs eſpèces ne ſe faiſoient la guerre, entre elles, & ſi l'Homme, encore, plus rédoutable ne s'attachoit à les détruire! Qu'on refléchiſſe, un moment, ſur la quantité d'œufs qui ſe mange, tous les jours, ſoit dans les villes, ſoit dans les campagnes; cependant les *Poules* n'en pondent qu'un à la fois, n'en pondent pas, tous les jours, & néanmoins elles en trouvent encore ſuffiſamment, pour ſe multiplier. D'ailleurs que de *Poulets*, que de *Chapons*, que de *Poules* ne mange-t'on pas! Il faut donc que leur nombre, qui ne paroît preſque pas, ſoit bien conſidérable; puiſque, malgré cet acharnement des Hommes à les détruire, leur eſpèce ne manque jamais.

Ainſi les Matérialiſtes, en nous offrant ſur ces trois points, une ſupério-

rité

rité d'*inſtinct*, ne nous offent réellement, rien du tout; ils ne nous payent que de mots vuides de ſens, & démentis par les connoiſſances univerſelles. Leur unique reſſource eſt, donc, dans l'adreſſe de l'Homme à tirer le ſervice des Animaux, & à les gouverner avec un empire deſpotique & abſolu; mais qu'ils remarquent, au moins, une fois, que leurs propres principes les mettent, avec eux-mêmes, dans une contradiction formelle!

L'Homme, dans leur ſyſtême, n'étant animé, comme les autres Animaux, que par une portion de matiere ſubtile, ou toute autre que l'on voudra nommer, cette portion doit être, en lui, comme en eux, proportionnée à ſes beſoins. Il ne ſuffiroit pas de dire qu'elle lui a été donnée plus grande, par pure libéralité, il faudroit le prouver, & de plus le juſtifier; c'eſt-à-dire, faire voir que cette faveur ſinguliere ne bleſſe en rien, l'uniſor-

mité conſtante, ſelon laquelle les Etres ont tout ce qui leur eſt néceſſaire, & n'ont rien au-delà : or c'eſt ce que nous croyons impoſſible de démontrer.

Quand même, on ſuppoſeroit à l'Univers entier, conſideré comme un tout, un *inſtinct* proportionné à ſa vaſte étenduë, cet *inſtinct* ne pourroit être à ſon corps que ce que celui d'une *Fourmi* ſeroit au ſien. Et alors l'excédant de l'*inſtinct* de l'Homme devient un myſtère indéchiffrable, ſi l'on ne veut point le nommer une abſurdité ridicule.

On conçoit ſans peine, que l'Univers, conſideré nomme un tout, & pourvu d'un *inſtinct*, proportionné à ſa grandeur, a pu communiquer à ſes parties, celui dont elles avoient beſoin; mais on ne ſçait où il auroit pris cet excédant, dont il auroit gratifié l'Homme. On ne donne que ce que l'on a. Si l'Univers, ſi la matiere, en général, n'a que ce qu'il lui faut, comment cet

Univers a-t'il pu donner à l'Homme plus qu'il ne lui falloit? Eſt-ce aux dépens de quelqu'autre eſpêce? Elle ceſſeroit alors, cette eſpêce, d'être parfaite. Comment, d'ailleurs, cet excédant, dans l'Homme, ne dérangeroit-il pas l'harmonie du monde? Si l'Homme, qui n'eſt qu'une de ſes parties, ſe trouve plus abondamment pourvû que les autres; comment ſeroit-il en proportion avec toutes les autres parties? Sans cette proportion néanmoins, que devient cette admirable république des Matérialiſtes? Que devient cette harmonie générale, *à laquelle toutes les Religions du monde ne peuvent rien ajouter.*

On ne peut ſortir de cet embarras qu'en diſant que l'Univers, conſidéré comme un tout, a plus d'*inſtinct* qu'il ne lui en faut, & que c'eſt de cette ſurabondance que l'Homme a reçu ſa ſupériorité, ſurabondance qui laiſſe ſubſiſter l'harmonie.

Mais cette Réponſe, loin d'être une

ſolution, n'eſt qu'un ſurcroît d'abſurdité. Où réſide donc, cet excès d'*inſtinct* dans l'Univers ? D'où vient-il ? Qui l'a formé ? Qu'y fait-il ? Tout eſt matiere ; le tout ſe diviſe en parties ; les parties réunies forment le tout. Par quel enchantement, dans le ſyſtême des Matérialiſtes, le tout ſe trouve-t'il plus grand que toutes ſes parties priſes enſemble ?

Que les Matérialiſtes nous expliquent ce myſtère ! Exigeront-ils une foi ſoumiſe de notre part ? Mais ils n'admettent que les lumieres de la raiſon. Que nous montre-t'elle cette raiſon ? Que nous découvre-t'elle dans leur ſyſtême ? Ne nous l'a-t'elle pas, repréſenté, juſques à préſent, comme un amas de contradictions, un tiſſu d'abſurdités, un fond inépuiſable de ridicules ?

Mais que diſons-nous : la raiſon ! Les Matérialiſtes ne la connoiſſent pas ; ils n'en veulent point ; ils n'admettent que la matiere ; Eh ! La matiere peut-elle

jamais être raiſonnable ! Comment donc leur parlerons-nous ? Comment ſe faire entendre à des Hommes qui ſe déclarent n'être que matiere, qui ne veulent rien entendre ? ce n'eſt donc qu'à nos Lecteurs que nous nous adreſſons, perſuadés qu'à leur tour, ils fermeront l'oreille à leurs vains diſcours ; & qu'ils leur rendront mépris, pour mépris, ſurdité, pour ſurdité.

Ne pouſſons donc pas plus loin leurs chimeres répugnantes, & concluons que l'Univers n'ayant pas plus d'*inſtinct* qu'il ne lui en faut, l'Homme n'en peut avoir davantage que toutes les autres parties qui le compoſent.

Si l'Homme l'emporte, diſent les Matérialiſtes, ſur les autres Animaux par l'étenduë de ſon *inſtinct* ; c'eſt qu'il eſt au-deſſous d'eux par l'étenduë de ſes beſoins. Mais eſt-il concevable qu'un Etre ſoit au-deſſus d'un autre, précisément, parce qu'il en eſt au-deſſous ! Non, ſans doute : auſſi dès qu'il

ſe trouve du plus ou du moins, d'un côté, dans la comparaiſon que l'on fait de deux choſes, la compenſation a lieu, & les ramene à l'égalité. Moins de beſoins & moins d'induſtrie, équivalent à plus d'induſtrie & plus de beſoins.

L'Homme, le plus induſtrieux des Animaux, n'a donc rien, dans ſon eſpêce, à cauſe de la multitude de ſes beſoins, que la Bête la plus brute n'ait également, dans la ſienne; parce que le peu de beſoin qu'elle a, eſt exactement proportionné à la courte étenduë de ſon *inſtinct*. Cette ſupériorité d'*inſtinct*, dont les Matérialiſtes veulent décorer l'Homme, n'eſt donc qu'une fauſſe couleur, qu'un vain fantôme. C'eſt donc ainſi, que ces grands Philoſophes ſont conſéquens! C'eſt donc ainſi qu'ils ſuivent la raiſon toute pure en la contrediſant, en ſe contrediſant eux-mêmes! Ils ſe coupent, ils ſe prennent dans leurs propres filets, ils ſe croyent,

avec cela, les plus habiles gens du monde.... Voyez & jugez.

Toutes choſes étant égales par rapport à l'*inſtinct*, entre l'Homme & les autres Animaux, & la ſupériorité qu'on lui attribuë, n'étant qu'imaginaire, le doute que nous avons formé ſur le principe des actions & des paſſions qui leur ſont communes, prend une force nouvelle. Il ne laiſſe ſubſiſter, entr'eux, de reſſemblance averée que celle qu'y met néceſſairement la matiere dont leurs corps ſont compoſés.

Si nous examinons, alors, dans quelle poſition l'Homme ſe trouve avec tous les Etres vivans, nous verrons que comme il domine les uns, il redoute les autres, & que tous lui font une guerre éternelle. On eſt forcé d'en convenir, ſur les Bêtes féroces, ſur les ſauvages, & ſur les inſectes.

Nous avons remarqué, en dernier lieu, que ſans une attention continuelle de ſa part, les Animaux domeſtiques

ſeroient pour lui très-funeſtes. Quel ravage n'exerceroient pas, dans ſes champs, les *Chevaux*, les *Bœufs*, & les *Moutons*; quels dommages ne lui cauſeroient pas les *Chevres*, dans ſes vignes, & dans ſes bois, s'il ſe laſſoit, d'attacher celles-ci, de garder les autres, & de fournir à tous, leur nourriture propre, dans une abondance ſuffiſante! Que n'auroit-il pas à craindre dans ſon propre foyer, du *Chien*, du *Chat*, s'il négligeoit de mettre ſes proviſions hors de leur portée!

Il n'eſt pas poſſible, en conſidérant cette multitude de ſoins, auxquels l'Homme eſt aſſujetti, qu'on ne ſoit étonné de l'étenduë qu'on eſt obligé de donner à ſes néceſſités, & de la quantité prodigieuſe de penſées différentes qu'il doit rouler dans ſa tête.

Il eſt vrai, qu'en ſuppoſant tous ſes beſoins naturels, on ne peut raiſonnablement lui refuſer l'induſtrie convenable, pour y ſubvenir; mais la juſte

ſurpriſe

ſurpriſe où l'on eſt, conduit par elle-même, à examiner ſi ces beſoins, dont il eſt cenſé s'occuper ſans ceſſe, ſont de vrais beſoins; c'eſt-à-dire, s'ils partent de ſa nature, & de ſon eſſence.

L'Homme ſemblable aux Bêtes, dans le ſentiment des Matérialiſtes, doit, comme elles, trouver tout ce qui lui eſt néceſſaire. Un antre, une caverne, une loge tout au plus, doivent ſuffire pour le mettre à l'abri des injures de l'air; ſans bâtir, comme il fait, avec tant de peines & de recherches, des palais magnifiques. L'écorce des Arbres, la peau des Animaux, peuvent le vêtir, auſſi bien que les riches étoffes, dont il ſe pare. Ses mains & ſes dents devroient le défendre de ſes ennemis, ſans avoir recours au tranchant de l'épée, & à la force du ſalpêtre. Pourquoi ces ſoins, qu'il prend, du gros, & du menu bétail? Eſt-il plus carnaſſier que les *Lyons*, que les *Tigres*, que les *Loups*? Non, ſans

doute ; cependant il nourrit des troupeaux, & ces Animaux n'en nourriſſent point ; ſi la chaſſe leur ſuffit, ne devroit-elle pas lui ſuffire auſſi ? Parce que, s'ils ſont plus forts, & plus robuſtes, lui, à ſon tour, l'emporte, certainement, ſur eux, par l'adreſſe, & par l'induſtrie. Les fruits, les grainnes, les racines ſont au nombre de ces alimens qui ne leur coûtent rien ; mais l'Homme, l'Homme ſeul, a la peine de labourer, de ſemer, de moiſſonner, lui ſeul, ſe fait d'amples magaſins, infiniment au-delà de ſes beſoins, & par un *inſtinct*, qui ne ſe trouve dans aucun des Etres vivans, il les conſerve, pendant pluſieurs années ; comme s'il ſe défioit de la fécondité de la Terre. D'où lui viennent cette crainte, & ces précautions ? Son eſpêce peut-elle périr plûtôt que les autres ? N'importe-t'elle pas également à l'Univers ? Ne fait-elle pas partie du tout ? Peut-elle manquer, ſans que

le tout ne manque avec elle ?

Pourquoi chez les Hommes, tant de recherches, tant de ſciences & tant d'arts ? Quel eſt leur but dans ces études longues, quelquefois dégoûtantes, & toujours pénibles ? Où en eſt la néceſſité ? A quoi leur ſert ce commerce ouvert, avec toutes les parties du monde ? Quelles raiſons peuvent ils avoir de conſtruire des villes flottantes, & d'aller chercher, à travers mille dangers, dans les climats les plus éloignés, non ſeulement les épiceries que la Terre qu'ils occupent leur refuſe ; mais encore, toutes les autres marchandiſes qu'ils n'ont pas ? Semblables aux Bêtes ne devroient-ils pas ſe contenter des herbes que la Terre produit, & des Eaux que les fleuves & les fontaines leur prodiguent de toutes parts. Pourquoi cette ſoif inſatiable des richeſſes ? Semblables aux Bêtes, que ne regardent-ils l'Or, comme une terre jaune, & l'Argent, comme une terre blanche ?

Mais on reconnoîtra, dans tout ce que fait l'Homme pour ſa conſervation, & ſa propagation, la même ſurabondance d'*inſtinct*, que nous obſervons dans ſa nourriture. Nous y remarquerons des beſoins bornés, & des vuës très-étenduës. Ces beſoins ne regardant que le corps, ils partent du corps. Le corps étant ſemblable à celui des autres Animaux, ſes beſoins ſont également pareils aux leurs; mais on voit, dans l'Homme, des vuës plus étenduës; il faut donc que ces vuës partent du Principe qui l'anime.

Nous nous ſommes convaincus, que ſans renverſer l'économie générale, en ſuppoſant ce Principe qui anime l'Homme, de même nature que celui qui anime les Bêtes, on ne peut l'étendre au-delà des ſimples beſoins; cependant nous venons de voir qu'il les ſurpaſſe en tout & par-tout, d'où nous devons conclure qu'il y a une différence averée entre l'Homme & la Bête. Cette diffé-

rence eſt un dogme, dont nous ſommes en poſſeſſion, avant la naiſſance des Matérialiſtes; ainſi leurs attaques étant vaines, & ſans effets, ce dogme nous reſte dans ſa pureté primitive, & dans toute ſa force.

D'ailleurs nous ſçavons que des actions ſemblables peuvent avoir des cauſes entiérement différentes; c'eſt ce qui nous fait incliner à penſer que l'Homme agit par un Principe de nature différente, de celui qui meut la Bête. Ce n'eſt plus un ſimple doute; ce n'eſt plus, même, un ſoupçon qui paroît fondé; c'eſt une vérité qui ſe fait jour. Approfondiſſons cette matiere intéreſſante, & apprenons, enfin, à quoi nous devons nous en tenir.

CINQUIEME PROPOSITION.

En quoi consiste la différence qui se trouve entre l'Homme & la Bête ?

IL est inutile de répéter les actions & les passions semblables que l'on voit dans l'Homme & dans les autres Animaux ; personne ne les ignore ; puisque ce sont elles qui séparent les Matérialistes de leurs adversaires, il est évident qu'elles ne peuvent en fournir la solution. Les différences qui existent, entre elles, seront, donc, seules capables de nous faire connoître la vérité. Leur grandeur, encore plus que leur nombre, nous conduira au point de décider la question : commençons.

Si de part & d'autre, tout est matiere ; on ne doit appercevoir, entre l'Homme & la Bête, qu'une différence proportionnée à celle qu'on remarque, entre le *Singe* & le *Porc*, entre l'*Eléphant* & le *Bœuf*. Mais si le corps

de la Bête ne renferme qu'une matiere ſubtile, quelque déliée qu'elle puiſſe être, & que celui de l'Homme ſoit animé par une ſubſtance immatérielle, par une intelligence inviſible, impalpable, indiviſible, il eſt certain que leurs opérations doivent avoir des différences éclatantes, & hors de toute proportion. L'Homme compoſé de deux natures, l'une ſpirituelle, & l'autre corporelle, doit avoir des opérations qui ſoient propres à chacunes d'elles, & d'autres qui tiennent de toutes les deux : or c'eſt ce que l'on reconnoît en lui, pour peu qu'on l'examine avec attention.

Les objets font impreſſion ſur les ſens d'un Homme, & l'affectent, malgré lui, de différentes manieres, comme lorſqu'un grand bruit, qui frappe, ſoudain, ſes oreilles, le fait treſſaillir : *voilà une opération de l'Animal.*

L'Homme forme des penſées qui ne naiſſent d'aucunes ſenſations, & qui

ne font aucune impreſſion ſur ſes ſens; comme lorſqu'il juge entre les prétentions de deux contendans : *voilà des opérations de l'Homme raiſonnable.*

L'Homme enfin forme des mouvemens qui, ſans avoir leur origine dans les ſenſations, ſont néanmoins exprimés par les organes du corps; comme lorſqu'il donne des ordres ſéveres, qui doivent être promptement exécutés, & qu'il les prononce d'un ton frappant & impoſant. *Voilà des opérations qui tiennent des deux natures.*

De ces trois circonſtances, on doit convenir que la premiere n'appartient qu'au corps, & qu'elle eſt commune à l'Homme & à la Bête; que la ſeconde ne peut appartenir qu'à l'Homme, & qu'elle lui eſt uniquement propre; que la troiſieme, enfin, eſt ſujette à tromper ceux qui ne voyent rien au-delà des apparences; parce qu'elles ſont les mêmes dans l'Homme & dans les Bêtes, à cauſe de l'entremiſe de la

matiere, & qu'elles paroiſſent autant appartenir au corps, qu'au Principe qui l'anime.

Il réſulte de la premiere & de la derniere de ces opérations que ce qui ſe paſſe dans la Bête, doit ſe paſſer dans l'Homme, & que ce qui paroît dans l'Homme peut auſſi paroître dans la Bête; en ſorte qu'il ſeroit très-difficile de décider qu'elles ont un Principe différent, ſi la ſeconde opération ne venoit à notre ſecours. La lumiere qu'elle eſt capable de répandre diſſipera nos doutes, & levera toutes les difficultés.

Nous diſons que l'opération par laquelle l'Homme juge entre les prétentions de deux contendans, ne dépend point du corps, & qu'elle n'eſt propre qu'à l'Homme.

Il eſt certain que nous ne voyons aucun exemple, ni aucune copie de cette opération, dans la nature entiere. Qu'on nous préſente le *Cheval Marin* comme l'inventeur de la ſaignée; que

l'*Araignée* ait montré aux Hommes l'art de faire de la toile; que le *Nautile* leur ait appris à dreſſer un mât dans une barque, & à tendre une voile; que le *Singe* les imite dans une infinité d'actions; l'intervention de la Matiere, qui, dans toutes ces choſes, ſaute aux yeux, nous autoriſe à les rejetter, & à demander que l'on nous fourniſſe une ſeule action dans les Bêtes, où la matiere, n'ait aucune part; ſi l'on veut, avec quelque apparence de raiſon, contredire ce que nous ne craignons pas d'avancer.

L'objet d'une conteſtation peut être matériel; comme lorſque deux Hommes ſe diſputent la propriété d'un champ; mais leurs droits, ſur ce champ, ne ſont, ni n'ont jamais été dits matériels. Jamais il n'eſt venu dans l'eſprit de perſonne de dire que les droits, ſur un bloc de marbre, par exemple, avoient longueur, largeur, & profondeur. Ces trois dimenſions ſont uniquement pro-

près à la matiere ; elles en constituent l'essence. On les trouve dans tout ce qui est matiere, & tout ce qui n'en est point susceptible ne peut, en aucune façon, appartenir à la matiere. Ma pensée n'a pas assurément une seule de ces dimensions, je ne lui connois ni longueur, ni largeur, ni profondeur ; l'examen que je fais de ma pensée, & qui me fait porter un jugement, ne les a pas non plus ; donc ma pensée n'est pas matérielle, donc le jugement que j'en rends ne l'est pas. Les droits opposés de deux contendans, n'ayant non plus, ni longueur, ni largeur, ni profondeur, sont donc, absolument, immatériels. Il reste à savoir, si *ce qui sert à juger, & ce qui juge*, entre ces droits respectifs, sont de même nature que la chose jugée.

Nous pensons devoir observer que nous parlons humainement, en faisant une distinction entre ce qui sert à juger, & ce qui juge. Nous sentons par-

faitement que ſi l'on veut prendre les choſes à la rigueur, il ſera vrai de dire que c'eſt la juſtice, elle-même, qui juge; en ſe montrant, elle décide par ſa ſeule préſence; mais nous ne la voyons point, & c'eſt parce qu'elle eſt inviſible que nous n'avons point une pleine & entiere connoiſſance de ſes loix; d'où il arrive que, quelquefois, nous nous en écartons, en croyant les ſuivre; cependant ce que nous en reconnoiſſons nous la repréſente, & à ſon abſence, nous prononçons, conformément à ſes loix, ſur les prétentions de deux contendans. Ainſi on ne doit point trouver à redire que nous diſtinguions *ce qui ſert à juger*, *de ce qui juge*.

Les Matérialiſtes ne peuvent récuſer le témoignage de la matiere pour juger, entre deux choſes matérielles. On applique la regle ſur deux lignes; afin de ſavoir laquelle eſt la plus droite. On ſe ſert du compas ou du demi-cercle, pour connoître, entre deux lignes

courbes, celle qui approche le plus de la nature du cercle. Le boiſſeau reconnu de juſte meſure, eſt la piéce de comparaiſon, à laquelle on confronte deux boiſſeaux dont la contenance paroît inégale.

Ainſi la regle du jugement, dans la matiere, eſt toujours de même nature que la choſe dont on veut juger; elle eſt non ſeulement de même nature; mais encore de même eſpêce. On ne prend point le demi-cercle pour juger des lignes droites, ni la regle pour juger des courbes, & l'on n'apporte point un muid, pour juger deux boiſſeaux.

Ce qui ſert à juger, n'eſt, donc, qu'une piéce de comparaiſon qu'il ſeroit inſenſé d'aller chercher dans une autre eſpêce, dans un autre genre, & à plus forte raiſon, dans une nature différente. Le ſimple bon ſens fait reconnoître qu'il n'eſt aucune comparaiſon, ni proportion entre les choſes de diffé-

rentes eſpèces. La géométrie en a fait une maxime, contre laquelle on ne peut réclamer, ſans ſe couvrir du dernier ridicule.

Ainſi nous concluons, avec aſſurance, que ce qui *ſert à juger* entre deux droits oppoſés eſt entiérement immatériel; comme ils ſont, eux-mêmes, immatériels, par leur nature.

Quant à *ce qui juge*, nous dirons d'abord qu'on n'en peut pas plus nier l'exiſtence que celle de la regle, & du ſujet du jugement. Toute déciſion étant un acte, il ſeroit d'une abſurdité inſoutenable d'avancer que ce qui n'eſt point, pût agir. On convient de l'acte. Les Matérialiſtes en niant l'exiſtence des ſubſtances immatérielles, portent un jugement, non ſur la matiere, mais ſur ce qui n'eſt pas matiere; donc il eſt quelque choſe, en eux, qui juge; donc *ce qui juge*, en eux, eſt immatériel. Pourſuivons.

Cette ſubſtance ainſi décidente ſert-

t'elle matiere, ou ne le ſera-t'elle pas? Il ſemble d'abord que l'intervention de la matiere eſt tout à-fait inutile, pour achever une opération commencée, ſans elle. Le jugement porté, ſur des droits oppoſés, eſt le réſultat de la confrontation de ces droits, avec les loix de la juſtice. Ces loix de la juſtice, ces droits, & leur confrontation, ſont toutes choſes immatérielles. Une ſubſtance immatérielle, non-ſeulement, doit ſuffire pour juger ſur ce point; mais ne doit-elle pas encore être la ſeule qui puiſſe le faire? Sans doute; cela doit être ainſi; quand même on ſuppoſeroit cette ſubſtance inférieure à toute ſubſtance matérielle; ce qui paroît ne devoir jamais être accordé.

Nous pouvons unir, diviſer, modifier, tranſporter en tout, ou en partie, ce qui tombe ſous nos ſens; mais ce qui n'y tombe pas, nous échappe de tous côtés. Cependant nous en ſentons

la réalité. Nous nous exerçons à le ſaiſir; nous jouiſſons du plaiſir de le comprendre; nous le goûtons avec un raviſſement qui nous prouve ſon exiſtence. Un *rien* ne produit rien. Quel autre motif, qu'un aveuglement volontaire, pourroit nous engager à mettre au-deſſous de nous, ce beau droit, dont nous ſommes les maîtres, en quelques façons !

C'eſt auſſi pour éviter de tomber dans cette lâcheté ridicule, que les Matérialiſtes ont pris le parti de nier l'exiſtence des ſubſtances immatérielles. Comme elles ne tombent point ſous leurs ſens, & qu'ils n'en peuvent diſpoſer à leur gré, ils s'élevent contre elles; ſans faire attention, qu'en les niant, comme nous l'avons dit, ils portent un jugement, faux à la vérité; mais qui malgré ſa fauſſeté, eſt immatériel lui-même, & l'acte d'une ſubſtance immatérielle, ſubſtance qu'ils avouent tacitement, dont ils donnent

la

la preuve, malgré eux, & dont ils font uſage. Nous avons démontré qu'on ne peut juger l'immatériel par la confrontation avec le matériel; ſi les Matérialiſtes jugent les ſubſtances immatérielles, cette ſubſtance décidente, en eux, eſt donc immatérielle.

Mais avant de paſſer plus loin, il paroît indiſpenſable d'éclaircir ce point de ſupériorité, entre les deux natures, dont nous venons de parler.

Ce qui voit, & n'eſt point vu, a un grand avantage ſur ce qui ne voit point, & eſt vu. Il en eſt de même de ce qui connoît, & n'eſt point connu. Cet avantage dont on trouve, à chaque pas, des exemples, dans la nature, eſt la marque d'une ſupériorité décidée. Nous n'appréhendons point qu'on nous le conteſte.

Ainſi la Nature qui verra & connoîtra, ſans être ni vuë, ni connuë, ſera certainement ſupérieure à celle qui ſera vuë & connuë, ſans pouvoir

ni voir ni connoître : or quand les Matérialiſtes nient l'exiſtence des ſubſtances immatérielles, ils confeſſent qu'ils ne les voyent, ni ne les connoiſſent ; ils avouent, que s'il en exiſte quelqu'une, elle ſera ſupérieure à leur matiere ; puiſque cette matiere peut en être vuë & connuë ; tandis qu'elle ne peut ni la voir ni la connoître.

N'eſt-il donc pas de la derniere méchanceté, ou de la folie la plus complette, de ſoutenir qu'une choſe n'eſt point, dans le tems même, qu'on la connoît, qu'on en parle, qu'on l'avouë, & que l'on donne des preuves de ſon exiſtence ?

Nous avons reconnu que les droits oppoſés de deux contendans, & que les loix de la juſtice qui ſervent à décider entre eux, ſont d'une nature immatérielle ; ils ſont donc d'une nature ſupérieure à celle de la matiere ; c'eſt-à-dire, d'une nature qui voit & connoît la matiere ;

ſans en être ni vuë ni connuë.

Quoiqu'on ne puiſſe modifier ni les loix de la juſtice ni les droits des contendans, & qu'on ne puiſſe dire proprement, qu'ils voyent & qu'ils connoiſſent; cependant comme ils repréſentent des ſubſtances inviſibles à la matiere, & qu'il eſt prouvé que ces ſubſtances exiſtent; puiſqu'elles décident, & qu'elles agiſſent; il nous ſera permis de dire qu'ils voyent & qu'ils connoiſſent, ſans être ni vus, ni connus.

Nous avons enſuite, demandé, ſi la ſubſtance décidente étoit matiere, ou ne l'étoit pas. Il nous a paru que pour porter un jugement, dans une conteſtation, l'intervention de la matiere étoit inutile. En examinant les choſes de plus près, nous avons trouvé que l'immatériel eſt au-deſſus du matériel; nous nous ſommes, de plus, convaincus que non-ſeulement une ſubſtance matérielle étoit inſuffiſante pour

décider ſur des choſes immatérielles; mais encore, qu'il eſt d'une néceſſité abſoluë que ce ſoit une ſubſtance immatérielle qui prononce, parce qu'en cela, elle tient la place de la juſtice même dont on ne peut nier ni l'exiſtence, ni l'immatérialité. Que nous reſte-t'il donc à dire ?

Avouons que les Matérialiſtes ne raiſonnent pas. Oſeront-ils ſubſtituer, à la place de la juſtice, une ſubſtance matérielle ? Mais ils donneront à la matiére une qualité, dont elle eſt incapable, qui eſt de voir & de connoître ce qui ne tombe pas ſous les ſens. Ne ſeroit-ce pas ſe contredire manifeſtement ? Puiſqu'ils ne nient les ſubſtances ſpirituelles que parce qu'ils ne les voyent ni ne les connoiſſent. Eh ! comment cette matiere pourroit-elle examiner, confronter, juger, prononcer ſur ce qu'elle ne peut ni voir, ni connoître ? Il eſt donc impoſſible que la ſubſtance décidente ſoit matiere ; il

faut donc néceſſairement qu'elle ſoit immatérielle ; comme les choſes ſur leſquelles, & ſelon leſquelles elle décide.

Nous voudrions bien ſavoir ce que les Matérialiſtes auroient à répondre à ce raiſonnement. S'ils ſont auſſi raiſonnables qu'ils le prétendent, ils en ſentiront toute la force, & avoueront les conſéquences qui en dérivent, quelques humiliantes qu'elles ſoient pour eux.

S'il leur reſte, néanmoins, quelque nuage dans l'eſprit ; qu'ils paſſent en revuë tout ce qui arrive dans les Bêtes ; qu'ils examinent, de bonne foi, s'il s'y trouvera, jamais, un jugement prononcé, entre deux parties adverſes. Ils y verront, dans la même eſpêce, des guerres, des combats, pour un antre, ou, pour quelque proie. Le plus foible cédera au plus fort, ou chacun emportera ce qu'il pourra ravir ; mais ils n'y trouveront, ni intérêts à

diſcuter, ni arbitres choiſis, ni jugement rendu, ni acquieſcement du plus puiſſant en faveur du plus foible. L'impreſſion des objets extérieurs, l'impulſion des ſens, ſeront les ſeuls reſſorts qui les feront mouvoir. Tous les Principes de leurs actions ſeront renfermés dans le cercle de la matiere: Rien de libre en eux. Ils ſeront forcés à tendre, néceſſairement, vers les objets qui regarderont ou leur nourriture, ou leur conſervation, ou leur propagation. Voilà les Bêtes.

Il n'en eſt pas ainſi de l'Homme. Nous remarquons, en lui, des opérations, dans leſquelles la matiere n'a aucune part: opérations, dont le Principe eſt abſolument immatériel, & par conſéquent, inviſible, impalpable, indiviſible.

Les Matérialiſtes qui à cauſe de la groſſiéreté de nos ſens, accorderont que ce Principe ſoit inviſible & impalpable, s'éleveront, en vain, contre ſon

indiviſibilité. Lorſqu'ils nous en demandent la preuve ſenſible, & qu'ils triomphent de ce que nous ne la leur adminiſtrons pas ; qu'ils ſachent que leur demande implique contradiction ; peut-on donner une preuve ſenſible de ce qui ne tombe pas ſous les ſens ? Si la diviſibilité eſt une propriété eſſentielle à la matiere, n'eſt-il pas évident que ce qui eſt immatériel ne peut être diviſible ?

La matiére ayant longueur, largeur & profondeur peut être raccourcie, atténuée dans ces trois dimenſions. Ce que l'on en détache en faiſoit partie, & le tout n'eſt plus conſtamment le même. Il a donc ceſſé d'être ce qu'il étoit. On tire tous les jours des fleurs, des fruits, des feuilles, des racines, des plantes, une huile, un ſel, un eſprit. Il ne reſte alors de ce mixte qu'une cendre, ſans vertu, & ſans proprieté. En conſervant tous ces différens extraits, ſéparément ; on a

tout ce qui formoit le mixte, & cependant il n'exiſte plus. Il eſt détruit à jamais ; parce que ſes parties ont été diviſées. On a diviſé toutes ſes parties ; parce que leur longueur, largeur & profondeur ont donné priſe ſur elles ; parce que l'artiſte, par différentes manipulations, a ſçu dégager le ſubtil du groſſier, & réunir tout ce qui étoit homogène : alors ce qui, précédemment, n'étoit pas viſible à frapper la vuë, comme l'eſprit ; c'eſt-à-dire, la portion la plus ſubtile de la matiere, ce qui, dis-je, n'étoit pas viſible, devient palpable, & prend un corps & de la couleur ; mais il ne le prend ce corps, que parce qu'il l'avoit. Sa grande dilatation le rendoit imperceptible. Si chacune de ſes parties n'eût eu un corps, toutes enſemble n'en auroient pu former un. C'eſt une vérité, dont on peut ſe convaincre, par l'exemple des nombres, par celui de l'unité qui a la plus petite valeur, &

du zéro qui n'en a aucune. L'unité multipliée, par une ſimple addition, peut former les plus grandes ſommes; au lieu que dix mille zéros, ne ſignifient pas plus qu'un ſeul, s'ils ne ſont ajoutes à quelque nombre; ou plûtôt ne ſignifieront jamais rien.

Ce que nous diſons eſt ſi généralement reconnu qu'il paroîtra, peut-être, à quelqu'un que nous nous ſommes inutilement étendus; mais ce détail nous a paru néceſſaire, pour faire ſentir juſqu'à quel point la diviſibilité eſt eſſentielle à la matiere, & afin de conclure, par la raiſon du contraire, que ce qui eſt abſolument immatériel, eſt abſolument indiviſible.

Nous ſommes, maintenant, en état d'aller plus loin: comme la diviſibilité nous a fait connoître la deſtruction des corps, qu'elle entraîne avec elle, ſans qu'aucun raiſonnement puiſſe l'empêcher, l'indiviſibilité établit, auſſi, l'indeſtructibilité; ſans qu'aucun rai-

sonnement y puisse former le moindre obstacle.

Un Etre matériel n'existe que parce que les parties qui le composent se conservent dans leur union primitive; dès qu'une de ses parties vient à s'en détacher, il n'est plus ce qu'il étoit, & si sa destruction n'est point, encore, totale; elle est, au moins, commencée.

C'est sur ce fondement que nos peres, nous voulant faire comprendre la solidité & l'intégrité de la vérité, aussi immatérielle que la justice, nous l'ont représenté posée sur une cube. La forme cubique est la plus solide de toutes celles que peut avoir un corps, & l'on n'en peut détacher la moindre partie, qu'elle ne cesse d'être cubique, pour passer dans une autre classe de figures. Le cube, alors, est détruit, & le corps qui demeure, prend un autre nom. Cette destruction est l'effet inévitable de la séparation que l'on a faite de quelques parties du cube. Si elle n'avoit

eu lieu, le cube ſeroit reſté ce étoit.

iſonnons de même, & diſons : diviſion n'a point lieu, où elle ut avoir lieu, la deſtruction eſt ſible. Ne craignons, donc, pas utenir que ce qui, par ſa nature, iviſible, eſt, par la même raiſon, tructible; que ce qui eſt indeſtruc- eſt immortel; d'où nous concluons qu'on puiſſe nous répliquer, que ſtance qui anime l'Homme étant atérielle, eſt indiviſible; qu'étant iſible, elle eſt indeſtructible, & onſéquent immortelle.

ne s'agit donc plus de faire aucune paraiſon entre l'Homme & les s; puiſque nous ſommes actuelle- t convaincus qu'il y a dans l'Hom- une ſubſtance immatérielle, & ortelle, dont les opérations, to- nent ſéparées, entiérement dé- es de la matiere, non-ſeulement e trouvent pas; mais encore ne

peuvent ſe trouver dans les Bêtes.

Cette différence, la plus grande que l'on puiſſe imaginer, nous fait voir en l'Homme, non une *ſupériorité d'inſtinct*, & d'eſprits animaux, comme les Matérialiſtes le prétendent; mais une ſupériorité de nature; d'où il s'enſuit qu'ils ont jetté, ſans s'en appercevoir, un ridicule extrême, ſur cette plaiſante ſociété, dans laquelle, ils veulent le faire vivre avec les Bêtes.

En vain à cette ſupériorité de nature oppoſeront-ils les actions purement animales que l'on obſerve dans l'Homme, dont le principe ſemble partager, avec l'intelligence qui l'anime, le gouvernement de cette prétenduë ſociété; Peut-elle jamais trouver un fondement ſolide? En laiſſant à chacun, de ces deux principes, les opérations qui leur ſont propres; il eſt certain que ſi celles que nous avons nommé *mixtes*, appartiennent à l'un, plûtôt qu'à l'autre, ils ceſſent, dès-lors, d'être égaux, &

il ſera toujours impoſſible de les mettre de niveau. Pourra-t'on nier que l'effet n'appartienne à ſa cauſe ?

L'opération *mixte* eſt celle qui, partant du principe animant ; c'eſt-à-dire, de l'*Ame*, ſe fait connoître par le mouvement du corps. Elle eſt, donc, l'effet de l'action de l'*Ame*, ſur les organes, dont elle eſt enveloppée, & par conſéquent appartient à l'*Ame* ; à cette *Ame* que nous nous ſommes propoſé de connoître ; à cette *Ame* immatérielle, ſpirituelle, intellectuelle, indiviſible, indeſtructible, immortelle ; à cette *Ame*, que nous avons prouvé, & qui a donné lieu au titre de cet ouvrage.

Lorſque nous avons établi, avec les expreſſions les plus ſimples, ces trois ſortes d'opérations, les corporelles, les intellectuelles, & les mixtes, nous avons dit que ces dernieres qui s'expriment par les organes du corps, n'ont point leur origine dans les ſenſations. La choſe doit être ainſi ; puiſqu'elles

ne ſont mixtes, que parce qu'elles ſont produites par deux cauſes. Dès qu'une fois on a reconnu ce qui appartient à l'une, le reſte doit appartenir, inconteſtablement, à l'autre.

Nous ayons donné pour exemple d'une opération mixte, un ordre prononcé avec ſévérité, ou qui doit être exécuté promptement; c'eſt par les organes du corps que l'Ame fait connoître ſa volonté. Le ton de la voix, le mouvement du viſage expriment les circonſtances qui accompagnent cet ordre. L'expreſſion de l'ordre appartient donc, viſiblement, au corps, & par une conſéquence néceſſaire, l'ordre, lui-même, a ſon origine dans les affections de l'Ame, & dans ſa volonté. L'Ame en eſt, donc, le principe, ſes affections en ſont la cauſe; dès qu'on reconnoît ce qui lui appartient, il faut donc abſolument que le reſte, c'eſt-à-dire, l'expreſſion, appartienne au corps, à ſes organes, qui

rendent à l'Ame ce ſecours.

Il eſt vrai que les organes du corps ſont ſouvent ſi mal diſpoſés, qu'ils ne rendent preſque jamais le ſervice néceſſaire; d'où il arrive que tant que l'Ame ſe trouve obligée d'avoir recours à eux, elle ne ſe manifeſte que difficilement, & toujours imparfaitement; c'eſt, ſans doute, ce qui a jetté les Matérialiſtes dans les affreux égaremens, dont nous venons de les convaincre.

Nous leur avons démontré que la matiere n'a rien engendré, ni rien produit; que le mouvement n'eſt qu'un accident qui dépend de la poſition d'un corps ſur un autre; qu'il n'eſt point eſſentiel, conſéquemment, à la matiere. Nous leur avons prouvé que dans les trois opérations de l'Homme, deux ont pour principe l'Ame immortelle, qui eſt renfermée dans ſon corps. Comment pourront-ils donc le comparer aux autres animaux? Que devient cette éga-

lité qu'ils voudroient établir entr'eux? Peut-elle ſubſiſter avec une ſi grande diſparité?

Les Bêtes ne ſont que de la matiere différemment diſpoſée, & dirigée par une autre matiere plus ſubtile que celle que nous voyons. Toutes leurs opérations tiennent de la matiere, n'annoncent que la matiere, & ne tendent qu'à la matiere.

L'Ame au contraire, incluſe dans le corps humain, s'éléve au-deſſus de la matiere, annonce, dans une infinité d'occaſions, une ſubſtance directement oppoſée à la matiere, régit & gouverne, preſque toujours, la matiere. Elle fait voir, tous les jours, par l'autorité qu'elle a ſur les ſens, qu'elle eſt de nature à les dominer, en tout tems, ou du moins, qu'elle en a la liberté. Elle regne ſur eux, comme ſur des ſujets indociles, qui ne peuvent ſecouer le joug, & qui ne le portent qu'avec peine; mais l'ame en triompheroit, tou-

jours, ſi elle n'étoit, quelquefois, d'intelligence avec eux, ce qui ne vient que de ſa volonté. Quoiqu'elle ſe prête à leurs penchans, & à leurs foibleſſes, elle n'eſt pas moins faite pour les commander. D'où nous devons conclure que ceux qui ſe livrent à la ſenſualité, qui entraînés par les ſens, ſuccombent à leur ſéduction, ont des ames foibles, baſſes & indignes d'un ſi beau privilège. L'Ame toujours ſupérieure à la matiere, devient coupable d'une lâcheté criminelle, dès qu'elle s'en laiſſe maîtriſer. C'eſt à cette marque, qu'on reconnoît les *eſprits foibles*, & non pas, comme le prétendent les Matérialiſtes, à la force, au courage, à la fermeté de ceux qui combattent les paſſions ſenſuelles : ceux-ci ſont les vrais *eſprits forts*, les ames magnanimes, les véritables Philoſophes, les ſeuls ſages que nous devons regarder comme tels. N'appréhendons pas qu'ils s'aviliſſent jamais, juſqu'à vouloir dépendre de la

matiere. Ils regarderont les ſens, comme leurs plus cruels ennemis, & comme des eſclaves qu'ils réduiront à la raiſon, dès qu'ils voudront ſe révolter. L'Ame eſt en poſſeſſion de ce droit, par ſa nature. Elle ne ſauroit s'en départir. Quelque lâche qu'on la ſuppoſe, elle ſentira toujours, qu'elle a, même malgré elle, cette belle prérogative. Si quelqu'autre Principe partageoit cet empire, avec elle, les bornes en ſeroient marquées; chaque dominateur, dans ſon diſtrict, exerceroit un pouvoir abſolu. On ne verroit pas, comme il arrive tous les jours, que les ſens fuſſent plus fidéles, & plus obéïſſans, dans un tems, que dans un autre. On ne verroit pas que le ſervice des ſens fût ſuſceptible de tant de nuances, s'il m'eſt permis de parler ainſi, qu'il eſt impoſſible d'en faire le dénombrement. Rien ne prouve mieux que l'Ame, tantôt ſe prête, & tantôt ſe refuſe à leur révolte.

Ce ſeroit ici le cas de chercher la cau-

ſe de cette facilité, ou plûtôt de cette foibleſſe de l'ame; mais j'en laiſſe le ſoin à quelque autre plus habile que moi.

Après avoir prouvé l'immatérialité de l'Ame, il s'agiroit auſſi, ſans doute, d'employer les lumieres de la raiſon, pour découvrir les conſéquences naturelles qui partent de ſon immatérialité en faveur de ſon auteur, du culte qu'elle lui doit, des eſpérances, ou des craintes qu'elle doit avoir pour l'avenir. Comme cette matiere eſt trop vaſte, nous la réſervons pour un autre ouvrage.

Ne paſſons pas les bornes que nous nous ſommes preſcrites: réduiſons-nous à dire que le ſyſtême des Matérialiſtes eſt convaincu de *contradictions*, d'*abſurdités*, & de *ridicules*.

Concluons; mais pouvons-nous le faire plus dignement, & plus utilement, qu'en employant les propres paroles d'un reſpectable Magiſtrat, * dont la

* *M. Omer Joly de Fleury*, premier Avocat général au Parlement de Paris.

rare vigilance, & les vives lumieres oppoſent, ſans ceſſe, à l'erreur une digue inſurmontable ? Ce grand Homme, que nous pouvons appeller, avec juſtice, *l'œil du Roi*, pénétré de douleur à la lecture d'un grand nombre d'ouvrages, que ces tems malheureux ont enfantés, nous en fait un tableau bien effrayant, dans ſon Réquiſitoire du vingt-troiſieme Janvier mil ſept cinquante-neuf. Comme ce magnifique Diſcours n'eſt pas entre les mains de tout le monde, & qu'il eſt devenu rare, nous ſaiſiſſons, avec empreſſement, l'occaſion d'en donner, au Public, toute la ſubſtance, d'en expoſer les beautés, & de le paraphraſer. Nos Lecteurs, ainſi que leurs deſcendans, le reliront toujours, avec une nouvelle admiration ; tous les mots y ſont marqués au coin de la foi la plus ſaine, de la religion la plus vive, & du zele le plus éclairé.

PARAPHRASE

DU DISCOURS

DE MONSIEUR

OMER JOLY DE FLEURY,

Contre les Matérialiſtes.

LA Societé, l'Etat, la Religion, (dit *M. Joly de Fleury* parlant à la Cour) ſe préſentent aujourd'hui, au Tribunal de la Juſtice, pour lui porter leurs plaintes. Leurs droits ſont violés, leurs loix ſont méconnuës, l'impieté qui marche le front levé, paroît, en les offenſant, promettre l'impunité à la licence qui s'accrédite de jour en jour.

L'humanité frémit; le Citoyen eſt allarmé; on entend, de tous côtés, les Miniſtres de l'Egliſe gémir à la vuë de tant d'ouvrages que l'on ne

„ peut affecter de répandre, & de „ multiplier que pour ébranler, s'il „ étoit poſſible, les fondemens de „ notre Religion.

„ Il ſuffiroit d'être Homme & Ci- „ toyen pour être ſenſible à tous ces „ maux; mais vous, Meſſieurs, Ma- „ giſtrats & Chrétiens, défenſeurs des „ loix & protecteurs de la Religion, „ de quel œil regarderez-vous des ten- „ tatives auſſi téméraires? Et à qui la „ Religion peut-elle s'adreſſer avec „ plus de confiance, quand la voye „ de l'autorité devient néceſſaire pour „ la faire reſpecter?

„ Des intérêts auſſi puiſſans nous en- „ gagent à vous déférer aujourdhui, „ un grand nombre de ces ouvrages, „ que le cri général de la Nation „ nous avoit dénoncé, depuis long- „ tems.

„ Entre la multitude des Ecrits de „ ce genre, les uns mépriſables par „ eux-mêmes, n'avoient eu qu'un jour

„ d'exiſtence ; d'autres ont, dans le „ tems, mérité votre cenſure ; plu- „ ſieurs ont eſſuyé les réfutations exac- „ tes qui en ont expoſé le venin ; il „ en eſt, dont la diſtribution a été „ arrêtée preſque dans ſon principe.

„ Mais ce n'eſt pas aſſez, & c'eſt „ avec douleur que nous ſommes con- „ traints de le dire, peut-on ſe diſſi- „ muler qu'il n'y ait un projet conçu, „ une ſocieté formée, pour ſoutenir „ le Matérialiſme, pour détruire la „ Religion, pour inſpirer l'indépen- „ dance, & la corruption des mœurs ?

En vain veut-on nier cette *ſocieté formée*, dont parle, ici, *M. Joly de Fleury*, elle n'exiſte que trop, à la honte de l'humanité. Nous avons été ſi ſouvent à portée d'en connoître les principaux chefs, que nous n'en ſaurions douter. Le Public en doit être aſſuré. Toute la France éclairée a toujours regardé la fameuſe Thèſe de M. l'Abbé de Prades, comme le fruit d'un

complot, comme une tentative concertée, comme un *projet conçu*, réfléchi, & artiſtement rendu par les Auteurs du Dictionnaire Encyclopédique. *M. de Beaumont*, Archevêque de Paris, l'annonce dans ſon Mandement, où il dit : que d'*audacieux Ecrivains ont conſacré, comme de concert, leurs talens & leurs veilles à préparer ce poiſon.* La ſavante & admirable Inſtruction Paſtorale de feu *M. de Caylus*, Evêque d'Auxerre, ſoutient que le Sr. de Prades *leur a prêté ſon nom ;* c'eſt-à-dire, que ſa Thèſe eſt l'ouvrage d'un complot. *M. de Verthamon*, Evêque de Montauban, ſe plaint, dans ſon Mandement, de ce qu'*un de ſes Diocéſains, s'eſt livré aux ouvriers d'iniquité, & leur a ſervi d'organe.* La Sorbonne d'abord trompée, le reconnoît enfin, & dit que *l'impieté a eſſayé de ſe gliſſer dans le ſanctuaire même de la Religion.* Une foule d'Auteurs ont fait mention de ce *projet concerté* ; M. M. les Avocats généraux n'ont ceſſé de le dire,

dire, & de crier vengeance contre *une ſociété* ſi dangereuſe. Le Parlement l'a reconnuë telle, & l'a jugée ainſi, par pluſieurs arrêts. Tous les corps ſéculiers & réguliers, tous les particuliers inſtruits n'ont ſur cela qu'une voix. C'eſt donc inutilement qu'on s'efforce à cacher ce déteſtable complot. Tout eſt découvert. M. l'Abbé de Prades, lui-même, ſemble en convenir dans l'endroit préciſément, où il le déſavouë. *J'aurois beau faire*, dit-il, * *la Sorbonne ne* reviendra *jamais de ſes injuſtices; M. l'Archevêque de Paris ne* rétractera *point ſon Mandement. Le Parlement ne* rougira *point de ſon décret. M. l'Evêque d'Auxerre* mourra *dans ſes préjugés. Aucun de ces fougueux Eccléſiaſtiques qui ont porté l'allarme & le ſcandale de toutes parts, ne* confeſſera *ſon ignorance & ſon indiſcrétion; & les Jéſuites quitteront ils pour moi, ce maſque de fer qu'ils portent depuis ſi long-*

* Apologie, p. 106.

tems, qu'il s'eſt, pour ainſi dire, identifié avec leur viſage? J'ai vu que l'état de tous ces gens étoit déſeſpéré.

Que *tous ces gens* ſont à plaindre! M. l'Abbé de Prades en a pitié. Auſſi leur adreſſe-t'il ces paroles pathétiques: *je vous conjure de vous rétracter inceſſamment.* * Il convient donc, de l'accuſation; tous ſes accuſateurs ſont en grand nombre; il s'agiroit de leur prouver que ſa Thèſe eſt ſon propre ouvrage, & non pas celui de ſes aſſociés; mais c'eſt ce qu'il ne fait pas. Ce n'eſt donc pas ſans raiſons qu'il regarde leur *état* comme *déſeſperé*. Mais à qui doit-il s'en prendre? Il avoue, encore, qu'il a pris dans le Dictionnaire Encyclopédique pluſieurs de ſes poſitions; que la troiſieme partie de ſon Apologie eſt *autant la défenſe du diſcours préliminaire de l'Encyclopédie.... Que la défenſe de ſa Thèſe.* Il ajoute qu'il a *tra-*

* Apol. p. 16.

vaillé à l'Encyclopédie. Le voilà, donc, de ſon aveu, aſſocié aux Encyclopédiſtes. Et M. d'Auxerre aura tort d'avoir dit que „ la Théſe du Sr. de „ Prades ſe rend ſuſpecte, non-ſeu„ lement par la maniere dont elle s'ex„ prime, mais encore par les *liaiſons* „ trés-connuës du ſoutenant, avec les „ Auteurs de l'Encyclopédie ? „ Au reſte, on connoît & les talens, & la Religion de ces Meſſieurs. On ſait, à n'en plus douter, qu'ils ne prêchent que la Religion naturelle, qu'ils ne conſiderent pas la Loi de Moyſe comme une Religion ; qu'ils croyent que les Juifs ne regardoient Dieu que comme un Roi temporel ; que les Juifs lui faiſoient la cour, par toutes leurs cérémonies, comme les autres nations la font à leurs Rois ; que le Tabernacle, le Sacerdoce, les Sacrifices, les ablutions, &c.... n'étoient autre choſe, que l'étiquette de la Cour ; que la Religion d'Adam, de Job, des Pa-

triarches, étoit le Théïſme, qui eſt le frere du Déïſme, comme le Matérialiſme eſt le frere de l'Athéiſme; que cette même Religion, qui a ſauvé les Patriarches, ſe trouve dans toutes les autres Religions, & en fait la baſe; qu'il eſt vrai que quelques-unes de ces Religions ont *enté* deſſus, ſelon leur expreſſion, les unes des ſuperſtitions, d'autres des myſtères; que *c'eſt ſur ce premier fond de Religion*, dit M. de Prades, *que Dieu a, pour ainſi dire,* ENTÉ *tous ces myſtères qu'il nous a révelé par Jeſus-Chriſt;* (Apol. pag. 181.) que tous ces myſtères ne ſont par conſéquent que des acceſſoires; qu'ils ne ſont point eſſentiels à la Religion Chrétienne. *La vraye Religion révelée*, dit-il, * *n'eſt elle-même, & ne peut être autre choſe que la Loi naturelle développée.* Voilà la doctrine de M. Hooke Ecoſſois, Profeſſeur de la nouvelle Sorbonne,

* Troiſieme propoſition cenſurée.

Maître * de M. de Prades, Théologien des Encyclopédiſtes, & un des Auteurs de cette honteuſe Thèſe qui a fait rougir la plus célebre Ecole de la Chrétienté.

Notre S. P. le Pape BENOIT XIV. a condamné cette Thèſe. Il ſeroit à ſouhaiter que ſon très-digne ſucceſſeur eût connoiſſance du nouveau ſyſtême de M. Hooke ; il ne manqueroit pas de le frapper d'Anathêmes. Mille endroits de la Sainte Ecriture démontrent invinciblement que la Loi de Moyſe étoit une Religion. Jamais Homme n'a été juſtifié par une pratique orgueilleuſe & philoſophique de la Loi naturelle. La Religion de tous les tems, celle qui a ſauvé tous ceux qui l'ont été, depuis Adam, incluſivement, juſqu'à ce jour, & qui ſauvera juſqu'à la fin des ſiécles, n'eſt au-

* On vient d'apprendre qu'il a perdu ſa Chaire.

tre que la foi en Jeſus-Chriſt, nous a réconcilié avec Dieu p mort, qui nous a purifié dan ſang, & qui nous a mérité la d'accomplir la Loi naturelle, que les préceptes de la Loi poſi Le chapitre XI. de l'Epitre de S. aux Hébreux, contient, ſur ce pc notre Symbole. Mais à quels exc ſe porte-t'on pas aujourdhui ! verrons bientôt juſqu'où ſont all Encyclopédiſtes. Ne perdons pa vuë, *M. Joly de Fleury*. Son diſ fera toujours le texte qui ſervir baſe à nos réflexions.

„ De pareils excès, continuë- „ n'exigent-ils pas les plus grand „ mèdes ? La Juſtice ne devroit „ pas ſe montrer dans toute ſa „ rité, prendre le glaive en main „ frapper, ſans diſtinction, des „ teurs ſacrilèges & ſéditieux, q „ Religion condamne, & que la „ trie déſavouë ;

„ Qu'il eſt triſte pour nous de pen-
„ ſer au jugement que la poſtérité
„ portera de notre ſiécle, en parlant
„ de ces ouvrages qu'il produit ! Qu'il
„ eſt ſenſible à la Religion de voir
„ ſortir de ſon ſein une ſecte de pré-
„ tendus Philoſophes qui, par l'abus
„ de l'eſprit le plus capable de dégra-
„ der l'humanité, auroient imaginé le
„ projet inſenſé de réformer, diſons
„ mieux, de détruire les premieres
„ vérités gravées, dans nos cœurs, par
„ la main du Créateur ; d'abolir ſon
„ culte, & ſes miniſtres, & d'établir
„ enfin, le Déiſme & le Matéria-
„ liſme.

„ C'eſt ainſi qu'on s'égare, en vou-
„ lant ſoumettre au tribunal de la
„ raiſon ſeule, ce qui eſt au-deſſus
„ d'elle. *Prenez garde*, (diſoit l'Apô-
„ tre, Coloſſ. Chap. 2. v. 8.) *Prenez*
„ *garde que perſonne ne vous ſurprenne par*
„ *la Philoſophie..... ſelon les Principes*
„ *d'une ſcience mondaine.* Cette Philoſo-

„ phie, contre laquelle il vouloit nous
„ précautionner, consiste dans de faux
„ raisonnemens, dans ces systêmes
„ qui n'ont pour principe que la sa-
„ gesse humaine & les impressions des
„ sens.

„ Telle est, Messieurs, la Philoso-
„ phie des Savans du siécle; ils se
„ donnent gratuitement le nom d'es-
„ prits forts, & appellent lumieres,
„ ce qui n'est que ténébres.

Il n'est pas difficile de les discerner (ces prétendus Philosophes, dont il est ici parlé,) on les connoît aisément à leur esprit, qui est celui des Philosophes payens. Ils ne parlent d'eux, qu'avec une espêce d'enthousiasme qui décéle la conformité de leurs sentimens. Remarquons qu'ils adoptent toujours, pour devise, quelqu'une de leurs sentences, pour la placer à la tête de leurs ouvrages. Ce texte affecté prouve le respect & l'attachement qu'ils ont pour leur doctrine; tandis qu'

qu'ils rougiroient de citer un mot des divines écritures. D'ailleurs ces nouveaux ſages ont l'enflure de la ſcience, l'air compoſé, les manieres étudiées, le ton déciſif, le langage railleur ; ils ont ſur-tout un mépris indécent qu'ils pouſſent juſqu'au dédain, pour tous ceux qu'ils ne jugent pas dignes de leur ſociété ; on diroit qu'ils ſont les uniques dépoſitaires des grands ſentimens, de la vérité, de la ſcience, de la force dans le raiſonnement, du langage épuré, du bel eſprit, du génie.

„ Comment des Hommes (reprend „ M. *Joly de Fleury*) comment des „ Hommes que l'on croit ſi profonds, „ & d'un génie ſi diſtingué des au„ tres, ignorent-ils juſqu'à la défini„ tion de l'eſprit fort ? Qui établit, „ en effet, la véritable force de l'eſ„ prit ? Ne ſont-ce pas les principes, „ les témoignages, les autorités, ſur „ leſquelles il ſe fonde, les vertus que „ lui mérite le bon uſage qu'il fait des

„ lumieres que lui accorde *le Dieu* „ *qui eſt le Seigneur de toutes les ſciences?* *

„ Un eſprit véritablement fort eſt „ un eſprit éclairé par la lumiere ſu- „ périeure, & qui connoît la vérité „ par des principes certains, ſoutenu „ au-dehors par des témoignages qu'on „ ne peut récuſer; jamais le déréglement „ des paſſions ne l'affecte, ni influë ſur ſes connoiſſances & ſur ſes „ jugemens. Le fidéle ſeul poſſéde cette „ force d'eſprit, l'erreur & l'aveuglement ſont le partage de l'incrédule, „ guidé par ſon ſens particulier, & „ par ſa foible raiſon.

„ *L'Eſprit docile*, dit un Auteur célé- „ bre, ** *admet la vraie Religion, & l'Eſ-* „ *prit foible, ou n'en admet aucune, ou en* „ *admet une fauſſe*; OR L'ESPRIT FORT, „ *ou n'a point de Religion, ou ſe fait une* „ *Religion; donc l'Eſprit fort, c'eſt l'Eſ-*

---

* 1. Liv. des Rois, Chap. 2. v. 3.

** La Bruyere, Chap. 16.

„ *prit foible.* La conſéquence eſt juſte ;
„ quelle plus grande foibleſſe que de
„ vouloir être ſans certitude ſur le
„ principe de ſon Etre, de ſa vie, de
„ ſes ſens, de ſes connoiſſances, de
„ la Nature & de la deſtination de ſon
„ Ame ? L'idée d'un premier Etre
„ parfait, éternel, de qui tous les
„ autres tiennent leur exiſtence, à qui
„ tout ſe rapporte, qui nous a fait à
„ ſon image, cette idée ne prouve-
„ t'elle pas plus de force & de nobleſſe
„ dans l'Homme qui l'adopte, qui la
„ croit & qui la prend pour la regle
„ & le terme de ſes actions ?

Ajoutons à ce que vient de dire M. *Joly de Fleury*, les raiſonnemens du grand *Paſcal*. En ſuppoſant l'exiſtence de cet Etre ſuprême, éternel & parfait, qu'avons-nous à riſquer ? Eſt ce parce que nous ne le voyons pas, que nous ſommes en droit de le nier ? Combien de choſes que nous croyons certaines, quoique nous ne les voyons

pas ! Nous connoiſſons qu'il
infini , & nous ignorons ſa
Par exemple , nous ſavons
faux que les nombres ſoient
donc il eſt vrai que les nomb
infinis. Il eſt auſſi faux que l'in
pair , comme il eſt faux qu'il
pair ; mais il eſt certain que
des nombres exiſte.

Ainſi on peut connoître Di
ſçavoir ce qu'il eſt , & l'on
jamais conclure qu'il n'y a p
Dieu , préciſément parce q
connoît pas ſenſiblement & p
ment ſa nature. Nos nouveau
ſophes nous diront que nous
incapables de connoître s'il
Dieu , c'eſt-à-dire , un Etre
immatériel , infini. Cependa
certain que cet Etre exiſte , o
pas. Il n'y a point de milieu.
quel côté pencherons-nous
Paſcal ? La raiſon , dites-vous ,
tien déterminer. Il y a un

fini qui nous ſépare. Il arrivera donc, *Croix* ou *Pile*. Que gagnerez-vous ? Que perdrez-vous ? Par la raiſon, vous ne pouvez aſſurer ni l'un ni l'autre, & par cette même raiſon, vous ne pouvez nier aucun des deux. Ne nous blâmez donc pas, Meſſieurs, ſi nous avons fait un choix ; parce que vous ne ſavez pas ſi nous avons tort, & ſi nous avons mal choiſi. Vous ne nous blâmez pas, direz-vous, d'avoir fait ce choix ; mais un choix ; parce que celui qui prend *Croix*, & celui qui prend *Pile* ont également tort. Cela ſeroit bon, ſi la gageure n'étoit pas faite ; mais elle l'eſt. Il ne dépend plus de vous, ni de nous, de réculer. Nous ſommes embarqués. Ne point parier que Dieu eſt ; c'eſt parier qu'il n'eſt pas. Lequel prenez-vous ? Nous avons parié que Dieu eſt. Si vous n'êtes pas de notre avis, comme vous le dites, vous êtes donc pour le contre. Mais qui nous jugera ? L'événement. Nous ne riſ-

quons pas de l'attendre ; parce qu
nous ne riſquons rien, & vous riſque
tout au contraire. Si nous gagnons
nous gagnons tout, & vous perde
tout. Si nous perdons, nous ne perdon
rien, & vous ne gagnez rien.

Qu'eſt-ce, en effet, que nous pa
rions ! Un bien fini, contre des bien
infinis. Ne feroit-il pas imprudent d
ne pas hazarder une vie courte, rem
plie de chagrins & de miſéres, contr
une infinité de vies, remplies de joi
& de bonheur ! Parlons plus claire
ment. Ne ſeroit ce pas une folie de n
pas gager la valeur d'un *denier* contr
la valeur de *cent mille écus*, lorſqu'il
a pareil hazard de gain & de perte
En perdant, nous ne perdons qu'u
denier, & en gagnant, nous gagnon
cent mille écus. Ne faudroit-il pas êtr
fou, pour ne pas jouer à ce jeu-là
Peut-on raiſonnablement s'en diſpen
ſer, ſi l'incertitude étant proportion
née à la certitude, ſelon les propor

tions du hazard, le parti ſe trouve égal contre égal ? Alors, notre propoſition prend une force infinie, dès qu'il n'y a d'un côté que le fini à hazarder, à un jeu, où il y a pareils hazards de gain & de perte, & qu'il y a de l'autre, l'infini à gagner. Cela eſt ſi démonſtratif, que jamais rien ne l'a été au-deſſus de ce point-là.

Quel mal, donc, peut-il nous arriver en prenant le parti de l'exiſtence de notre Dieu ! Nous ſerons fidéles, honnêtes, humbles, reconnoiſſans, bienfaiſans, ſincéres, modérés, charitables, purs, ſaints, & remplis d'une douce eſpérance qui nous conſolera dans tous nos maux. A la vérité, nous ne goûterons pas les plaiſirs empeſtés des ſens, nous ne ſerons pas ambitieux des richeſſes & des honneurs d'un monde périſſable, & nous ne prendrons point de part à ſes délices ; mais n'en aurons-nous point d'autres ?

Je vous dis * *que vous gagnerez en cette vie, & qu'à chaque pas que vous ferez, en ce chemin, vous aurez tant de certitude de gain, & tant de néant, dans ce que vous hazardez, que vous connoîtrez à la fin, que vous avez parié pour une choſe certaine & infinie, & que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.* Voilà le raiſonnement d'un eſprit fort, le bon ſens me le montre. J'aurois l'eſprit foible, ſi je ne le ſentois pas, & je mériterois, avec quelque raiſon, le mépris des véritables eſprits forts.

Que me diſent de plus ſenſé nos Philoſophes modernes ? Les uns me parlent d'un Dieu qui eſt l'*Ame du Monde* ; c'eſt-à-dire, la partie la plus ſubtile de la matiere ; mais il eſt matiere. Il n'eſt pas plus que moi, un peu plus fin, un peu plus délié, mais diviſible, deſtructible, mortel & périſſable. Quel Dieu ! Les autres me

* *Penſées de M. Paſcal*, pag. 43.

diſent qu'il y en a un qui n'eſt pas matiere, ſi l'on veut; mais qui ne prend aucun intérêt à ſon ouvrage, ſoumis comme moi, aux loix générales du mouvement; *tout eſt bien* devant lui. Il n'exige de ma part, ni culte, ni reconnoiſſance, ni hommage, & il n'a rien à me donner de plus que ce que j'ai. Dans quel déſeſpoir ne me laiſſe donc pas ce Dieu cruel! D'autres, enfin, ſemblables aux Payens, me préſentent autant de Dieux que leur imagination leur en fournit, & ces Dieux dépendent du dégré de chaleur qui les échauffe. Ils diſent, ils ſe taiſent; ils propoſent, ils ſe rétractent, ils aſſurent, ils doutent, ils affirment, ils nient. Je ne vois en eux, qu'incertitudes, que conjectures, que contradictions, qu'abſurdités. Quels Hommes!

„ Voyez, (continuë M. Joly de „ Fleury,) voyez ces Sçavans d'A„ thènes aſſemblés ſous les porches fa-

„ meux des Stoïciens, ou dans l'Ac
„ démie de Platon, ou dans le Lyc
„ d'Ariſtote. Après avoir diſputé lon
„ tems, chacun pour fonder ſon ſy
„ tême, & renverſer celui d'un autr
„ à peine trouve-t'on qu'ils ayent ét
„ bli quelque vérité de morale. Ai
„ la raiſon humaine, livrée à el
„ même, & mépriſant la révélati
„ qui doit être ſon guide, devient la
„ ſource des erreurs, des héréſies qui
„ ont affligé l'Egliſe, & des opinions
„ extravagantes qui ont déshonoré l'eſ-
„ prit humain.

„ Dieu eſt viſible dans tous ſes ou-
„ vrages. Les Cieux l'annoncent ; tou-
„ tes les créatures ſont autant de preu-
„ ves de ſon exiſtence. *La lumiere de*
„ *ſon viſage eſt gravée ſur nous.* * Nous
„ portons en nous les mêmes carac-
„ tères ineffaçables de ſa divinité, &
„ les gages précieux des bienfaits qu'il

* Pſeaume 4. v. 7.

» nous deſtine. *L'inſenſé a dit, dans ſon* » *cœur ; il n'y a point de Dieu*, * mais » *ſon Ame naturellement chrétienne* ** dé- » poſe ſouvent, malgré lui, en faveur » de la vérité de cet Etre ſuprême, » dont l'exiſtence renferme celle d'une » Religion. C'eſt contre cette Religion » que nos Philoſophes s'élevent ; ils » ont formé une forte ligue pour la » faire diſparoître du milieu de nous.

Mais comment peut-on méconnoître, ſans un aveuglement volontaire, la vérité de cette Religion ſainte, que nous profeſſons !

Quelle autre Religion que la nôtre, a propoſé dans ſes préceptes, l'obligation d'aimer Dieu, & de le ſervir ? Eſt-il rien de plus juſte ! Cependant nulle autre que la Religion Chrétienne, a preſcrit ce devoir. Quelle autre Religion que la nôtre, a connu la con-

---

* Pſeaume 13. v. 1.

** Tertulien, Apologétique, Chap. 17.

cupiſcence & le péché ! Ce péché & cette concupiſcence exiſtent, de l'aveu de tous les Hommes, pourquoi les Chrétiens ſont-ils les ſeuls qui en parlent ? En ſuppoſant que d'autres Religions en ayent fait mention, en ont-elles fourni le remède ? La ſeule Religion Chrétienne fait connoître aux Hommes un Dieu, dont ils ſont capables, qu'ils doivent voir & poſſéder un jour, & une corruption, dans leurs cœurs, qui les rend indignes de lui. Il leur importe donc, également, d'être inſtruits de ces deux points. La connoiſſance d'un ſeul fait, ou l'orgueil des Philoſophes qui ont connu Dieu, ſans ſentir leur miſére, ou le déſeſpoir des Athées qui ſentent leur miſére, ſans connoître le Rédempteur: voilà ce que fait la Religion Chrétienne, elle apprend l'un & l'autre, & c'eſt en cela qu'elle conſiſte.

Nous voyons que toutes les autres Religions ſont, ou pour le Peuple ſen-

lement, ou bien pour les ſeuls Sçavans. Pourquoi cette diſtinction ? Tous les Hommes ne ſont-ils pas égaux devant Dieu ? La Religion Chrétienne, au contraire, eſt pour tous, eſt proportionnée à tous ; elle eſt admirablement entremêlée de l'intellectuel & du ſenſible, de l'intérieur & de l'extérieur. Par l'extérieur le Peuple s'éleve à l'intérieur, & par le ſenſible, à l'intellectuel ; & le Sçavant ſuperbe eſt abaiſſé de l'intellectuel, au ſenſible, & de l'intérieur, à l'extérieur. Il faut que le Peuple entende l'eſprit par la lettre, & que le Sçavant ſoumette l'eſprit à la lettre, en obéiſſant à l'extérieur de la Religion. Quoi de plus grand ! Quoi de plus ſage ! Philoſophes orgueilleux ! Vous voulez nous inſtruire, & vous n'êtes que ténébres, vous ne connoiſſez ni le vrai bien, ni le vrai mal ; comment nous guérirez-vous de celui-ci, & nous conduirez-vous à l'autre ; puiſque vous ne

connoiſſez ni l'un ni l'autre ? I
rez inceſſamment à la Religion
tienne, & vous en ſentirez, d
vous la connoîtrez, toute la b
toute la grandeur, & toute la néce
ſité. De toutes les Religions, c'eſt
ſeule qui ait un caractère divin. Co
ment une Religion qui ne propoſe a
Hommes que de ſe haïr, que de
mortifier, que de s'humilier; qui le
interdit les plaiſirs des ſens, les
cheſſes, les honneurs, les vaines p
rures, ou du moins qui ne veut
qu'ils s'y attachent; comment a-t-e
pu gagner les Hommes, & ſubjug
tout l'Univers ? Comment a-t'elle
s'établir, ſubſiſter, malgré tous
combats qu'elle a eu à eſſuyer ! Qu
de ſuperſtitions anéanties ! Que d
fauſſes Religions détruites ! Que d'
tats puiſſans ont diſparus ! Que d'em
pires renverſés ! Que de ſages Répu
bliques éteintes ! Que de changemen
dans le monde ! Mais la Religion d

vrai Dieu eſt immuable. Depuis le premier Homme juſques à celui qui écrit ceci, cette Religion a eu ſes autels, ſes temples, ſes miniſtres, ſes fidéles ſujets. C'eſt ce qui eſt étonnant, qu'elle ſe ſoit maintenuë, ſans fléchir, & ſans plier ſous la volonté & la puiſſance de ſes ennemis. Que d'états bien affermis, périroient, ſi l'on ne faiſoit ſouvent plier les loix à la néceſſité! Ce n'eſt pas là ſe conſerver que de plier, ce n'eſt pas ſe maintenir que de ſe rendre, & encore faut-il à la fin périr entiérement. Jamais la Religion Chrétienne n'a connu cette ſoupleſſe quand il a été queſtion de ſes dogmes, de ſa morale; & cependant elle eſt telle aujourdhui qu'elle a toujours été, auſſi ferme, auſſi infléxible que jamais: Et cela n'eſt pas divin?

Qu'on examine la Perſonne même de JESUS-CHRIST qui en eſt le véritable Légiſlateur. Peut-on diſconvenir qu'il n'eût l'eſprit très-grand, très-vaſte,

très-relevé ? Au lieu de cultiver ſes talens, par l'étude, & par la fréquentation des Sçavans de ſon ſiécle, il paſſe preſque toute ſa vie dans le travail des mains, inconnu, caché, & entiérement retiré. Il ne paroît que trois années de ſa vie, pour annoncer au monde ſa doctrine. Va-t'il à Rome chercher ces grands Orateurs qui faiſoient l'admiration de tout l'Empire, & dont la réputation ſe répandoit dans toute l'étenduë de l'Univers ? S'informe t'il, ſi, dans ce reſte infortuné des Grecs, il ne ſubſiſte pas, encore, quelqu'un de ces grands Hommes ſi puiſſans en parole, pour l'aſſocier à ſa prédication ? Qui choiſira-t'il, pour ſe faire aider dans l'exécution d'un projet de cette importance ? Vains Philoſophes! Ecoutez : Jeſus-Chriſt choiſit des gens ruſtiques & groſſiers, des gens ſans étude, ſans ſcience, ſans talens, ſans éducation, ſans nom, ſans crédit, & va les oppoſer aux plus ſa-

ges

ges & aux plus éclairés Philoſophes de ſon tems ; & de la poſtérité. Quelle étrange conduite ! Quels moyens pour établir une nouvelle Religion ! Que ces gens ſeroient mépriſés de nos Philoſophes modernes ! Eh ! Ce ne ſeroit pas ſans raiſon ; mais quelle merveille ! Voir ces mêmes Hommes devenus, tout à-coup, aſſez éclairés & aſſez ſavans pour confondre, les plus habiles Philoſophes de l'Univers, aſſez courageux pour réſiſter aux Empereurs, aux Rois, aux Tyrans, & à tous les Hommes d'abord, révoltés contre une ſemblable Religion ; aſſez forts, pour l'établir dans le centre même de ſes ennemis, ſur le Trône des Alexandres, des Céſars, & pour la porter juſqu'aux extrêmités de la Terre, ſans avoir recours ni aux armes, ni aux alliances, ni à aucune puiſſance humaine ! Et cela n'eſt pas divin ?

Qu'on examine cette ſucceſſion des Prophêtes, pendant près de deux mille

ans, qui tous ont prédit, en tant de manieres différentes, juſques aux moindres circonſtances de la vie de Jeſus-Chriſt, de ſa mort, de ſa réſurrection, de ſon aſcenſion, de la miſſion des Apôtres, de la prédication de l'Evangile, de la converſion des Nations, & de la diſperſion des Juifs; que l'on confronte leurs Prophéties, avec l'événement, & l'on verra ſi elles ne ſont pas accomplies. Quelles preuves exige-t'on, donc encore, de la divinité d'une Religion, où le doigt de Dieu eſt ſi viſible? Ah! Combien de preuves convaincantes, n'en aurions-nous pas à donner, s'il nous étoit permis de nous étendre! Mais qu'on les réuniſſe; qu'on enviſage cette Religion, dans ſon tout, ſa pureté, ſa ſublimité, ſa ſimplicité, ſa force, ſon onction, ſes menaces, ſes promeſſes, les événemens qui forment ſon hiſtoire, à laquelle on ne peut ſe refuſer, ſans ſe mettre dans le cas de tout nier;

qu'on peſe ce qu'en ont dit les Ecrivains ſacrés, leur ſtyle, leur uniformité, leur profondeur, leur clarté, leur caractère, leur but, leur fermeté, leur humilité; qu'on raſſemble tout ce qu'en ont penſé tant de grands perſonnages, dans tous les tems, dans toutes les circonſtances; qu'on y ajoute les témoignages de tous les Auteurs contemporains, leur accord, leur unanimité; ceux des ennemis même de cette admirable Religion, malgré leurs préjugés; qu'on conſidére, dis je, le tout pris enſemble, ſans prévention, ſans partialité, & l'on formera, en faveur de cette adorable Religion, une démonſtration auſſi convaincante, auſſi évidente, c'eſt à-dire, auſſi complette, & auſſi parfaite, que peut l'être celle de toute vérité géométrique; avec cette différence que les preuves géométriques ne font, le plus ſouvent, qu'ôter la réplique, ſans répandre, aucune lumiére dans l'eſprit;

au lieu que la démonſtration, dont nous parlons, convainc l'eſprit, & l'éclaire, touche le cœur, & l'entraîne: Et cette Religion n'eſt pas divine ?

Comment après cela, nos nouveaux Philoſophes peuvent-ils dire que la Religion Chrétienne eſt contraire à la raiſon ? Pourquoi accuſer cette divine Religion de l'abus que les impies font de ſa doctrine & de ſes miniſtres ? Pourquoi la mépriſer, l'inſulter, la déchirer, & ſe déchaîner contre elle ?

„ Eh ! Quel mal leur a fait cette „ Religion ſainte, (s'écrie *M. Joly de* „ *Fleury*,) pour exciter leur fureur ! Si „ ſes dogmes, ſes cérémonies & ſa „ morale les offenſent, s'ils ne peu- „ vent en être les diſciples, pourquoi „ troubler l'état, & vouloir diſputer „ aux autres la liberté de ſuivre les „ maximes de la catholicité.

„ Ils déchirent le ſein de l'Egliſe „ qui les a adoptés pour ſes enfans ; & „ comme ſi l'état étoit coupable à

„ leurs yeux, parce qu'il eſt Chrétien, „ ils conjurent la perte de l'un & de „ l'autre, & cherchent à les ſapper „ par le fondement.

„ S'ils ne veulent pas jouir avec „ nous des lumieres de la vérité, qu'ils „ nous laiſſent en poſſeſſion de notre „ créance; qu'ils voyent s'il eſt quel- „ que Royaume dans le monde, où „ ſe trouvent des caractères analogues „ à leur maniere de penſer; ſi on les „ ſouffrira établir tranquillement leur „ ſyſtême; ſi des Princes ou des Na- „ tions applaudiront à leurs maximes „ capables d'ébranler le Trône, & de „ troubler l'ordre de la ſociété; qu'ils „ ſortent du milieu de nous; la Reli- „ gion, toujours tendre pour ſes en- „ fans, les verra, ſans doute, s'éloi- „ gner avec douleur; mais la Patrie „ ſe réjouira de leur retraite, & croira „ faire un gain, en ne les comptant „ plus parmi ſes membres.

„ Ils prétendent nous donner des

„ ſyſtêmes propres à nous rendre plus
„ heureux & plus parfaits. Eh ! Quels
„ Hommes ſeroient plus heureux que
„ les Chrétiens ; s'ils ſe régloient, en
„ tout, ſur la morale de l'Evangile ;
„ alors quelle douceur dans les mœurs,
„ quelle cordialité dans le commerce
„ de la ſociété, quelle regle, quelle
„ honnêteté, quelle juſtice dans toutes
„ nos actions !

On a qu'à voir la vie que menoient les premiers Chrétiens ; leur union, leur déſintéreſſement, leur charité, leur politeſſe, leur zéle officieux & prévenant, leur douceur, leur candeur, leur fermeté & leur magnanimité. Vit-on jamais des ſujets plus dociles & plus ſoumis aux ordres des Empereurs ! Quel reſpect n'avoient-ils pas pour les loix, & pour les Magiſtrats ! Avec quel empreſſement ne payoient ils pas le tribut ! Quelle ſubordination, & quelle diſcipline n'obſervoient-ils pas dans les légions Ro-

maines ! Quelle bonne foi, quelle franchiſe, & quelle exactitude n'apportoient-ils pas dans le commerce ! Diſons, donc, que la Religion Chrétienne eſt ſeule capable de rendre les peuples heureux & vertueux. Ils étoient bons peres, bons maris, bons amis, bons citoyens, bons voiſins. Mais hélas ! Qu'ils ont dégénérés ! Nous ne le ſaurions dire, ſans douleur, & ſans regretter cette perfection primitive, qui ſemble n'avoir exiſté que pour prouver l'excellence de la Religion Chrétienne.

M. Joly de Fleury entre, enſuite, dans l'examen de quelques ouvrages qu'il dénonce à la Cour. Il en choiſit deux, & ſans les ſuivre dans tous leurs égaremens, il ſe contente d'en expoſer quelques parties, pour en dévoiler, à nos yeux, l'iniquité, & pour armer, contre eux, toute la ſévérité des loix.

Le premier eſt le livre *de l'Eſprit*. Ce

qui en eſt l'Auteur, & qui l
primer, avec permiſſion &
après avoir trompé la vig
Cenſeurs, dit que la faculté
n'eſt, dans l'Homme qu'une
paſſive qu'il appelle : *Senſibili*
* ſenſibilité que nous avons
mun, avec les animaux. *Lac*
21.) *de l'infériorité de leur ame*
dans la différence du phyſique.
ſavoir en quoi conſiſte *cette*
La voici Les animaux ont
& les Hommes ont des *mains*
toute la différence ; c'eſt l'uni
cipe de cette *infériorité*. Qu
cru ?

(pag. 36. & 38.) *On ne peut ſe former*, dit-il, *aucune idée de ce mot, appliqué à la volonté. Le hazard*, que l'Auteur ſubſtituë à la Providence, *jouë dans le Monde*, ſelon ſes paroles, (pag. 251.) *un plus grand rôle qu'on ne penſe.* La ſpiritualité & l'immortalité de l'Ame ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration, *ſi l'Egliſe*, (pag. 5. pour ne pas renoncer trop ouvertement à cette Egliſe,) *ſi l'Egliſe*, dit-il, *n'eût pas fixé notre croyance ſur ce point, & qu'on dût par les ſeules lumieres de la raiſon, s'élever juſqu'à la connoiſſance du principe penſant, on ne pourroit s'empêcher* d'en *convenir.* On devroit alors, *peſer les raiſons pour, & contre, balancer les difficultés, ſe déterminer en faveur du plus grand nombre de vraiſemblances, & par conſéquent ne porter que des jugemens proviſoires; il en ſeroit de ce problême comme d'une infinité d'autres qu'on ne peut réſoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités.*

L'Auteur traite les Miniſtres de la-

Religion (pag. 164.) *de pédans, épris d'une fauſſe idée de perfection, de moraliſtes déclamateurs, & ſans eſprit .... dangereux dans un état ... dont les préceptes utiles à quelques particuliers, placés dans certaines circonſtances, ſeroient la ruine des Nations qui les adopteroient.* Il les déſigne ailleurs, (pag. 223. 226. & 227.) ſous le nom *d'eſpèces d'Hommes puiſſans.....* ſous le titre *des Prêtres de Moloch....* comme *des fanatiques* qui... *s'oppoſent au progrès de la morale....* qui *veulent qu'on tienne les peuples proſternés devant les préjugés reçus, comme devant les Crocodiles ſacrés de Memphis.*

Que doit-on, demande-t'il, (pag. 230.) *à des Hommes, qui jaloux de la domination, veulent abrutir les Peuples pour les tyranniſer; il faut, d'une main hardie briſer le taliſman d'imbécillité auquel eſt attachée la puiſſance de ces génies malfaiſans, découvrir aux Nations les vrais principes de la morale, leur apprendre, qu'inſenſiblement entraînés, vers le bonheur apparent, ou réel, la dou-*

leur & le plaiſir ſont les ſeuls moteurs de l'Univers moral, & que le ſentiment de l'amour de ſoi eſt la ſeule baſe ſur laquelle on puiſſe jetter les fondemens d'une morale utile.

S'attendoit-on à cette *morale* ? Il eſt cependant vrai que ce début annonçoit de la nouveauté. Qui auroit cru que cette *morale utile* ne devroit avoir d'autres *principes que l'amour de ſoi*, que *la douleur*, que *le plaiſir* ! Voilà donc la *baſe* de la probité. Voilà donc *les fondemens* de toutes les vertus. Quelles leçons ! Quelle doctrine ! Voleurs & aſſaſſins ! *Aimez-vous* bien, évitez, ſurtout, la *douleur* du dernier ſupplice, cela eſt néceſſaire ; mais jouiſſez, en paix, & avec *plaiſir* du bien d'autrui. Voilà les *vrais principes de la morale* qu'on doit *découvrir aux Nations*. Vous en voyez *les fondemens* ; profitez-en ; mais, je vous le répéte, prenez garde à la *douleur*, n'enviſagez que le *plaiſir* ; ſachez que ces deux objets ſont les

ſeuls moteurs de l'Univers moral. Qu'il faut avoir de l'eſprit, pour avoir découvert cette *morale !*

Que ne dira pas cet Auteur incomparable ſur l'utilité de la Religion, en faveur de la vertu ! *Les fauſſes Religions*, dit-il (page 232. 233.) *ſont trop abſurdes pour donner de pareils étais à la vertu ;* il ne veut pas, non plus, appuyer l'une & l'autre *ſur les principes de la vraie Religion ; non que la morale n'en ſoit excellente.... mais parce que ſes principes ne pourroient convenir qu'au petit nombre de Chrétiens répandus ſur la Terre, & qu'un Philoſophe qui dans ſes écrits, eſt toujours cenſé parler à l'Univers, doit donner à la vertu des fondemens ſur leſquels toutes les Nations puiſſent également bâtir, & par conſéquent l'édifier ſur la baſe de l'intérêt perſonnel ; il doit ſe tenir d'autant plus attaché à ce principe que*, dans ce ſyſtême, *des motifs d'intérêt temporel maniés, avec adreſſe, par un Légiſlateur habile, ſuffiſent pour former des Hommes vertueux.* Il cite, pour

exemple, les Turcs, les Chinois Matérialiſtes, les Sadducéens qui nioient l'immortalité de l'Ame, les Gymnoſophiſtes toujours accuſés d'Athéïſme, pour prouver que *l'eſpoir ou la crainte des peines, ou des plaiſirs temporels, ſont auſſi efficaces, auſſi propres à former des Hommes vertueux, que ces peines & ces plaiſirs éternels, qui, conſiderés dans la perſpective de l'avenir, font communément une impreſſion trop foible, pour y ſacrifier des plaiſirs criminels, mais préſens.*

Ainſi aucune Religion, encore moins la Chrétienne, ne ſe trouve capable de rendre les Hommes vertueux. Il faut pour cela, des motifs plus puiſſans, plus nobles, c'eſt-à-dire, *des motifs d'intérêt temporel.* Quelle grandeur d'Ame ! Des *motifs d'intérêts* ſeront, donc, les ſeuls *étais* propres à ſoutenir la vertu ! Qui avoit, encore, entendu dire, que de pareils motifs ſuffiſoient, pour donner à la Religion, des miniſtres déſintéreſſés ; à l'état, des mi-

litaires généreux, & intrépides ; au Roi, des ſerviteurs zélés, & fidéles ; à la juſtice, des Magiſtrats intégres, fermes, incorruptibles ; & à la ſociété des Citoyens pieux, & charitables les uns envers les autres ! Si ces motifs ſont ſuffiſans, *pour former des Hommes vertueux*, à quoi ſervent donc toutes les Religions ? Il faut convenir que les Hommes de tous les tems, & de tous les ſiécles, étoient bien éloignés de la vérité. Tous n'ont donné d'autre fondement à la vertu que la Religion ; vraie ou fauſſe, ils en ont tous ſenti la néceſſité. Il eſt triſte que le Livre *de l'Eſprit* ait paru ſi tard. Qu'il auroit évité de ſoins & de peines ! Continuons, & voyons quelle idée cet Auteur ſe forme de la félicité d'une vie future, aſſurée dans notre Religion.

« *De toutes les paſſions*, dit-il, (pag. 435.) *celle du fanatiſme qui, fondée ſur le deſir des plaiſirs céleſtes, eſt, ſans contredit, la*

plus forte, eſt toujours, chez un peuple, la paſſion la moins durable, parce que le fanatiſme ne s'établit que ſur des preſtiges & des ſéductions, dont la raiſon doit inſenſiblement ſapper les fondemens. Comment, demande-t'il ailleurs (pag. 233. 235.) *comment ne donneroit-on pas la préférence au motif d'intérêt perſonnel ?*

„ Conſéquemment, (conclut *M.* „ *Joly de Fleury*) en confondant la Re- „ ligion avec le Fanatiſme, il charge „ ſes miniſtres des abus & des fureurs „ que le Fanatiſme a produit dans tous „ les ſiécles, & montre la Terre *n'of-* „ *frant de toutes parts que le vaſte, le dé-* „ *goûtant & l'horrible charnier de l'intolé-* „ *rance*, effet du *couteau ſacré de la Reli-* „ *gion ;* auſſi fait-il obſerver, ſans diſ- „ tinction, que les Religions ſont les „ ſources de tous les maux ; *que ſi l'on* „ *mettoit dans les deux baſſins d'une balance* „ *le bien & le mal que les Religions ont* „ *fait, le mal l'emporteroit ſur le bien.* „ (pag. 229.)

Il avoit déjà dit *que lorſque* les Chrétiens *étoient en petit nombre, ils ne parloient que de tolérance ;* mais *que leur nombre & leur crédit s'étant accrus, ils prêchèrent* l'intolérance ; qui, dans ſon ſyſtême, *eſt chrétiennement & politiquement un mal.* (pag. 224.)

La concluſion que cet Auteur tire de cet Expoſé, eſt qu'il ne faut pas fonder la probité *ſur des principes auſſi reſpectables que ceux de la Religion, mais ſur des principes, dont il ſeroit moins poſſible d'abuſer, tels que ſont les motifs d'intérêt perſonnel.* (pag. 236.)

Comme nous n'avons, dit cet Auteur, (pag. 222.) que *la morale de l'enfance du monde*, il propoſe pour la perfectionner, d'en appuyer les principes, *ſur l'intérêt public, c'eſt-à-dire, ſur celui du plus grand nombre.* (pag. 46.)

„ *L'intérêt* devient, donc, s'écrie „ *M. Joly de Fleury*, l'unique appré- „ ciateur du mérite des Hommes, „ & donne aux différentes actions

, le nom de vertu, ou de vice !

Voilà la ſource de ces conſéquences que tire cet Auteur : dès que *l'infraction des loix eſt générale, dès-lors elles ſont nulles, & ceſſent d'être loix ; chacun rentre en ſes premiers droits ;* (pag. 277.) *les conquêtes injuſtes déshonorent moins une Nation, que les vols n'aviliſſent un particulier.* (pag. 279.) *L'infraction d'un traité qu'il eſt avantageux de violer, eſt une clauſe tacite* de tous les traités. (pag. 280.)

A quoi ſerviroient, donc, tous les traités, s'ils devoient renfermer cette clauſe ? Il n'eſt pas poſſible d'en conclure aucun, dont l'infraction ne ſoit avantageuſe à quelqu'une des parties contractantes ; cette partie ſera toujours en droit de le violer, parce que, dit-on, c'eſt une clauſe tacite du traité. Que ne s'enſuivroit-il pas, ſi cette propoſition étoit vraye ! Comment ramener cette heureuſe paix, qui fit toujours le deſir des peuples, lorſqu'ils ont le malheur d'en être

privés ! Eſt-ce ainſi que cet Auteur prétend nous faire goûter l'utilité de ſa morale ?

Pour l'établir, il propoſe de *compoſer*, ſur ſes principes, *un catéchiſme de probité, dont les maximes ſimples, vrayes & à la portée de tous les eſprits, apprendroient aux peuples que la vertu invariable dans l'objet qu'elle propoſe, ne l'eſt pas dans les moyens propres à remplir cet objet ; qu'on doit par conſéquent regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes ; ſentir que c'eſt au beſoin de l'état à déterminer celles qui ſont dignes d'eſtime ou de mépris, & enfin au Légiſlateur, par la connoiſſance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'inſtant où chaque action ceſſe d'être vertueuſe, & devient vicieuſe.* (pag. 168. 169.)

C'eſt-à-dire, qu'il dépendra d'un Homme d'effacer les vérités gravées dans mon cœur ; d'appeller vertu, ce que la Nature & la raiſon me montrent être un vice, & de me forcer à

regarder comme un vice, ce que mon propre cœur me dit être une vertu ? Quels principes ! Où les a t'on puisé ? Cependant, *ces Principes une fois reçus, avec quelle facilité*, (s'écrie cet Auteur, dans l'excès de son admiration,) *avec quelle facilité le Législateur éteindroit-il les torches du Fanatisme & de la superstition, supprimeroit-il les abus ! .... C'est en affoiblissant la stupide vénération des peuples pour les loix & les usages anciens* qu'il prétend fournir aux *souverains les moyens d'assurer la durée de leurs empires.*

L'Auteur distingue deux sortes de vertus, *vertus de préjugé, & vrayes vertus.* Il donne le nom de *vertus de préjugé à toutes celles, dont l'observation exacte ne contribue en rien au bonheur public.* (pag. 141. & suiv.)

„ En rappellant, à ce sujet, dit *M.* „ *Joly de Fleury*, toutes les austérités, „ les cérémonies, les usages superstiti„ tieux, cruels, ou scandaleux des „ Prêtres du Paganisme, on découvre

„ aiſément qu'il entend indirectement,
„ & par induction, attaquer les Rits,
„ & les pratiques de notre Religion,
„ comme étant des *vertus de préjugés* :
„ il fait plus, il avance, ailleurs,
(pag. 337.) *que l'expérience prouve en*
„ *général que les Caractères propres à ſe*
„ *priver de certains plaiſirs, & à ſaiſir les*
„ *maximes & les pratiques auſteres d'une*
„ *certaine dévotion, ſont ordinairement des*
„ *caractères malheureux ; mais*, ajoute-t'il
„ auſſi-tôt, *l'Homme malheureux eſt mé-*
„ *chant* : c'eſt ainſi que de degrés en
„ dégrés, il parvient à imprimer la
„ note de *méchanceté* à ceux qui ſe con-
„ ſacrent aux devoirs & aux conſeils
„ de la Religion.

Quelle voye plus propre pouvoit prendre cet Auteur, pour arriver à ſes fins ! Le *malheur* eſt aujourdhui regardé comme une maladie épidémique. Dire que les Chrétiens obſervateurs fidéles de l'Evangile, ſont atteints de cette maladie ; c'eſt en don-

ner toute l'horreur qu'il eſt poſſible, d'en avoir. Qu'il faut être méchant, pour avoir imaginé cette prétenduë *méchanceté* des Chrétiens !

Cela ne doit pas ſurprendre dans un Auteur qui *conſidere la probité philoſophiquement*, (pag. 49.) comme n'étant *que l'habitude des actions utiles à ſa nation*; (pag. 141.) qui poſe pour Principe *que la ſenſibilité phyſique & l'intérêt perſonnel ont été les Auteurs de toute juſtice.* (pag. 146. 279.)

Après cette diſtinction de vertus, qu'il vient de ſuppoſer, *il diſtingue* encore *deux différentes eſpêces de corruption de mœurs*, l'une *corruption religieuſe*, & l'autre *corruption politique.* Il entend par *corruption religieuſe, toute eſpèce de libertinage, & principalement celui des Hommes avec les Femmes;* (pag. 146. & ſuiv.) il fournit, enſuite, un moyen abſurde pour que ce *crime n'ait politiquement plus rien de dangereux.*

Pour mieux accréditer ce libertina-

ge, il rapporte, avec une indécence qui révolte, les exemples de lubricité, de proſtitution, adoptés par les peuples du paganiſme, livrés à la corruption de leurs cœurs. Nous ne croyons pas devoir entrer dans un plus grand détail. Nous nous contenterons de dire que cet Auteur avance, avec une complaiſance affectée, (pag. 150. 151. 153. 154.) *que des citoyens tachés de cette eſpèce de corruption de mœurs, ont rendu à la patrie des ſervices plus importans que les ſévéres Anachoretes....* que cette *corruption peut s'allier ſouvent, à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la ſageſſe, aux talens, enfin à toutes les qualités qui forment les grands Hommes....* que *la modération des deſirs & des paſſions....* (pag. 164.) *ſeroit la ruine des Nations qui les adopteroient; que l'on approche d'autant plus de la perfection, & que l'on mérite d'autant plus le nom de* VERTUEUX, *qu'il faut pour nous déterminer à une action mal-honnête, ou criminelle, un motif.... plus*

capable d'enflammer nos desirs. (pag. 375.)

L'Auteur ne fait ici que développer les sentimens de nos Philosophes modernes. C'est pour en venir là qu'ils abandonnent leur esprit & leur raison. La liberté de se livrer à leurs desirs déréglés est l'unique point qui les touche. Sans cet article nous n'aurions point d'incrédules : Que de systêmes n'a-t'il pas enfanté qui n'auroient jamais vu le jour ! Il n'est point de sacrifice qu'on ne soit prêt à faire, honneur, place, rang, état, patrie, loix, Religion, tout cela n'est rien, quand il s'agit de satisfaire ses passions ; c'est le but de leurs ouvrages, le mobile de toutes leurs actions. C'est-là le terme où ils vont tous aboutir. Pope, le plus réservé, s'y est lui-même précipité. Après avoir poussé la *passion regnante* jusqu'aux plus grands excès, où elle ne connoît plus ni *les leçons*, ni *les loix de la raison*, il conclut qu'il faut abandonner la *raison*, pour suivre

le penchant exceſſif de cette paſſion ; qui fait la loi de la Nature. Ne lui en impoſons pas : voici ſes termes.

Cédons, conformons-nous aux loix de la nature ;
La route qu'elle trace, eſt toujours la plus ſure.
Le but de la Raiſon n'eſt pas de nous guider....
(*Pag.* 93.)

C'eſt-à-dire, dès qu'il s'agit des paſſions que la Nature inſpire ; mais il en eſt bien autrement de la *Raiſon*, lorſqu'il eſt queſtion des vérités ſpéculatives, & des myſtères de la Religion ; ſi le *but de la Raiſon*, *n'eſt pas de nous guider* dans le premier cas, elle *ſeule* dans le ſecond, doit nous *garder*, nous *inſtruire*, nous *régler*, nous *moderer*, nous ſervir de *bouſſole*, nous *éclairer* comme un *flambeau*.

La vie eſt une mer où ſans ceſſe agités,
Par de rapides flots nous ſommes emportés.
La Raiſon que du Ciel nous eumes en partage,
Devient notre *bouſſole*, au milieu de l'Orage,
Et ſon *Flambeau divin* prêt à nous *éclairer*
A travers les écueils, peut *ſeul* nous *raſſurer*.
(*Pag.* 96.)

Quelle

Quelle étrange contradiction! Voilà comme on raiſonne en Angleterre, chez la ſeule Nation qui penſe. Tantôt on inſulte à la *Raiſon*, tantôt on la regarde comme l'unique maîtreſſe que nous ayons à ſuivre. Il n'eſt pas difficile de trouver la cauſe de cette contradiction, qui ſe préſente à chaque page, dans les ouvrages de nos Philoſophes modernes. Dès qu'il s'agit des *paſſions*, la *Raiſon* ne doit pas nous guider; parce qu'elle les *adopte*, avec quelques reſtrictions, néanmoins, pour ne pas révolter. Les paſſions viennent de l'amour propre, l'amour propre vient de la Nature, la Nature n'eſt point mauvaiſe, elle eſt très-bonne; donc les paſſions ſont très-bonnes, pourvu qu'elles ne bleſſent pas les intérêts des autres.

Lorſque ſans offenſer les intérêts des autres
Leur mouvement ſe borne à contenter les nôtres,
La Raiſon *les adopte*, & leur donnant ſes ſoins,
Emprunte leurs ſecours, dans leurs *juſtes beſoins*.

(*Pag. 89.*)

Offenſer les intérêts des autres, pour ſe procurer les ſiens : voilà l'excès : voilà la réſerve. Bornons-nous, donc, *à contenter les nôtres. Ce mouvement* eſt naturel. Dès qu'il eſt naturel, à quoi penſons-nous de vouloir corriger l'ouvrage de la Nature, de vouloir l'arrêter, la retenir, la réprimer ! Non, il n'eſt plus poſſible de pécher, en ſuivant les inclinations de la Nature, à quelque extrêmité qu'elles ſe portent; parce qu'en nous livrant à la cupidité, qui eſt l'amour propre, nous ne faiſons que ſuivre un penchant que la Nature nous a donné. Ce ne ſont pas, ici, des conſéquences tirées avec violence, & injuſtement imputées : ce ſont des choſes avouées, approuvées & expreſſément enſeignées. C'eſt le grand Principe de tous ces Meſſieurs : Principe qui nous mene, naturellement, aux ſuites que nous venons de voir.

„ Quel affreux Principe ! s'écrie M.

„ *Joly de Fleury* ; que les conſéquences
„ en ſeroient funeſtes ! Quelle fureur à
„ déprimer, à détruire toutes les ver-
„ tus morales ! Quel délire dans cette
„ propoſition que *de tous les dons que le*
„ *Ciel peut verſer ſur une Nation, le don*
„ *de tous le plus funeſte ſeroit ſans contra-*
„ *dit, la prudence ; ſi le Ciel la rendoit com-*
„ *mune à tous les citoyens !* (Liv. *de l'Eſ-*
„ *prit.* pag. 582.)

Quelle eſt cette *prudence ſi funeſte* dont on parle ? C'eſt la pudeur. Que ſeroit-ce que le Monde, ſi cette vertu en étoit bannie ? Que les Matérialiſtes ſe découvrent ici ! Ils n'envient la ſageſſe des Bêtes, & leur propre nature, que pour avoir part à leurs *imprudences*.

„ Quelle Philoſophie cynique, con-
„ tinuë M. l'Avocat général, que celle
„ qui fait diſparoître juſqu'à l'ombre
„ de la pudeur ! Nous liſons dans les
„ ouvrages des Payens attentifs à con-
„ fulter les lumieres de la ſeule Rai-
„ ſon, qu'ils ont toujours reſpec-

„ té cette vertu, qu'ils puniſſoient „ avec ſévérité ce qui l'offenſoit. Eh! „ quelle autre morale pouvoit enſei- „ gner un Auteur qui oſe donner ainſi „ publiquement des leçons de débau- „ che, & prononcer hardiment, „ (pag. 159.) *Que la pudeur eſt une in-* „ *vention de l'amour & de la volupté raſi-* „ *née!* Qui propoſe *d'en débarraſſer le* „ *ſexe!* Qui conſeille aux *Moraliſtes* de „ parler ſur ce ton, *pour faire adopter* „ *leurs maximes!* (pag. 206.) Qui dé- „ cide *que la morale n'eſt qu'une ſcience fri-* „ *vole, ſi l'on ne la confond avec la poli-* „ *tique & la legiſlation!* (pag. 160.)

C'eſt-à-dire, qu'une bonne légiſla- tion devroit, ſur ce principe, preſ- crire un devoir de l'uſage, de l'exer- cice de l'incontinence, & de toutes les paſſions; punir ſévérement ceux qui ſeroient modeſtes, prudens, décens, moderés; & récompenſer ceux qui ſe livreroient ſans meſure, & ſans rete- nuë, à la violence de leurs paſſions;

„ Une morale auſſi ſinguliere, dit „ M. l'Avocat général, a dû fournir à „ l'Auteur ces expreſſions qu'on ſeroit „ même étonné de trouver dans des „ Ecrivains obſcènes, que le culte des „ Temples de *Venus*, *d'Aſtarté*, *eſt un* „ *objet digne de notre admiration*, *& capa-* „ *ble de nous conſoler du malheur d'être* : „ (pag. 366.) elle a dû lui dicter que „ les *paſſions fortes*, *toujours l'effet immé-* „ *diat de la ſenſibilité phyſique*, devroient „ être regardées comme le *germe pro-* „ *ductif de l'eſprit*.... (pag. 303.) que „ ce ſont elles *ſeules qui portées*, *au* plus „ haut *dégré de force*, *peuvent exécuter* „ *les plus grandes actions*, *& braver les* „ *dangers*, *la douleur*, *la mort*, *& le* „ *Ciel même*.... (pag. 298.) que *c'eſt* „ *à l'imprudence & à la folie*, *que le Ciel* „ *attache la conſervation des Empires & la* „ *durée du Monde.* (pag. 583.)

Ne faut-il pas avoir renoncé à la raiſon ? Ne faut-il pas avoir perdu l'eſprit, pour employer de ſemblables

expreſſions ? Devroit-on les attendre d'un Homme qui veut nous apprendre ce que c'eſt que l'*Eſprit* ?

„ Pour appuyer, autant qu'il eſt „ en lui, cette morale, & canoniſer „ toutes les paſſions, comme la four- „ ce de l'héroïſme, il n'a point ou- „ blié de joindre aux précédentes anec- „ dotes ſcandaleuſes, pluſieurs autres, „ capables de faire frémir tout citoyen „ fidèle, & tout ſujet ſoumis : anec- „ dotes contraires à la ſûreté publi- „ que, & capables de rompre les „ nœuds ſacrés & inviolables qui at- „ tachent les Peuples au Souverain. „ (pag. 298. 300.)

Comment cet Auteur connoîtroit-il ces nœuds ſacrés ; puiſqu'il ne connoît pas même ceux qui l'uniſſent à ſes ſemblables !

L'amitié, cette vertu ſi utile, & qui fait la douceur & l'agrément de la ſocieté, l'amitié n'eſt, aux yeux de cet Auteur, que l'effet d'un beſoin

qu'elle ſuppoſe ; *plus le beſoin ſera vif, plus l'amitié*, ſelon lui, *ſera forte.* Il en tire cette conſéquence : (pag. 350. & ſuiv.) *Le beſoin eſt la meſure du ſentiment ;* mais comme *les Hommes n'ont pas tous les mêmes beſoins, l'amitié, entr'eux, eſt fondée ſur des motifs différens. Les uns ont beſoin de plaiſir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de converſer, ceux-là de confier leurs peines ; il eſt donc des amis de plaiſir, d'argent, d'intrigues, d'eſprit & de malheurs :* il ajoute que *rien n'eſt plus utile que de conſidérer l'amitié ſous ce point de vuë, & de s'en former des idées nettes.*

„ Oppoſons-lui l'oracle du Sénat „ Romain ; continuë *M. Joly de Fleury.* „ Le contraſte eſt d'autant plus frap- „ pant, qu'il met la Philoſophie de „ nos ſçavans modernes en oppoſition „ à celle des ſages Philoſophes de „ Rome payenne.

„ Ciceron réfléchiſſoit-il ſur l'ami- „ tié ? Il examinoit d'abord, & avec „ une attention particuliere, ſi c'eſt

„ le beſoin, ou la foibleſſe qui l'ont
„ établie parmi les Hommes; s'ils n'y
„ ont enviſagé qu'un commerce réci-
„ proque de ſervices, & l'avantage
„ de recevoir d'un ami ce qu'on n'au-
„ roit pu avoir par ſoi-même. Etoit-ce
„ là tout le nœud & l'unique fin qu'il
„ trouvoit dans l'amitié ? Non, ſans
„ doute ; il voyoit une autre cauſe
„ plus belle, plus noble & plus na-
„ turelle ; il la regardoit comme le
„ lien des cœurs le plus efficace & le
„ plus fort. Il eſt vrai que de fauſſes
„ apparences d'amitié, des aſſiduités
„ intéreſſées nous valent les ſervices
„ & la protection de ceux à qui nous
„ les rendons ; mais l'amitié eſſen-
„ tielle ne connoît ni artifice, ni diſ-
„ ſimulation ; en elle, tout eſt vrai,
„ tout part du cœur. Ainſi l'amitié
„ lui * paroiſſoit avoir ſon Principe
„ dans la Nature plûtôt que dans le

* Ciceron, Liv. de l'Amitié, Chap. 8.

„ beſoin,

„ beſoin. C'eſt dans ſes maximes un „ ſentiment du cœur qui trouve du „ plaiſir à aimer, qui le porte vers „ un objet, qui s'y attache, & non „ point une baſſe conſidération du pro- „ fit qu'on retire à avoir des amis.

En aura, donc, qui voudra, parmi les Matérialiſtes; pour nous qui connoiſſons leurs principes, leurs motifs, leurs ſentimens, nous nous en paſſerons. Toute amitié qui n'a pas, pour *deviſe* & pour fondement ces deux qualités : *vertu*, *vérité*, n'eſt qu'une fauſſe amitié. * Qui pourroit ſe confier à des gens qui, par principes, s'appliquent à n'avoir que les dehors de l'amitié ? Qu'on ſeroit malheureux de s'y laiſſer ſurprendre ! Que n'a-t'on pas à craindre d'un faux ami ! Eh ! peut-il en être de plus faux, que ceux qui n'aiment perſonne, qui ne

* Lettres de Madame D.....

s'aiment qu'eux-mêmes ! Voilà le caractère distinctif de l'amitié des Matérialistes ; c'est de leur aveu ; ils en font un système ; ils n'en rougissent pas ; ils s'en font gloire. „ La belle Philo-„ sophie ! Dit le prince des orateurs, „ retrancher l'amitié de la vie, c'est „ ôter la lumiere du monde. En lui „ donnant l'intérêt pour origine, on „ lui enleve ce qu'elle a de plus ai-„ mable. (Chap. 13.)

„ Les services d'un ami nous sont „ moins chers que son amitié même ; „ ce qu'il fait pour nous, ne nous est „ agréable qu'autant qu'il part d'un „ cœur zélé pour nous servir. (Chap. „ 14.)

„ N'écoutons point, ce que cer-„ tains hommes plongés dans les déli-„ ces disent de l'amitié, ils ne la con-„ noissent ni par expérience, ni par „ principes ; ils ne reconnoissent dans „ la nature rien de bon, rien de beau,

„ que ce qui leur eſt utile & profita-
„ ble ; ils aiment leurs amis, comme
„ on aime les troupeaux, à propor-
„ tion du profit qu'ils en attendent. Ils
„ ignorent cette amitié pure qui part
„ du ſentiment naturel, & qui eſt
„ belle & attrayante par elle-même.
„ L'amour propre, qui eſt dans le
„ cœur de tous les Hommes, ne leur
„ a jamais ſervi à les inſtruire de la
„ force de l'amitié. (Chap. 15.)

„ L'Homme s'aime lui-même, ſans
„ aucune vuë d'intérêt, mais parce
„ que cette ſorte d'amour eſt dans la
„ Nature. Si ce déſintéreſſement ne
„ paſſe dans nos amitiés, jamais on ne
„ trouvera un véritable ami, parce
„ que notre ami n'eſt autre choſe
„ qu'un autre nous-même. (Chap.
„ 21.)

Tel eſt le langage de ce Philoſophe ; langage qu'il a pris dans la Nature, guidé par les ſeules lumieres de la Rai-

ſon. Que ſes ſentimens ſont différens de ceux de l'Auteur que nous dévoilons ! Peut-on avoir *des idées* plus *nettes* de l'amitié ? Oppoſons-les, donc, à l'indigne morale d'un Homme qui ſe qualifie du titre de Philoſophe, & qui ſéduit par de fauſſes couleurs, les ſaiſit, & ſe déchaîne, avec une fureur étrange, contre toutes celles qui ſont vraies.

Mais en voilà ſuffiſamment pour faire connoître à nos Lecteurs combien le Livre de *l'Eſprit* eſt pervers & dangereux. Nous ne ſommes entrés dans ce détail, que parce que nous avons la douleur de voir cet ouvrage déteſtable répandu de toutes parts, & entre les mains d'une infinité de gens, dont les paſſions brutales ne cherchent que des excuſes, que des repliques à la voix de leurs remords ; mais à qui doit-on s'en prendre qu'à la criminelle avidité des Imprimeurs, qui

en renouvellent, ſans ceſſe, les éditions ? Il y a déjà long-tems, que les gens de bien gémiſſent de ce déſordre : déſordre qui ſubſiſtera toujours, tant que les Libraires en général, ſeront inſatiables. Eh ! Quand ceſſeront-ils de l'être ? Ne trouvera-t'on jamais le remède propre à ce mal ? On le voit, on le ſent, on s'en plaint, & les Imprimeurs ſont toujours les mêmes. Si quelqu'un me demande ; *pourquoi ?* Je répondrai : *c'eſt qu'on n'en a point encore puni aſſez ſévérement.*

Reprenons *M. Joly de Fleury*, & diſons avec lui, que " le Livre de l'*Eſprit* eſt le code des paſſions les plus „ odieuſes & les plus infâmes, l'apo„ logie du Matérialiſme, & de tout „ ce que l'irréligion peut dire, pour „ inſpirer la haine du Chriſtianiſme „ & de la Catholicité ; les écarts de „ raiſon, de décence, d'amour de la „ ſocieté ; les hypothèſes chimériques

„ & indécentes s'y présentent à cha-
„ que page ; mais il en est du système
„ de l'Auteur, comme de tous ceux
„ que l'impiété a produit, dans tous
„ les tems, & que la raison renver-
„ se, toujours, à l'aide de la révé-
„ lation. Heureux les Auteurs qui,
„ s'humiliant à la vuë de leurs pro-
„ jets insensés, dès que la Religion
„ les condamne, reconnoissent l'in-
„ suffisance de la Raison, qu'ils ont
„ pris pour seul guide, & s'instrui-
„ sent par leurs propres erreurs !

„ Le Livre de l'*Esprit* est comme
„ l'abregé de cet ouvrage trop fa-
„ meux, * qui dans son véritable ob-
„ jet devoit être le livre de toutes
„ les connoissances, & qui est de-
„ venu celui de toutes les erreurs ;
„ on ne cessoit de nous le vanter,
„ comme le monument le plus pro-

* Le Dictionnaire Encyclopédique.

„ pre à faire honneur au génie de la
„ Nation, & il en fait aujourdhui
„ l'opprobre. A l'ombre d'un Diction-
„ naire qui raſſemble une infinité de
„ notions utiles & curieuſes, ſur les
„ arts & ſur les ſciences, on y a fait
„ entrer une compilation alphabéti-
„ que de toutes les abſurdités, de toutes
„ les impiétés répanduës dans tous les
„ Auteurs; on les a embellies, aug-
„ mentées, miſes dans un jour plus
„ frappant. Ce Dictionnaire eſt com-
„ poſé dans le goût de celui de Bayle.
„ On y développe, ſelon le genre des
„ articles, le *pour* & le *contre*; mais
„ le *contre*, quand il s'agit de la Re-
„ ligion, des mœurs, de l'autorité,
„ y eſt toujours expoſé clairement, &
„ avec affectation.

Ici, *M. Joly de Fleury* entre dans „ l'examen du Dictionnaire Encyclo- „ pédique. " Le rédacteur de cet ou- „ vrage, dit-il, avance que *la ma-*

„ *niere d'adorer le vrai Dieu* * *ne doit*
„ *jamais s'écarter de la raiſon, parce que*
„ *Dieu eſt l'Auteur de la Raiſon, &*
„ *qu'il a voulu qu'on s'en ſervît même dans*
„ *les jugemens de ce qu'il convient de faire,*
„ *ou de ne pas faire à ſon égard.*

„ Voilà le langage d'un Déïſte,
„ ennemi de la révélation ; parce
„ qu'il croit qu'elle s'écarte de la Rai-
„ ſon qu'il conſulte ſeule. Il veut igno-
„ rer que Dieu a pu révéler, & en
„ effet, a révélé à l'Homme qu'il en
„ exigeoit un culte ſurnaturel ; que
„ l'Homme, dès qu'il connoît ſa vo-
„ lonté, doit s'y ſoumettre, & que
„ la Raiſon le conduit juſqu'à la ré-
„ vélation qui devient ſon guide.

„ Par une conſéquence de ce Prin-
„ cipe, loin de parler de ce qui con-
„ cerne le culte de l'Etre ſuprême,
„ (dans l'endroit ** où il devoit en

* Au mot *adorer*. ** Au mot *Dimanche*.

„ parler) le Rédacteur ne préſente
„ dans cet article qu'une longue diſ-
„ ſertation, pour prouver la néceſſité
„ de travailler en ce jour, pour ſup-
„ puter la perte que fait le commerce,
„ par l'inaction des ouvriers; & pour
„ appuyer ſes ſentimens, il abuſe
„ des textes de l'écriture, par les
„ fauſſes interprétations qu'il leur
„ donne.

Ce Rédacteur, ainſi que tous ſes confreres ne veulent point de culte religieux; parce qu'ils diſent que la Divinité n'a pas beſoin *de nos vœux aſſidus*. Cela eſt vrai; mais nous avons beſoin nous-mêmes de la Divinité. Eſt-il rien de plus naturel, & en même tems, de plus néceſſaire, que de nous adreſſer à elle, dans nos beſoins, de l'adorer, de lui rendre un culte extérieur qui procéde des inclinations & du mouvement de notre cœur, & qui n'eſt que l'expreſſion

» reconnoître ici - Ils la Div
» Jeſus-Chriſt ? Ils le comp
» avec ces Légiſlateurs qui, *p*
» *leurs loix plus utiles, les appr*
» *dogme des peines & des récompe*
» *autre vie.* Et d'après différe
» fléxions qu'ils avancent ſur l
» Légiſlateurs, *qui*, ſelon leu
» ſion, *pour imprimer aux peupl*
» *peſt envers les Loix qu'ils leur*
» *ont* AUSSI *aſpiré à l'Honneur*
» *regardés comme les organes de*
» *nité*, ils achevent leur comp

Que conclure, de leurs ſen
ſur Jeſus-Chriſt ? Si, ſelon
eſt ſemblable aux autres Légiſ
il n'eſt donc pas Dieu. Faut-

étonner, ſi leur aſſocié (M. l'Abbé de Prades,) a eu la hardieſſe de ſoutenir en pleine Sorbonne que les Miracles de Jeſus-Chriſt étoient équivoques; parce qu'ils avoient de la reſſemblance avec ceux d'Eſculape!

Ces nouveaux maîtres propoſent un moyen de *meſurer les degrés de vérité, qu'une Religion renferme, par les degrés d'utilité que les états en retirent.* » Ils affectent même, dit *M. Joly de* » *Fleury*, de mettre dans la bouche » de l'impiété des reproches contre » la perfection de la morale du Chriſ» tianiſme, & conduiſent le Lecteur » à cette exclamation: *Qui l'eût cru* » *que le Chriſtianiſme, en propoſant aux* » *Hommes ſa ſublime morale, doit ſe dé*» *fendre du reproche de rendre les Hommes* » *malheureux dans cette vie, pour vouloir* » *les rendre heureux dans l'autre!*

M. l'Avocat général ne veut pas entrer dans la diſcuſſion de l'article

de l'Ame. * Il ſe contente de nous dire que l'on y enſeigne le pur Matérialiſme, & que l'impiété y eſt répanduë avec une profuſion affectée, & capable de révolter tout Lecteur judicieux.

Si ces Ecrivains parlent de la conſcience, ** ils en ſollicitent la liberté, & par une ſuite néceſſaire, la tolérance univerſelle. « Quelle liberté » funeſte, s'écrie *M. Joly de Fleury*, » ſi on l'accordoit à tant de conſcien» ces erronées & fanatiques ! Parler » ainſi, n'eſt-ce pas du même coup » renverſer les Loix, & ouvrir les » portes à tous les déſordres !

Jaloux de la liberté de penſer ; quelles recherches, quelles peines ne ſe donnent pas ces Meſſieurs, pour nous en prouver la néceſſité ! Après y avoir bien réfléchi, voici le fruit

* Au mot *Ame*. ** Au mot *Conſcience*.

de leurs travaux & de leurs veilles ; ils nous disent * *qu'un moyen d'accorder le respect que l'on doit à la croyance d'un peuple, & au culte national, avec la liberté de penser, qui est si fort à souhaiter pour la découverte de la vérité, & avec la tranquillité publique, sans laquelle il n'y a point de bonheur ni pour le Philosophe, ni pour le peuple, ce seroit de défendre tout écrit contre le Gouvernement & la Religion en langue vulgaire, de laisser oublier ceux qui écriroient dans une langue sçavante, & d'en poursuivre les* SEULS *Traducteurs.*

Que ce *moyen* nous fourniroit de réflexions ! Contentons-nous de dire à ces Messieurs, que si ce *moyen* est aussi sûr qu'ils le disent, ils auroient dû commencer par leur Dictionnaire, qui est en langue vulgaire, & qui est si contraire au *Gouvernement*, *à la cro-*

* Au mot *Ains locutius*.

Livre, contre tous les objets
leur Dictionnaire ? Ce ne ſera
croyable. N'ont-ils voulu parl
des Livres dangereux, comm
pitre à Uranie, le *Pyrrhoniſme du*
le Livre *de l'Eſprit*, &c. ? Si ce
que fait-on ? En permet-on l'i
ſion, quand il en paroît quel
Qu'ont-ils, donc, voulu dire
leur *liberté de penſer*, par ce *b*
pour le Philoſophe, & *pour le Peu*
faut attendre : peut-être le dir
Cependant nous allons faire vo
eſt leur zèle pour le Gouverne
& quel eſt leur attachement
Prince.

« La Liberté * leur eſt ſi pré

» dit *M. Joly de Fleury*, qu'ils vous disent » qu'*aucun Homme n'a reçu de la Nature* » *le droit de commander aux autres.* Que » *la liberté est un présent du Ciel, & cha-* » *que individu de la même espèce a le droit* » *d'en jouir, aussi-tôt qu'il jouit de la rai-* » *son : si la Nature a établi quelque au-* » *torité, c'est la puissance paternelle ; mais* » *elle a ses bornes, & dans l'état de Na-* » *ture elle finiroit aussi-tôt que les enfans* » *seroient en état de se conduire. Toute* » *autre autorité vient d'une autre origine* » *que de la Nature ; qu'on examine bien,* » *& on la fera toujours remonter à ces deux* » *sources, ou la force & la violence de* » *celui qui s'en est emparé, ou le consen-* » *tement de ceux qui s'y sont soumis, par* » *un* CONTRAT *fait, ou supposé entr'eux,* » *& celui à qui ils ont déféré l'autorité.*

» Les conséquences se présentent » ici d'elles-mêmes, (dit M. l'Avocat » Général.) Il est de la prudence de » notre ministère de ne pas employer

» les termes, dans lesquels sont con-
» çuës les maximes séditieuses du Ré-
» dacteur.

Mais les voici. Nous ne devons pas hésiter. Ces maximes sont révoltantes, il est vrai : n'importe. Il est nécessaire de faire connoître le zéle de ces Messieurs, pour le gouvernement; ils ne veulent pas qu'on écrive rien *en langue vulgaire* qui lui soit contraire, voyons s'ils ne voudroient pas s'emparer, eux-mêmes, de ce droit.

Ils disent 1°. *Que les Loix de la Nature & de l'état sont les* CONDITIONS, *sous lesquelles les sujets se sont soumis, ou censés s'être soumis au gouvernement de leur Prince.*

2°. *Qu'un Prince ne peut jamais employer l'*AUTORITÉ QU'IL TIENT D'EUX, *pour casser le* CONTRAT, *par lequel, elle lui a été déferée.*

Que veulent dire, les Encyclopédistes, sinon que tous les Princes, tenant

tenant leur autorité de leurs ſujets ; cette autorité n'eſt pas divine ; qu'elle n'exiſte qu'en vertu d'une convention réciproque, expreſſe, ou tacite : qu'en conſéquence, les ſujets ont droit d'uſer de violence, lorſque le contrat eſt bleſſé ; qu'ils en peuvent revenir dès qu'une des parties contractantes a manqué à une des *conditions*, ſans leſquelles le contrat n'exiſte plus ?

C'eſt ce qu'ils diſent formellement dans la Thèſe qui porte le nom de M. l'Abbé de Prades : *vis licita tantùm, ubi nullus judex, legeſque proculcantur* : c'eſt-à-dire, diſent-ils, que la violence n'eſt permiſe, que lorſqu'il n'y a point de Juge, & que quand les Loix ſont foulées aux pieds. L'inſtruction paſtorale de feu *M. de Caylus*, Evêque d'Auxerre, a tellement battu en ruine cette propoſition, que nous n'inſiſterons pas. Il nous ſuffit de faire voir que M. l'Abbé de Prades, cité

dans ſa défenſe, les deux maximes que nous avons tirées de l'Encyclopédie, & dont nous avons parlé plus haut.

Il eſt très-douteux, dit-il, * *que le Parlement ſoit content qu'on ait traité* (ces maximes) *de ſéditieuſes : car qu'eſt-ce qu'un Parlement, ſinon un corps chargé du dépôt ſacré du contrat réel, ou ſuppoſé, par lequel les Peuples ſe ſont ſoumis au Gouvernement de leur Prince ? Si M. d'Auxerre regarde ce contrat comme une chimère, je le défie de l'écrire publiquement. Je ne crois pas que le Parlement de Paris ſe vît dépouiller tranquillement de ſa prérogative la plus auguſte, de cette prérogative ſans laquelle il perdroit le nom de Parlement, pour être réduit au nom ordinaire de corps de Judicature. Si M. d'Auxerre ne répond pas au défi que j'oſe lui faire, j'atteſte toute la France qu'il a proſcrit, avec la der-*

* Apologie, 3. part. pag. 71 & 72.

niere baſſeſſe, des maximes qu'il croit vraies, & tendu des embuches à d'innocens citoyens.

Nous ne voulons pas nous donner la peine de répondre à une maniere d'écrire auſſi indécente. L'excellent Auteur des *Lettres Flamandes* en fera tous les fraix.

» Ce jeune Homme, dit-il, * veut » prendre M. d'Auxerre dans ſes pa- » roles, comme autrefois les Juifs y » voulurent prendre notre divin Maî- » tre. Il eſt perſuadé que le Prélat ne » peut lui échapper, qu'il le tient » dans un détroit, d'où il ne lui ſera » pas poſſible de ſortir ſans ſe com- » mettre ou avec le Parlement, ou » avec le Roi. Avec le Parlement, » s'il répond que ce contrat eſt une » chimère, ou que le Prince peut le » caſſer. Avec le Roi, s'il répond » que le Prince ne peut pas employer

* Lettre *ſur la ſociété*, pag. 223.

» ſon *autorité*, pour caſſer ce contrat;
» parce que cette *autorité* lui a été
» déférée par ce contrat même, &
» que le contrat, étant caſſé, le
» Prince n'a plus d'autorité. *Il agiroit*
» *dès-lors contre lui-même. Qui annulle l'un,*
» *détruit l'autre*, diſent les Encyclo-
» pédiſtes Auteurs de ces deux pro-
» poſitions. L'*autorité* retourne au peu-
» ple de qui le Prince la tenoit en
» vertu du contrat. Le Prince n'eſt
» plus rien. La *Société* a droit de lui
» faire ſon procès, & de donner au
» Monde de ces ſcènes tragiques qui
» ont déshonoré plus d'une fois des
» peuples voiſins, qui viennent ré-
» pandre en France leurs nouveaux
» ſyſtêmes de Philoſophie, & qui s'y
» forment un ſi grand nombre de Diſ-
» ciples. Si Mr. d'Auxerre garde le
» ſilence, le Sr. de Prades veut que
» toute la France en concluë que le
» Prélat adopte ces maximes ſéditieu-

» ſes & meurtrieres de nos Rois ;
» mais que par baſſeſſe d'Ame, &
» par une adulation pour la Cour,
» il n'oſe pas le dire, & condamne
» d'*honnêtes citoyens qui les enſeignent.*

» Seroit-il difficile à M. d'Auxerre
» de répondre au défi ? Mais il peut
» garder le ſilence. Le Parlement y
» répond pour lui. Quelle idée qu'on
» veuille ſe former des Loix fonda-
» mentales de l'état, il eſt certain
» que le Prince ne peut jamais légi-
» timement, en conſcience, & avec
» juſtice, employer ſon autorité, pour
» les caſſer ; mais il n'eſt pas moins
» certain qu'il le peut par violence,
» ſoit à mauvais deſſein, ſoit par im-
» prudence, & par ſurpriſe, n'apper-
» cevant pas les conſéquences de ſa
» démarche. Dans ce cas, que faut-
» il penſer ? Que faut-il faire ? Le
» Prince eſt-il dépouillé de ſon auto-
» rité ? Cette autorité revient-elle au

» crifoit. Mais
» Paris chargé du
» Loix fondamenta
» ſa prérogative la
» qu'il n'a d'autre
» conſerver ſans at
» des Remontranc
» qu'il employe , t
» obtient du Princ
» tions qui peuvent
» tion , bleſſer ces
» On pourroit le d
» roit l'anéantir ; m
» jamais l'éloigner

* L'Abbé de Prades
de foi & dans ſa Thèſe ,
de ſe révolter contre no

» inviolable à ſes deux devoirs eſſen-
» tiels, celui de conſerver ſans alté-
» ration le dépôt des Loix fondamen-
» tales du Royaume, & celui du
» reſpect & de la fidélité qu'il doit à
» ſon Prince. Tel eſt l'exemple que
» cette auguſte compagnie, toujours
» également conduite par la ſageſſe,
» & par la grandeur d'Ame, donne
» à toute la France. Tel eſt le ſpec-
» tacle raviſſant qu'elle donne aujour-
» dhui à toute l'Europe & à toute la
» poſtérité. Voilà le *défi* rempli avec
» honneur, & M. de Prades con-
» fondu.

Ne ſuffit-il pas d'avoir lu les Remontrances du Parlement de France, pour être convaincu de ſes ſentimens, à cet égard. Nous comprenons, ſous ce nom, toutes les claſſes du Parlement, diſtribuées dans les différentes Provinces du Royaume. Ne doit-on pas convenir qu'il en eſt de la Magiſ-

ſtelle ; qu'une Magiſtra
buée dans les diverſes Pr
l'Etat. Qu'on liſe donc, l
trances de chaque Parlem
toutes, ſans exception, on
des proteſtations de reſpec
lité, & d'obéiſſance, pou
du Roi. Ce ne ſont pas d
gues & vuides de ſens, c
ſieurs le prétendent ; mai
mens naturels, vifs, ſince
tenus par une conduite c
déciſive. Si quelquefois o
qué, dans ce corps, de l
des priéres, des ſupplica
remontrances, des itérati
trances, qu'on examine

été les véritables motifs. Peut-on se récrier, & s'en plaindre, sans vouloir s'aveugler sur ses propres intérêts? Eh! Peut-on méconnoître de pareils services, sans arborer l'étendart de l'ignorance, ou de l'ingratitude! Nous sommes soumis à nos Rois, nous leur devons l'obéissance, & nous avons pour modèles, des Magistrats, qui nous en donnent l'exemple. N'oublions jamais ce qu'un premier Président du Parlement de Paris disoit à Henri III., au nom & à la tête de son corps.: *Sire! Si l'obéissance étoit perduë, parmi vos sujets, votre Majesté la retrouveroit dans son Parlement.*

Mais d'où vient cette obéissance nécessaire? D'où vient cette dépendance où nous vivons? Voilà, sans doute, une grande question.

Il paroît que notre dépendance tire son origine de l'autorité paternelle. On ne sauroit disconvenir qu'un Pere

ne ſoit le chef naturel de ſa famille; dès qu'il en eſt l'Auteur, on ne peut lui diſputer ce droit. Les familles s'étant mêlées & unies entr'elles, ont formé ce qu'on appelle la *Société*. Cette Société, une fois établie, auroit eu autant de chefs, que de Peres. Quels inconvéniens n'auroient pas réſultés, de cette multitude de chefs! Chaque Pere, alors, crut devoir céder ſon droit de paternité, en faveur de celui que toutes les familles aſſemblées, ſe trouverent obligées d'élire, pour leur unique chef. Ce chef unique, élu ſi réguliérement & ſi librement, ſe trouva revêtu de la puiſſance de tous les Peres, & acquit le droit de commander à toutes les familles, comme un Pere particulier avoit le droit de commander à la ſienne. Après une pareille élection, ce Pere particulier n'eut plus à recevoir de ſa famille que du reſpect, de la reconnoiſſance,

& ne put plus exiger de ſes enfans, une obéiſſance contraire à celle qu'ils devoient au Pere général de toutes les familles. Le pouvoir de ce Pere général, ou de ce Prince, devint donc le même que le pouvoir paternel, & fut par conſéquent un pouvoir naturel; dès qu'il eſt naturel, il eſt raiſonnable; & dès qu'il eſt raiſonnable, il doit avoir pour baſe l'utilité générale. Mais avant de paſſer outre, demandons de qui le premier Pere avoit reçu ſon pouvoir; de ſon Pere, dira-t'on. Et quel eſt le Pere du premier Homme? C'eſt Dieu; donc Dieu a la premiere autorité. Les premiers Peres n'ont cedé que ce qu'ils avoient reçu de Dieu; donc l'autorité que le Pere général a reçu d'eux, eſt une autorité divine. Dieu a cedé au premier Pere, ſon autorité, comme à ſon repréſentant, comme à ſon image viſible & ſenſible, ſur la Terre; tous

les Peres ont cedé ce beau droit au Pere général des familles, comme à leur représentant; donc l'autorité de ce Pere, ou de ce Prince, eſt une autorité divine; donc elle ne dépend pas, originairement, *d'un contrat fait ou ſuppoſé*; *ce contrat fait ou ſuppoſé* ne doit être, au contraire, qu'une ſuite de la ceſſion irrévocable & perpétuelle de tous les Peres.

L'autorité paternelle ne dérive, donc, pas de l'autorité civile, comme le prétend un Auteur moderne : *au lieu de dire que la Société civile dérive du pouvoir paternel*, dit-il, * *il falloit dire, au contraire, que c'eſt d'elle que ce pouvoir tire ſa principale force.* Comment peut-il arriver que le pouvoir paternel tire ſa *principale force* de l'autorité civile, puiſque celle-ci eſt poſtérieure au pouvoir paternel? Ne venons-nous pas

* J. J. Rouſſeau. Diſcours ſur l'inégalité, &c.

de voir qu'elle n'a pu ſe former que par le mêlange & l'union des familles ? Cette union, ce mêlange ſuppoſent des familles. Ces familles ſuppoſent des Peres. Donc la paternité ſubſiſte avant la Société ? donc l'autorité paternelle eſt antérieure à l'autorité civile. N'eſt-il pas étonnant que de beaux génies, d'ailleurs, n'ayent pas ſenti cette vérité, & qu'ils ayent donné dans une erreur ſi groſſiere ! C'eſt cette erreur qui a enfanté ce beau vers :

Vous êtes Citoyenne avant que d'être Mere. *

Remarquez que c'eſt un Pere qui parle, & qui veut engager ſon Epouſe à ſacrifier ſon propre Fils, pour la conſervation d'un Orphelin ſon Souverain légitime ; c'eſt pour y parvenir qu'il lui fait valoir ce grand Prin-

* Voltaire. L'orphelin de la Chine. Trag.

cipe. La fauſſeté qu'il renferme a choqué toute l'Europe, & rien ne prouve mieux la vérité, qu'il attaque, que le jugement qu'elle en a porté. Rien n'eſt plus grand, ſans contredit, que de ſacrifier ſon Fils, que de ſe ſacrifier ſoi-même, pour la conſervation de ſon Souverain; mais il ne s'enſuit pas de-là, que l'Homme ne ſoit avant le Souverain.

Diſons donc, que l'autorité paternelle eſt antérieure à toute autre autorité; que les Peres tenant leur autorité de Dieu même, les Princes qui leur ſuccédent, en tiennent également la leur.

En partant de ce Principe, nous devons regarder le deſpotiſme, comme un monſtre dans la Nature, qui a pris ſa ſource dans le déſordre, & dans l'infraction des Loix paternelles. Voici comment.

Le chef des familles, revêtu de

toute l'autorité des Peres, a fait des Loix, pour leur conſervation, & pour leur utilité. Les familles ont été obligées d'obéir à ces Loix, comme un fils doit obéir aux ordres de ſon Pere; mais auſſi ce chef, ou ce Prince, a été obligé, de ſon côté, de donner l'exemple de cette obéiſſance. En voici la raiſon. N'apprendroit-il pas à ſes ſujets, qu'il ne fait aucun cas des Loix, & qu'il n'en déſire pas l'exécution, s'il commençoit par les violer? On doit convenir avec moi, que les ſujets, fondés à cette interprétation, ne ſeroient point obligés de les obſerver, en vertu de l'obéiſſance, qu'ils doivent à leur Prince. Les Légiſlateurs ſont, donc, les premiers ſujets, à qui les Loix commandent. Sans cela, qu'arriveroit-il? Le Prince ne pourroit plus remettre les premieres Loix, dans leur vigueur primitive, que par de nouvelles Loix;

celles-ci auroient le sort des premieres ; si le Prince n'en étoit pas le premier observateur ; & dès-lors, la confusion & le désordre se glisseroient à jamais, & sans ressource, dans l'état. *Qu'on ne nous dise, donc, point*, (dit un écrit publié en 1667., au nom, & par les ordres de Louis XIV.) *Qu'on ne nous dise point que le Souverain ne soit pas sujet aux Loix de son état ; puisque la proposition contraire est une vérité du droit des gens que la flatterie a quelquefois attaquée ; mais que les bons Princes ont toujours défenduë, comme une Divinité tutelaire de leurs états.*

C'est ainsi que les bons Princes ont toujours pensé, & sur-tout les Rois de France ; il suffit de lire leurs édits, pour en être convaincu. Sans cela, le Prince seroit forcé, ou à souffrir le désordre, ou à user de violence. Dans le premier cas, il seroit un mauvais Pere ; dans le second, il ne

ſeroit plus Pere ; parce qu'il s'érigeroit en Deſpote. C'eſt, ici, où nos Philoſophes modernes ont fait naufrage. Ils ont dit que le Prince n'étant plus Pere, il falloit ſe révolter, il falloit le changer : point du tout. Ce ne ſont point là les conſéquences qu'il falloit tirer ; elles ſeroient auſſi funeſtes à l'état, que s'il étoit ſans loix ; parce qu'il pourroit, tous les jours, ſe trouver ſans chef, & ſe précipiter dans une anarchie affreuſe, qui le détruiroit entiérement. Je doute s'il ne vaudroit pas mieux, encore, avoir un mauvais Pere, que de n'en point avoir du tout. Je conviens que cette ſituation eſt bien déplorable, que l'alternative eſt épouvantable ; mais comment faire ? Quel parti prendre ? Quel parti ? Le voici. Vous l'auriez vu ce parti, grands Philoſophes ! Si vous euſſiez connu la Religion ; elle vous auroit dit : *Obéiſſez à votre*

Prince, observez ſes Loix, ſi elles n'offenſent pas la Majeſté du Dieu qui eſt le Souverain Roi de l'Univers; mais ſi elles l'offenſent, n'obéiſſez pas; périſſez plûtôt, & en ce cas, une récompenſe éternelle vous attend. Voilà le parti qu'il faut prendre. Il n'en eſt point d'autre.

Mais ſi les Loix du Prince ne ſont pas contraires à celles de Dieu, ſi elles attaquent, ſeulement, les Loix fondamentales de l'état, & ſi elles ne regardent en un mot, que le temporel, que doit-on faire? La Religion vous répond encore: *Obéiſſez.* Tout vous dit que l'état ne meurt pas, & que le Prince eſt mortel. Ayez donc recours à la patience, cette vertu ſi digne d'un vrai Philoſophe. Un nouveau Prince la couronnera; c'eſt cette eſpérance qui doit raſſurer toutes les familles ſur la conſervation de leurs conſtitutions. Que les dépoſitaires de ces conſtitutions prient,

ſupplient, ſollicitent, implorent, remontrent, inſiſtent ; que toutes les familles ſoupirent & gémiſſent, juſques-à ce que leurs ſoupirs & leurs gémiſſemens s'élevent ; & retentiſſent autour du Trône ; mais elles ne doivent jamais ni hâter, ni déſirer la mort du Prince ; parce que ſa vie n'appartient qu'à Dieu ſeul. Voilà les reſſources que fourniſſent, également, & la Religion & la raiſon.

Jouiſſez, heureux François ! du bonheur ineſtimable d'avoir pour Roi, le meilleur de tous les Peres. Il vous aime, vous l'aimez ; il regne, vous regnez ; & ſes jours vous ſont plus chers que les vôtres. Que ſeroit-ce, ſi les maximes des Encyclopédiſtes prenoient quelque crédit, dans l'eſprit des Peuples ? A quels malheurs ne pourroit-on pas ſe trouver expoſé ? Ah ! Qu'eſt-ce, en effet, qu'un peuple ſans Religion ? Ne ſait-on pas que

c'eſt une multitude d'inſenſés, d'extravagans, de furieux... un troupeau de bêtes féroces, affamées, & enragées ? Quel pouvoir fatal veut-on donc lui donner ! Qu'avons-nous fait à nos Philoſophes ? Pourquoi veulent-ils nous ravir le ſeul bien qui nous reſte ? Oppoſons-leur un témoignage, qu'ils ne déſavoüeront pas. *Les diſſenſions affreuſes*, * *les déſordres infinis qu'entraîneroit néceſſairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre choſe, combien les gouvernemens humains avoient beſoin d'une baſe plus ſolide que la ſeule raiſon, & combien il étoit néceſſaire, au repos public, que la volonté divine intervînt pour donner à l'autorité ſouveraine un caractère ſacré & inviolable, qui ôtât aux ſujets le funeſte droit d'en diſpoſer. Quand la Religion n'auroit fait que ce bien aux*

* J. J. Rouſſeau. Diſcours ſur l'inégalité, &c. pag. 16. & 17.

Hommes, c'en ſeroit aſſez, pour qu'ils duſſent tous la chérir & l'adopter, même avec ſes abus; puiſqu'elle épargne encore plus de ſang que le Fanatiſme n'en fait couler.

Ce langage eſt bien oppoſé à celui des Encyclopédiſtes, qui donnent, pour maximes, des propoſitions ſi contraires au reſpect que les Peuples doivent avoir pour l'autorité royale; c'eſt cependant un de leurs amis qui parle.

Mais que les maximes de ces auteurs, « ſont bien différentes (continuë *M. Joly de Fleury*) de celles » de l'Apôtre, qui nous apprend : » *Qu'il n'y a point de puiſſance qui ne vienne* » *de Dieu,* * *& que c'eſt lui qui a établi* » *toutes celles qui ſont ſur la Terre... Qu'il* » *eſt, donc, néceſſaire de s'y ſoumettre* » *non-ſeulement par la crainte du châtiment,*

* Epit. aux Rom. Chap. 13. v. 1. v. 5.

» * *mais auſſi par un* devoir de *conſ-*
» *cience* ! Doctrine ſeule véritable,
» qui affermit le bonheur des Rois &
» des Peuples.

Telle eſt la doctrine du Clergé, telle eſt celle du Parlement, telle eſt celle de tous les bons François ; mais ce n'eſt pas celle des Encyclopédiſtes ; parce qu'ils n'ont point de Religion.

» Un Athée eſt ſi cher à ces Phi-
» loſophes, (reprend M. l'Avocat
» Général) qu'ils n'oublient rien pour
» le rendre, s'il étoit poſſible, un
» Homme reſpectable aux yeux de
» la ſociété ; il faut croire ſur leurs
» paroles, qu'*un Athée* ** *ſage économe*
» *du vice peut jouir de tous les avantages*
» *qu'il eſt poſſible de puiſer dans la vertu*,

* Déclaration du Clergé de France, régiſtrée en la Cour, le 23. Mars 1682.

** Au mot *Athée*.

» *conſidérée en elle-même, & en même*
» *tems il peut éviter tous les inconvéniens*
» *attachés au vice imprudent & à la ri-*
» *gide vertu.* Cette nouvelle économie
» du vice eſt duë au Dictionnaire
» Encyclopédique. Ainſi le vice peut
» avoir de grands avantages ſur la
» vertu, & influer, plus qu'elle, ſur
» le bonheur de chaque particulier.

Que ces Meſſieurs nous diſent, après cela, qu'ils ne ſe déclarent pas en faveur de l'Athéiſme; nous ſçavons à quoi nous en tenir. Nous ſommes, néanmoins, perſuadés que tous ceux qui ont travaillé au Dictionnaire Encyclopédique ne ſont pas tous entrés dans le déteſtable complot d'attaquer les fondemens de la Religion & de l'Etat. Nous en connoiſſons qui certainement, n'y ont eu aucune part. Mais « ceux qui peuvent être les Au-
» teurs, ou les complices d'un ſi cou-
» pable deſſein, ſe ſont démaſqués

» eux-mêmes, (dit *M. Joly de Fleury*,)
» tant ils craignoient, ſans doute, de
» ne pas paroître ce qu'ils ſont, Ecri-
» vains dangereux ; Hommes ſans
» pudeur, ennemis de l'autorité, &
» du Chriſtianiſme, dont ils ont vai-
» nement juré la perte.

La ſuite du Réquiſitoire de ce grand Magiſtrat prouve évidemment qu'ils n'avoient d'autres deſſeins. Ce digne ſurveillant perce, avec une ſagacité peu commune, juſques au centre de ce cercle d'erreurs, que les artificieux Rédacteurs du Dictionnaire regardoient comme impénétrable. Heureux l'Etat, qui poſſéde des Hommes, dont les ſublimes talens le préſervent du preſtige & du faux !

» Voici le morceau le plus ſingu-
» lier, (*dit M. Joly de Fleury*,) par
» l'audace avec laquelle ils y expo-
» ſent leur marche ; on peut le re-
» garder comme la clef de leur ſyſ-
» tême,

» tême, & le ſecret de leur myſté-
» rieuſe Philoſophie. C'eſt au mot *En-*
» *cyclopédie.*

» [Je diſtingue deux ſortes de ren-
» vois, (c'eſt le Rédacteur de l'arti-
» cle qui parle *) les uns de choſes,
» & les autres de mots ; les renvois
» de choſes (ſelon leurs Principes)
» éclairciſſent l'objet ; indiquent ſes
» liaiſons prochaines, avec ceux qui
» le touchent immédiatement, &
» ſes liaiſons éloignées avec d'autres
» qu'on en croiroit iſolés, rappellent
» les notions communes, & les Prin-
» cipes analogues ; fortifient les con-
» ſéquences ; entrelacent la branche
» au tronc, & donnent, au tout,
» cette unité ſi favorable à l'établiſ-
» ſement de la vérité, & à la per-
» ſuaſion ; mais quand il le faudra,
» ils produiront auſſi un effet tout

* Au mot *Encyclopédie*.

» contraire, ils oppoſeront les no-
» tions, ils feront contraſter les Prin-
» cipes, ils attaqueront, ébranleront,
» renverſeront ſecrettement quelques
» opinions (qu'il leur plaît appeller
» ridicules,) qu'on n'oſeroit inſulter
» ouvertement.

» Si l'Auteur eſt impartial, (ces
» renvois) auront toujours la double
» fonction de confirmer & de réfuter,
» de troubler & de concilier. Il y
» auroit un grand art, & un avan-
» tage infini, dans ces derniers ren-
» vois. L'ouvrage entier en recevroit
» une force interne & une utilité
» ſecrette, dont les effets ſourds ſe-
» roient néceſſairement ſenſibles avec
» le tems.

» Toutes les fois, par exemple,
» qu'un préjugé national mériteroit
» du reſpect, il faudroit, à ſon ar-
» ticle particulier, l'expoſer reſpec-
» tueuſement, & avec tout ſon cor-

» tège de vraiſemblance, & de ſé-
» duction; mais renverſer l'édifice de
» fange, diſſiper un vain amas de
» pouſſiére, en renvoyant aux arti-
» cles, où (ce qu'ils appellent des
» Principes ſolides,) ſervent de baſe
» aux vérités oppoſées. Cette maniere
» de détromper les Hommes opére
» très-promptement ſur les bons eſ-
» prits, (ſi nous les en croyons) &
» elle opére infailliblement, & ſans
» aucune fâcheuſe conſéquence, ſe-
» crettement & ſans éclat, ſur tous
» les eſprits. C'eſt l'art de déduire ta-
» citement les conſéquences les plus
» fortes. Si ces renvois de confirma-
» tion & de réfutation ſont prévus
» de loin, & préparés avec adreſſe,
» ils donneront à une Encyclopédie
» le caractére que doit avoir un bon
» Dictionnaire. Ce caractére, (dans
» leurs maximes,) eſt de changer la
» façon commune de penſer. L'on-

» vrage qui produira ce grand effet » général, aura des défauts d'exécu- » tion ; j'y conſens, mais le plan & » le fond en ſeront excellens.]

Telles ſont les paroles d'un des Rédacteurs de ce fameux Dictionnaire, elles ſont ſi peu ſimples, ſi peu naturelles, qu'elles entraînent, néceſſairement, quelque ſoupçon défavorable. Pourquoi tant de ruſes ? A quoi ſervent tant de fineſſes, qu'à inſpirer aux Lecteurs de la méfiance ? Que ce Rédacteur eſt bien peu jaloux de l'honneur qui accompagne toujours un Auteur vrai, candide, honnête-Homme ! Si les préjugés, dont il veut nous guérir, ſont de vrais maux, qu'il nous le diſe, qu'il nous le montre, en nous en fourniſſant le remède ; mais de quels maux s'agit-il ? Qu'appelle-t'il préjugés *ridicules* & *nationaux* ? Les renvois nous l'apprennent ; c'eſt la Religion, c'eſt la

mour, c'eſt l'attachement que nous avons pour notre Roi : L'impie ! L'ingrat ! Voilà les maux & les préjugés, dont il veut nous guérir : or ſa méthode eſt excellente, il faut en convenir. Il a eu raiſon de cacher ſes remèdes ; puiſqu'ils renferment un funeſte poiſon, dont la vuë nous auroit fait horreur. De pareilles précautions furent toujours néceſſaires aux méchans.

„ C'eſt ſelon ce plan, (continuë » *M. Joly de Fleury*,) que ces Auteurs » ont dirigé leur marche ; ainſi tout » le venin, répandu dans leur Dic» tionnaire, ſe trouve dans les ren» vois. Entre un très-grand nombre » d'articles, l'article *Ethiopien* nous en » donne la preuve. On y trouve le » ſyſtême de ces Auteurs ſur la for» mation primitive des Animaux, & » de l'Homme en particulier. Ils nous » préſentent les Ethiopiens qui ſe

» donnoient pour les plus anciens de
» tous les Peuples, comme Athées
» par ſyſtême, & inſinuënt qu'ils
» n'étoient pas éloignés de regarder
» les Animaux comme des dévelop-
» pemens de la Terre miſe en fer-
» mentation, par la chaleur du So-
» leil, &c.

„ Toutes les preuves de l'exiſtence
„ de Dieu réclament contre ce ſyſ-
„ tême d'Athéïſme. Combattre l'exiſ-
„ tence de Dieu & la création des
„ Animaux, ce ſeroit révolter; on
„ renvoye à l'article *Dieu*. Qu'avance-
„ t'on pour établir ſon exiſtence? Ce
„ qu'on ne pouvoit taire ſans indiſ-
„ poſer. Les Auteurs n'en pouvoient
„ détruire les preuves métaphyſiques;
„ mais pour les rendre ſuſpectes, ils
„ ont prévu de loin un renvoi, & dès
„ le commencement de cet article,
„ on renvoye à *démonſtration*, & on
„ eſſaye d'y renverſer les preuves mé-

„ taphyſiques de l'exiſtence de Dieu.
„ Pour détruire les preuves phyſi-
„ ques, on renvoye au mot *corruption*.
„ La certitude des preuves morales
„ offenſoit encore ces Auteurs, &
„ pour achever d'anéantir, autant
„ qu'il étoit en eux, ces dernieres
„ preuves de l'exiſtence de l'Etre ſu-
„ prême, après n'avoir répondu que
„ très-foiblement aux objections de
„ Bayle, ils renvoyent à l'article
„ *Athéiſme*, & cet article eſt compoſé
„ preſque en entier, pour faire dou-
„ ter de l'exiſtence de Dieu, & com-
„ battre ouvertement toute Religion...
„ Enfin, dans ce plan nouveau,
„ on ajoute que l'Homme que l'on
„ déſireroit pour Auteur encyclopé-
„ diſte * devroit être *ferme*, *inſtruit*,
„ *honnête*, *véridique*, *d'aucun pays*, *d'au-*
„ *cune ſecte*, *d'aucun état*. Seroit-ce par

* Au mot *Encyclopédie*.

„ *femmes* , *enfants* , *hommes* , *de*
„ feroient-ils ouvertement p
„ de n'être *d'aucun pays* , *d'auc*
„ *d'aucun état* ?

Nous laiſſons à nos Lecteur
la réponſe. Ils ſont ſuffiſamm
truits des horreurs que renfe
Dictionnaire Encyclopédique
que des qualités particuliéres
Rédacteurs. Mais pour ne leu
rien à déſirer , *M. Joly de F*
leur rapprocher , ſous un ſe
de vuë , quelques-unes des r
répanduës dans cet ouvrage , d
qu'une partie de celles que
le livre *de l'Eſprit* , dont nou
parlé.

„ tiere paroît ſeule conſtituer la Na-
„ ture du premier ; il a plus que tous
„ les autres Etres de cette matiere
„ qui eſt propre à recevoir la penſée :
„ la penſée eſt commune à tous les
„ Etres , & la matiere eſt la cauſe
„ phyſique & néceſſaire des penſées
„ & des volontés ; la liberté n'eſt
„ qu'un préjugé ; point de Loi natu-
„ relle ; ce qu'on entend par elle vient
„ des ſenſations : ignorance , folie de
„ croire que la conſcience nous dicte
„ les obligations que nous croyons
„ réſulter du droit naturel ; il n'eſt
„ qu'un recueil des conventions des
„ Hommes ; le bonheur de l'Homme
„ ne peut conſiſter que dans les ſen-
„ ſations agréables , cauſées par les
„ objets extérieurs.

Après un tel expoſé , nous n'entendrons plus dire , ſans doute , que le Matérialiſme eſt un fantôme , une chimère ; que la corruption des mœurs

eſt le ſeul mal qui exiſte ; mais
l'Eſprit n'y a aucune part. Voilà
langage des ignorans qui ne lis
rien, qui ne ſçavent pas que le co
une fois gâté, l'Eſprit ſuit de prè
corruption. Voilà le langage des to
rans, des indifférens, des indole
diſons mieux, c'eſt celui qui prév
malheureuſement aujourdhui, preſq
généralement ; parce que à peine re
t'il de la foi ſur la Terre : au ſurp
nos Lecteurs inſtruits ſentiront &
fondement, & la néceſſité de ce d
cours : laiſſons, donc, parler M. l'
vocat Général. Il continuë ainſi.

„ Sur tout ce qui concerne la Re
„ gion, on ne rougit pas de dema
„ der la permiſſion, & cependant
„ ſe permettre d'écrire contre el
„ La foi eſt inutile, l'exiſtence
„ Dieu douteuſe, la création du Mon
„ mal prouvée, l'Univers s'eſt forr
„ de lui-même ; le Meſſie n'a é

„ qu'un ſimple Légiſlateur ; les pro-
„ grès de la Religion ſont purement
„ naturels ; les écritures ſont traitées
„ de fictions ; les dogmes tournés en
„ ridicule ; *Religion* & *Fanatiſme* ſont
„ des termes ſynonymes, & le Chriſ-
„ tianiſme n'inſpire qu'une fureur in-
„ ſenſée qui travaille à détruire les
„ fondemens de la Société.

Miniſtres de la Religion ! Reſterez-vous dans le ſilence ? Vous ! Dépoſitaires nés de la créance de nos Peres, ne nous parlerez-vous jamais ? Quand nous donnerez-vous des leçons doctrinales, des inſtructions paſtorales, des preuves indubitables de ſcience, & de zéle ? Où ſont les Irenée, les Denis, les Remi, les Martin, les Germain, les Guillaume, les Boſſuet, les Noailles ? Où ſont les Paſcal, les Mallebranche, les Bourdaloüe, les Maſſillon ? Où ſont les grands Hommes du dernier ſiécle, pour impoſer

ſilence aux impies ? *M. Joly de Fleury* nous apprend qu'*on eſt frappé d'horreur, lorſqu'on entend leurs impiétés. Que ſeroit-ce*, ajoute-t'il, *ſi on les liſoit dans le ſtyle licencieux de leurs ouvrages, & avec les comparaiſons ſcandaleuſes qui les accompagnent ?* Eſt-ce que la Religion n'auroit à leur oppoſer que la voix des Magiſtrats ? Où eſt, donc, *ce zéle de la maiſon* de Dieu, qui dévoroit les Prophétes ? N'en reſte-t'il pas, au moins, une étincelle ? Seroit-il tout éteint, dans ces jours ténébreux ? Jours funeſtes ! Jours affreux, où les impies nous
„ donnent également la Loi divine,
„ pour une Loi imaginée, inventent
„ des fables ſcandaleuſes pour décrier
„ la Religion, traitent les Miniſtres
„ d'ignorans, de fanatiques, de faux
„ politiques ; préſentent comme queſ-
„ tion purement philoſophique l'im-
„ mortalité de l'Ame ; admettent la
„ ſenſation phyſique pour tout Prin-

„ cipe, la matiere pour toute ſubſ-
„ tance ; nient la liberté ; attaquent
„ la morale de l'Evangile ; combat-
„ tent toutes les Loix divines & hu-
„ maines ; méconnoiſſent les idées pri-
„ mitives du juſte & de l'injuſte ; at-
„ taquent l'autorité de l'Ecriture ;
„ cherchent, ſous une probité appa-
„ rente, à juſtifier le libertinage, &
„ à renverſer la Religion ; ſe décla-
„ rent pour la tolérance univerſelle :
„ ni le culte, ni la Révélation, ni les
„ miracles n'échappent à leur cen-
„ ſure ; l'Egliſe entiére eſt en butte
„ aux traits de leur calomnie.

„ Si au milieu de leurs erreurs, ils
„ paroiſſent reſpecter, quelquefois,
„ la vérité ; ce n'eſt que pour mieux
„ pallier l'iniquité de leur ſyſtême,
„ & peut-être même, pour fournir,
„ en leur faveur, des prétextes à ceux
„ qui ſeroient aſſez foibles, ou aſſez
„ têméraires, pour oſer, encore, les

„ juſtifier : vaine reſſource, toujours „ impuiſſante au jugement de la Rai- „ ſon, & qui ne peut en impoſer aux „ yeux perçans de la juſtice.

„ Tels ſont, Meſſieurs, (dit ce zélé „ Magiſtrat, parlant à la Cour, & „ tels ſont, pouvons-nous dire à nos „ Lecteurs) tels ſont ces prétendus „ Philoſophes, qui oſent ſe donner „ aujourdhui pour des génies du pre- „ mier ordre, pour la gloire de la „ nation, pour les Reſtaurateurs de la „ vraye ſcience, & les bienfaiteurs „ de l'humanité.

„ Ils ont, nous diſent-ils, le *cou-* „ *rage d'aimer les Hommes & la prudence* „ *de les fuir ;* * que n'ont-ils plûtôt le „ courage & la prudence de ne pas „ écrire !

„ Quelle eſt leur miſſion ? Quel eſt

* Avertiſſement du 3. volume de l'Encyclopédie, pag. 14.

„ leur caractère, pour s'ériger en Ré-
„ formateurs publics de la Religion,
„ des mœurs, & de l'état ; pour at-
„ taquer les premiers Principes que
„ la Nature a gravés dans nos cœurs ;
„ pour détruire les vérités éternelles,
„ que la Religion n'a fait que déve-
„ lopper, perfectionner & ſanctifier ?
„ L'autenticité des Livres ſaints,
„ l'accompliſſement des Prophéties,
„ la Divinité de la miſſion du Meſſie,
„ la perpétuité de la tradition ſur le
„ dogme, & ſur la diſcipline, les
„ miracles toujours ſubſiſtans dans
„ l'Egliſe Catholique, le témoignage
„ des ennemis, la fin malheureuſe de
„ la plûpart des perſécuteurs du Chriſ-
„ tianiſme, ſont autant de preuves
„ de la vérité de notre Religion ;
„ preuves toujours combattuës, tou-
„ jours victorieuſes, toujours ſupé-
„ rieures aux objections, aux doutes,
„ aux impoſtures, aux ſyſtêmes plus

„ ou moins abſurdes des Philoſophes
„ prophanes, anciens, & modernes;
„ leurs erreurs ne ſont que donner
„ un nouvel éclat à ces témoignages
„ divins. Les Loix de notre Religion
„ ſont l'ouvrage de l'Etre ſuprême,
„ qui ſeul a droit d'en impoſer à
„ l'Homme, parce que lui ſeul l'a
„ formé, & peut lui propoſer pour le
„ terme de ſon bonheur un objet di-
„ gne de lui. Les loix établies par
„ les Légiſlateurs des autres Religions
„ ſont inſuffiſantes pour remédier à la
„ corruption de l'Homme, pour for-
„ mer le lien d'une Société fondée ſur
„ la juſtice.

„ Depuis l'établiſſement du Chriſ-
„ tianiſme, l'Univers Chrétien eſt
„ donc dans l'erreur! C'eſt donc en
„ vain que tant de millions de Mar-
„ tyrs de tout âge, de tout ſexe, de
„ toutes conditions ont ſcellé de leur
„ ſang les vérités que nous croyons?

„ Tant d'Ecrivains célébres, tant de
„ génies du premier ordre, reſpecta-
„ bles par leurs talens & par leurs
„ mœurs, ont cru, enſeigné, prati-
„ qué ces mêmes vérités; ils ont cer-
„ tainement cherché le vrai, avec
„ autant d'ardeur que nos Philoſophes
„ modernes; comment ſe ſeroient-ils
„ égarés durant un ſi long cours de
„ ſiécles? La vérité n'auroit-elle,
„ donc, ouvert ſon ſanctuaire qu'à
» cette portion malheureuſe d'incré-
» dules, à cette ſecte de faux ſages
» qui ne font que renouveller, ſous
» différentes formes, tous les ſyſtêmes
» condamnés, dans tous les tems?

» Nos Peres, qui nous ont tranſ-
» mis le culte divin, n'étoient, donc,
» que des Hommes foibles & bornés,
» ſéduits par la crédulité, aveuglés
» par la ſuperſtition? Que le vain éclat
» de la Philoſophie moderne céde,
» enfin, à leur reſpectable ſimplicité?

» Nous croyons, comme eux, que » la Religion porte au bien, qu'elle » éloigne du mal, par des motifs » vraîment dignes de l'Homme ; que » fidélement obſervée, elle fait le » bonheur des Souverains & des ſu- » jets ; qu'elle les lie entr'eux, par » des nœuds indiſſolubles ; que toutes » les vertus qu'elle preſcrit, convien- » nent à l'Homme, & qu'elles peu- » vent ſeules établir le fondement » d'une Société conſtante ; que l'Hom- » me ne peut trouver qu'en elle, & » par elle, ſon véritable bonheur.

» Il étoit réſervé à ces prétendus » Philoſophes de nous délivrer du joug » de toute autorité, de nous diſpen- » ſer de tout culte, de bannir toutes » les vertus, de nous ôter juſqu'à la » liberté, d'établir l'indépendance, » le regne des paſſions, de rompre » les liens qui nous uniſſent les uns » aux autres.

» Voilà la doctrine de ces oracles » de l'impiété : livrés à leur imagi- » nation, ils ont éteint, en eux, la » lumiere naturelle ; ils induiſent en » erreur leurs concitoyens, & per- » vertiſſent le monde.

» Enfans ingrats & rébelles, ils » méconnoiſſent l'*Auteur de tous les dons*, » & ſemblables à ces inſenſés, dont » parle un Ecrivain ſacré, *retirez-* » *vous de nous*, lui diſent-ils, *nous n'a-* » *vons pas beſoin de vos lumieres.* * Nous » ne connoiſſons ni vos promeſſes, ni » vos miracles. Dans cette folle pré- » ſomption, ils ſont, comme dans » une ſorte de délire, & *marchent en* » *plein jour, comme des aveugles au milieu* » *des ténébres.* **

Que répondront à ce diſcours nos Philoſophes ? Ils diront, ſuivant leur

* Job 21. v. 14.

** Deutéronome chap. 28. v. 28. 29.

coutume : *On a déclamé contre nous.* Cela eſt vrai, Meſſieurs, mais a-t'on raiſon de le faire ? Voulez-vous être vous-mêmes, des déclamateurs éternels contre la Religion, contre l'Etat, & contre toutes les Loix ; ſans qu'on puiſſe déclamer contre vous ? Que vos déclamations ſont différentes de celle-ci ! Les vôtres méritent ce nom, & rien de plus ; celles-ci, au contraire, ſont fondées ſur des conſéquences naturelles, qui partent néceſſairement de vos Principes ; elles viennent à la ſuite d'une foule de preuves que vous fourniſſez vous-mêmes, & qui forment, contre vous, une démonſtration ſans réplique & parfaite. Quoi ! Vous appellerez des raiſonnemens ſolides, & convaincans, *pures déclamations* ? Vous vous trompez, ou plûtôt vous voudriez nous tromper ; mais on vous connoît. Tout eſt découvert. Vous vous êtes démaſqués.

On ſçait qu'il eſt plus aiſé de vous convaincre que de vous perſuader. Un intérêt, trop cher à vos paſſions, vous lie, vous enchaîne à vos erreurs, vous vous faites un nom qui vous donne, pour ſectateurs, & pour adulateurs, une multitude innombrable de libertins. Cette Cour vous paroît trop brillante pour la congédier. Vous n'avez pu la former que par la baſſeſſe avec laquelle vous vous êtes prêté aux inclinations corrompuës du cœur humain; vous le ſavez; vous le ſentez; vous en rougiſſez : n'importe; vous avez voulu vous diſtinguer, à tout prix; il n'y avoit que cette voye; vous l'avez embraſſée. Ah ! Si vos cœurs euſſent conſervé leur premiere innocence, leur aimable ſimplicité, leur candeur naturelle, vous n'auriez jamais conçu un projet ſi honteux; mais votre orgueil le conçoit, & votre audace l'enfante. Deviez-vous

ignorer qu'il ne faut ſouvent qu'un faux pas, pour ne jamais ſe relever ? Un abîme, hélas ! vous précipite dans un autre, votre état devient, chaque jour, plus déſeſpéré & votre ſort plus affreux.

» Tel ſera, (continuë M. l'Avo-» cat Général,) tel ſera, dans tous » les tems, le ſort des Ecrivains » profanes qui refuſeront de ſubor-» donner la ſcience des mœurs à celle » de la Religion. Le caractère de la » vraye Philoſophie eſt de terminer » ſes ſpéculations par des accroiſſe-» mens de ſainteté & d'amour envers » l'Etre ſuprême ; celle de la fauſſe » Philoſophie eſt de terminer les ſien-» nes, par des ſyſtêmes impies, par » un accroiſſement de préſomption » & d'ignorance, & de rendre le » Philoſophe vain, plus ſuperbe & » plus aveugle, qu'il n'étoit avant » toutes ſes recherches.

» Des Hommes qui abuſent du nom » de Philoſophe, pour ſe déclarer, » par leurs ſyſtêmes, les ennemis de » la ſociété, de l'etat & de la Reli- » gion, ſont, ſans doute, des Ecri- » vains qui mériteroient que la Cour » exerçât, contre eux, toute la ſé- » vérité de la puiſſance que le Prince » lui confie, & le bien de la Reli- » gion, pourroit, quelquefois, l'exi- » ger de l'attachement de tous les » Magiſtrats à ſes dogmes & à ſa » morale.

Cependant, *M. Joly de Fleury* termine ce beau diſcours par demander grace, pour eux, & ſur-tout, pour l'Auteur du Livre *de l'Eſprit*, dont la rétractation feroit plus l'éloge de la ſimplicité de ſon cœur, que ſon ouvrage n'en fait de la juſteſſe de ſon eſprit, ſi ces ſortes de rétractations, n'entroient pas dans le plan des Matérialiſtes. C'eſt un des articles impor-

tans de leur ſyſtême. La rétractation n'a rien de déshonorant pour eux. Elle ne leur coûte rien. Ils l'ont prévuë, ils s'y attendent, & ils l'annonceront même en écrivant, ſi l'on veut; qu'on ne s'aviſe pas de la leur objecter; parce qu'ils s'en railleront les premiers. Ils auront même la hardieſſe de ſe plaindre de la gêne, de la contrainte, où on les réduit, ils diront que,

Leur eſprit reſſerré, ſous le compas Français
N'a pas la liberté des Grecs & des Anglais.*

D'autres penſeront que ſemblables aux Bêtes, ils ſont forcés, par leur propre nature, à éviter tout ce qui eſt contraire à leur conſervation; c'eſt-à-dire, que la vuë du châtiment & du ſupplice leur ſuffit, pour devoir

* Volt. 6. Diſcours de la nature de l'Homme, pag. 86.

ſe

ſe rétracter, ſi la rétractation peut arrêter le coup prêt à tomber ſur eux. Ils baiſſeront la tête ; ils ſe cacheront ou ſe ſauveront. Quelle eſt la Bête qui n'en faſſe autant ! Mais quelle eſt la Bête auſſi, qui ne revienne à la récidive, quand le danger diſparoît !

Finiſſons, & diſons qu'il eſt bien étonnant que de beaux génies, d'ailleurs ſi conſéquens, s'affichent ainſi à la honte de l'humanité, pour n'être que des machines ambulantes, de ſales inſectes, & de vils animaux. Nous ſommes, à la vérité, tentés de croire qu'ils ne ſont pas de bonne foi, & qu'ils penſent tout autrement qu'ils ne parlent. S'ils étoient de bonne foi, il en coûteroit trop à leur gloire & à leur amour propre ; nous ne les croyons pas capables de faire un pareil ſacrifice. Nous avons, d'ailleurs, une trop haute idée de leur pénétration & de leur ſagacité, pour leur impu-

ter cette crédulité. S'ils ſont de mauvaiſe foi, & qu'ils ne croyent pas tout ce qu'ils nous débitent, comme cela eſt probable ; quelle autorité doivent avoir des Hommes fourbes, trompeurs, méchans & dangereux ! Des gens hauts & bas ! Des inſenſés qui, dans un moment, ſe donnent, pour les plus ſpirituels de tous les Hommes, & dans un autre pour de Bêtes brutes !

Vouloir être anéanti, conſentir à ne plus exiſter, renoncer, formellement, à l'immortalité, n'oſer rien eſpérer ; quelle lâcheté ! Méconnoître la raiſon, ne reconnoître qu'elle, la refuſer, l'adopter, l'étouffer, la reproduire ; quelles contradictions ! Quel délire ! Quel aveuglement ! Quelle ivreſſe ! Ne ſe pas diſtinguer des Bêtes, vivre & mourir comme elles ; Quels Hommes ! Que doit-on en attendre ? Quels ſervices, peuvent-ils

rendre à la Société ? Eh ! Quels égards doit-elle avoir pour eux ?

Si cette courte vie fait tout leur bien, ſi tout finit avec elle, & ſi ſans elle, tout le reſte n'eſt rien ; que ne feront-ils pas pour la conſerver ? Rois de la Terre ! Ne cherchez pas des héros parmi les Matérialiſtes, vous n'y trouverez que des lâches, toujours prêts à ſacrifier votre gloire, & le ſalut de vos ſujets, à la *conſervation* de cette petite portion de matiere qui fait leur unique félicité, leur Religion & leur Dieu ;

Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans ſon cœur ;
C'eſt le crime d'un lâche & non pas une erreur ;
C'eſt trahir à la fois, ſous un maſque hypocrite
Et le Dieu qu'on préfére, & le Dieu que l'on quitte.

Voltaire, Trag. d'Alzire.

FIN.

72732663